12e Année

N° 122

Fiction

Chaque mois

Janvier 1964

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE - FICTION

Zenna Henderson	Le départ	3
Fritz Leiber	Amitié à haute tension	35
Michel Demuth	La bataille d'Ophiuchus	44
Paul Seabury	L'historionaute	64
John Jay Wells e *Marion Zimmer Bradley*	Tu engendreras dans la douleur...	73

FANTASTIQUE

Avram Davidson	Gloire à Diane	94
Monique Dorian	Félinement vôtre	103
John Anthony West	La fin d'un homme	107

INSOLITE

Sophie Cathala	Un gentil petit bled	124
Allen Drury	Quelque chose	131

RUBRIQUES

	Ici, on désintègre !	139
	Tribune Libre	156
	En bref	159

Couverture de Philippe Jean.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

MARION ZIMMER BRADLEY	11	La rhu'ad
	40	Marée montante (I)
	41	» » (II)
	42	» » (III)
	67	Oiseau de proie
AVRAM DAVIDSON	35	Le Golem
	83	Après nous le déluge
	111	Dagon
	113	Le Pays d'Été
	114	Chambre noire
	118	Une vengeance théâtrale
	119	Je ne vous entends pas...
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	S. 2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S. 4	L'homme de l'été
MONIQUE DORIAN	78	Vers un autre pays sans nom
	107	Vous êtes si chaud, petit monstre
	110	Le rêve prisonnier
	120	La réponse au Seigneur
ZENNA HENDERSON	13	Les rescapés
	25	Les isolés
	31	Les égarés
	37	La promenade de Tante Morte
	46	La boîte à voir tout
	57	Les orphelins
	83	L'enchaîné
	104	Tournez la page
FRITZ LEIBER	11	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S. 3	L'univers est à eux
	92	Rythme secret
	93	L'homme de guerre
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances

ZENNA HENDERSON

Le départ

La série des histoires du Peuple — ce groupe d'extra-terrestres réfugiés en secret sur Terre après le cataclysme qui a détruit leur monde — a débuté dans **Fiction** en 1954, avec **Les rescapés**. Ont suivi : **Les isolés, Les égarés, Les orphelins** et **L'enchaîné** — autant de récits qui remportèrent un vif succès. Il y a longtemps qu'on nous réclamait la suite de cette chronique, où la S.F. se pare de couleurs poétiques et familières. La voici enfin avec **Le départ**, où pour la première fois s'établit un contact entre les membres du Peuple et leurs semblables.

Je crois bien que je fus le premier à la voir — la forme brillante surgie d'entre les nuages au-dessus du Mont Chauve. Mon esprit, semble-t-il, ne connut aucun intervalle d'étonnement ou d'indécision. Je compris tout de suite, dès l'instant où j'aperçus le reflet métallique, dès l'instant où le remous dans les nuées laissa voir l'image fugitive d'une longue courbure luisante. Je compris et poussai un cri de joie. Il était là ! Quelle réponse plus directe à une prière aurait-on pu souhaiter ? C'était exactement cela ! Ma délivrance de l'esprit de rébellion, la réponse tant attendue à mes protestations contre les contraintes ! Là, au-dessus de moi, venait d'apparaître la délivrance ! Je vidai mes mains du gravier que j'avais obtenu à partir de deux pierres pendant tout le temps où j'étais resté à ruminer mille rancœurs sur la grosse roche, m'essuyai les doigts en les frottant contre mon pantalon de toile et lévitai au-dessus des fourrés. Je repris le chemin de la maison. Pourtant, fait étrange, je ressentis un petit pincement intérieur, au plus profond de moi-même, et qui était presque... devrais-je dire du regret ?

Comme j'approchais du Canyon, j'entendis la clameur et aperçus tous ceux du Groupe qui, les uns après les autres, lévitaient vers le Mont Chauve. J'oubliai le petit pincement et filai me joindre à eux. Et mes mains furent les premières à éprouver le contact à la fois froid et brûlant de l'astronef qui en était encore à refroidir après l'échauffement résultant de sa pénétration dans l'atmosphère. Il ne s'écoula guère plus de deux ou trois minutes avant que toutes les mains du Groupe unissent leurs efforts pour enlever l'astro-

nef et le descendre des nuées jusqu'au hâvre offert par le plateau qui s'étend derrière Cougar Canyon — pour le transporter en grande liesse et en chantant un hymne de bienvenue presque oublié, qui faisait partie des traditions du Peuple.

⁂

Les oreilles encore pleines du chant, je fis irruption chez Obla. Je lui apportais comme de coutume les derniers événements survenus, puisqu'elle ne pouvait en avoir connaissance autrement.

— « Obla ! Obla ! » m'écriai-je en franchissant la porte d'un bond. « Ils sont arrivés ! Ils sont arrivés ! Ils arrivent de la Nouvelle Patrie... » Puis, me souvenant, je pénétrai en son esprit. J'étais à ce point excité que je n'eus même pas besoin de penser en mots : déjà elle avait reçu l'image. Au milieu de cette joie débordante qui s'exprimait sans paroles, je perçus la douce gaieté d'Obla :

— « Voyons, Bram, ce vaisseau ne pouvait pas être entouré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ni constellé de diamants de la proue à la poupe ! »

Je ris à mon tour, un peu confus tout de même. « Non, bien sûr, » répondis-je. « Mais il aurait dû en avoir ! »

Puis je m'installai près d'Obla dans la chambre silencieuse et revécus pour elle chaque minute de l'événement — le spectacle, les bruits, les odeurs, les contacts, y compris une description détaillée de l'astronef (sans arc-en-ciel). Et Obla, sourde, aveugle, privée de voix, de bras, de jambes, Obla qui était un objet d'horreur pour les Etrangers, revivait avec moi tout l'événement d'un bout à l'autre. Elle me posa mille questions et joignit sa voix intérieure à nous tous pour chanter l'Hymne de Bienvenue.

— « Obla. » Je vins plus près d'elle et regardai ce visage serein, couturé de cicatrices, qu'encadrait la lourde masse des cheveux noirs. « Obla, cet astronef signifie la Patrie, notre vraie Patrie. Et pour toi... »

— « Et pour moi... » Sa bouche se crispa et ses paupières s'aplatirent. Puis le rideau de ses cheveux se referma sur son visage quand elle le dissimula à ma vue. « Pour moi, peut-être, un monde plus compatissant, où je cacherai cet affreux... »

— « Non, pas affreux ! » m'écriai-je avec indignation.

Sa douce gaieté pénétrait désagréablement mes pensées. « Oh ! non, à tout prendre, » fit-elle. « Tu admettras cependant que l'explosion n'a pas laissé grand-chose de moi... » Les vagues de ses cheveux se retirèrent de son visage et s'étalèrent sur l'oreiller.

— « Elle a laissé la seule partie de toi qui compte ! » m'exclamai-je.

— « Sur Terre on a besoin d'une enveloppe physique. Une enveloppe qui puisse servir. Et pour une fois seulement, je voudrais... »

Sa pensée s'effaça avant que j'aie pu percevoir son désir. Le verre d'eau posé sur la table de chevet lévita jusqu'à sa bouche. Elle but une gorgée seulement et le verre retourna sur la table.

« Ainsi, te voilà tout feu tout flammes à l'idée de décoller ? » me taquina-t-elle. « Le retour à la civilisation ! L'adieu à la vie de pionnier ! »

— « Oui, » répondis-je avec une nuance de défi. « Tu connais mon opinion. J'estime qu'il est criminel de gâcher des vies comme les nôtres. Si nous ne pouvons donner notre pleine mesure ici, regagnons la Patrie ! »

— « Quelle Patrie ? Celle que nous connaissions a disparu. A quoi ressemble la nouvelle ? »

— « Ma foi... » J'hésitai. « Je n'en sais rien. Nous n'avons pas encore pris contact avec les occupants de l'astronef. Mais la nouvelle Patrie doit être forcément comme l'ancienne. Du moins, elle est probablement habitée par le Peuple. Par notre Peuple. »

— « Es-tu sûr que nous sommes restés le même Peuple ? » insista Obla. « Ou qu'eux-mêmes le sont restés ? Le temps et la distance peuvent modifier... »

— « Cette question ! Autant demander si un chien est bien resté un chien ici, à Cougar Canyon, sous le seul prétexte qu'il est né à Socorro. »

— « J'ai eu un chien, autrefois. Il y a longtemps. Il se croyait une personne humaine parce qu'il n'avait jamais rencontré d'autres chiens. Il lui fallut six mois pour apprendre à aboyer. Ce fut un véritable coup pour lui de découvrir ensuite qu'il était un chien. »

— « Si tu veux dire par là que nous avons dégénéré depuis... »

— « C'est toi qui as choisi l'exemple du chien, pas moi. Mais ne nous disputons pas. Du reste, je n'ai pas dit que nous étions le chien. »

— « Non, mais... »

— « Non, mais... » reprit-elle en m'imitant, et je me joignis à sa gaieté.

— « Tu es infernale, Obla ! C'est toujours comme ça que finissent nos discussions : non-mais, non-mais ! »

⁂

— « Pourquoi ne sortent-ils pas ? » Je cognai avec impatience contre le métal uni dont la masse sombre s'étalait au-dessus de moi dans la nuit tombante. « Quel est le délai convenu ? »

— « Tu te conduis comme un enfant, Bram, » me répondit Jemmy .« Ils ont leurs raisons d'attendre. Songe que pour eux, cette planète est un monde inconnu. Il leur faut être sûrs... »

— « Sûrs ! » Je repoussai l'objection d'un geste énervé. « Nous leur avons dit et répété que l'air convenait et qu'il n'y a aucun

microbe prêt à leur sauter dessus. Et puis, ils ont leurs cuirasses personnelles. Ils ne sont même pas obligés de mettre pied à terre, c'est le cas de le dire. Alors, pourquoi ne sortent-ils pas ? »

— « Bram. » Je reconnus ce ton que prenait Jemmy.

— « Mais oui, je sais, je sais ! Trop d'impatience, toujours trop d'impatience. Chaque chose en son temps. Mais maintenant, Jemmy, maintenant qu'ils sont là, il va bien falloir que vous cédiez, toi et Valancy. Ils vont vous montrer que la seule chose à faire, pour nous qui appartenons au Peuple, c'est de partir définitivement, ou alors de nous mêler ici même aux Etrangers pour débarrasser cette planète du gâchis qui y règne. Avec cette aide nouvelle qui nous arrive, nous en viendrions facilement à bout. Nous nous emparerions de points stratégiques... »

— « Peu importe le nombre, » répondit Jemmy. « Et d'ailleurs, nous ne savons pas encore combien ils sont. Cette façon de « s'emparer », comme tu dis, n'est pas celle de notre Peuple. Il faut laisser pousser les plantes. Ne pratiquer la greffe que dans les cas extrêmes. Et pratiquement, ne jamais détruire.

» Mais ne nous laissons pas entraîner de nouveau dans toutes ces discussions. Valancy... »

Valancy lévita vers nous, venant d'au-dessus de l'astronef, les premières étoiles brillant derrière elle. « Jemmy. » Leurs mains se joignirent dans l'instant où elle toucha le sol. C'était bien cela — cette joie sans paroles, ardente comme une flamme qui jaillit, ce bonheur parfait qu'ils irradiaient quand ils se retrouvaient après une longue séparation de dix minutes. Et c'était bien cela, aussi, qui attisait mon impatience. Jamais encore je n'avais éprouvé ce sentiment d'union totale avec un autre être, ce bonheur de ne faire qu'un avec lui.

J'entendis le rire léger de Valancy. « Allons, Bram ! Ne sauras-tu donc jamais te résigner à attendre ? »

— « Peut-être ne ferais-tu pas mal de réfléchir sérieusement un brin, » reprit Jemmy. « Ils ne sortiront pas avant demain matin. Tu vas rester ici cette nuit monter la garde... »

— « Monter la garde... contre quoi ? »

— « Contre l'impatience. » Jemmy avait pris le ton de l'Ancien qui entend être obéi sans avoir à l'exiger. Mais la gaieté revint dans ses paroles avant la fin de la phrase suivante. « Pour le bien de ton âme, Bram, et la contemplation de tes péchés, tu vas monter la garde toute la nuit. J'ai deux couvertures dans la camionnette... » Il fit un geste — et les couvertures arrivèrent en planant. « Là, voilà qui te tiendra chaud jusqu'au lever du jour. »

Je les regardai léviter tous les deux vers la camionnette et la rejoindre au-dessus du lit du ruisseau presque à sec. Valancy m'appela une dernière fois : « La méditation peut être utile, Bram. Tu devrais essayer. »

Un rapace nocturne s'envola effrayé, zigzagua quelques instants devant eux, et la nuit tombante les prit tous en même temps.

J'étendis les couvertures sur le sable à côté de l'astronef et m'adossai contre la fraîcheur veloutée de son revêtement extérieur, admirant une fois de plus l'absence de tout rivetage. Il devait bien exister une issue quelque part mais, pour l'instant, les derniers rayons du soleil couraient sans rencontrer le moindre obstacle d'un bout à l'autre de la longue coque brillante.

Qui se trouvait à l'intérieur ? Combien étaient-ils ? Un astronef de cette dimension pouvait transporter des centaines de personnes. Leur Communicateur et le nôtre avaient eu un bref entretien préliminaire — le nôtre trébuchant un peu sur le sens de certains mots de la langue de la Patrie dont nous nous souvenions et qui semblaient avoir changé de sens ou n'être plus d'usage courant — mais il ne fut fait aucune allusion au nombre des passagers avant le dernier message : « Nous sommes fatigués. Le voyage a été très long. Grâces soient rendues à la Puissance, à la Présence et au Nom qui nous ont permis de vous retrouver. Nous nous reposerons jusqu'au jour. »

Le bourdonnement d'un turbo-réacteur passant très haut au-dessus du Canyon frappa mes mes oreilles. Je jetai un rapide coup d'œil en l'air. Notre voûte anti-lumière s'arrondissait toujours au-dessus de l'éclat révélateur que lançait le métal de l'astronef. Je m'étendis sur les couvertures et les pensées... les pensées... se succédèrent.

Il s'était écoulé tant d'années depuis l'époque de mes grands-parents... depuis l'époque où tout avait commencé... La Patrie explosait comme une poignée de confetti miroitants, et le Peuple dispersé dans toutes les directions en quête d'un refuge. Ma mémoire était pleine de tout cela — de ce flot de souvenirs qui crée un lien si puissant entre Nous. Si je m'y abandonnais, je revivais l'angoisse terrible de ceux qui avaient tout perdu, la longue errance, l'inquiétude, la terreur qui étaient le lot de ce Peuple à la recherche d'un monde nouveau. Je revivais la stridente incandescence de la pénétration dans l'atmosphère terrestre, la chaleur intolérable, la vibration, l'arrachement, l'écrasement. Je partageais la solitude, les larmes, la sensation affreuse de cécité, de mutilation, de ceux qui étaient arrivés sur la Terre sans avoir pu se soustraire aux flammes. Je me cachais, errais continuellement d'un endroit à l'autre, fuyais et succombais avec tous ceux qui avaient connu la période d'acclimatation, cherchant le meilleur moyen de passer inaperçu au milieu des autres habitants de la Terre sans perdre pourtant les qualités qui faisaient de nous le Peuple.

⁂

Mais tout cela était le passé, bien qu'il m'arrive parfois de me demander si le passé existe vraiment. C'est l'avenir que j'attends avec impatience. Tenez, prenons seulement les relations internationales. Valancy pourrait s'asseoir à la table de la prochaine conférence au sommet et lire la vérité derrière tous ces visages fermés, circonspects, prêts à la réplique sèche. Une vérité aveuglante comme le reflet de la lune sur la tranche d'une porte métallique qui s'ouvre... s'ouvre...

Je dus me secouer pour reprendre contact avec la réalité. Quelqu'un quittait l'astronef. Je me soulevai imperceptiblement et rampai sans bruit sur le sable en profitant de l'ombre. La silhouette apparut — lentement, craintivement. Elle se redressa tandis que la porte se refermait. Un pas circonspect, un autre... et puis, avec une vélocité soudaine, elle partit en courant dans le lit du ruisseau. Et je vous prie de croire qu'elle courait ! Elle fit cent mètres environ avant de s'effondrer à plat ventre dans le sable. Je m'élevai en l'air et m'arrêtai au-dessus d'elle.

— « Ohé ! »

La silhouette se retourna dans un mouvement convulsif. Mon regard tomba sur son visage en même temps que je percevais un nom, le sien : Salla.

— « Vous êtes-vous fait mal ? » demandai-je à voix haute.

— « Non, » répondit-elle en pensée. Puis elle articula avec effort : « Non. Je n'ai pas l'habitude de... » (elle chercha le mot) « ...de courir. » Elle semblait s'excuser — non pas d'être malhabile à la course, mais du fait même d'avoir couru. Elle s'assit et je descendis la rejoindre. Nous nous examinâmes réciproquement et j'aimai sans réserves le visage qui s'offrait à ma vue. C'était en quelque sorte une réplique de celui de Valancy : blancheur lumineuse de la peau, éclat sombre des grands yeux, modelé exquis des lèvres. Puis elle tourna la tête de l'autre côté et je perçus le faible rayonnement de sa Cuirasse psychique.

— « Tu n'en as pas besoin, » dis-je. « Il fait bon, ce soir. »

— « Mais... » Je perçus de nouveau une pensée qui avait l'air de s'excuser.

— « Ah ! non, pas toujours ! » protestai-je. « En voilà, des façons ! Les Cuirasses ne servent que dans les cas extrêmes. »

Elle eut encore une brève hésitation, puis le rayonnement cessa. Je sentis son parfum et pensai avec confusion que si je répandais moi-même une... un parfum... il s'y mêlait probablement des odeurs de cour de ferme, de sciure et de saucisses chaudes.

Elle se hasarda à prendre une petite gorgée d'air. « Oh ! » s'exclama-t-elle. « Des choses qui poussent ! De la vie tout autour de nous ! Sens ! »

Ce que je fis avec beaucoup d'obligeance, mais ce fut seulement

pour trouver une forte odeur d'herbes sauvages écrasées provenant de dessous l'astronef.

J'ouvre ici une sorte de parenthèse, car je ne puis m'arrêter à tout propos pour essayer d'expliquer certaines choses. Les Etrangers, je pense, n'ont rien de comparable, comme moyens, à ceux dont Salla et moi disposions pour faire connaissance. Sous les mots, sous toute l'activité des jours qui suivirent, s'établit entre nous deux un courant profond de communication. C'était bien plus profond que les propos tenus à voix haute, que les phrases mentales, bien plus profond que le jeu des questions, des réponses, des explications, des sondages. Ce qui eût été évident pour une tierce personne n'entrait qu'en proportion infime dans cette communication existant entre nous. J'avais déjà ressenti cela auparavant lorsque notre plan de rassemblement des Egarés avait amené de nouveaux membres du Groupe à Cougar Canyon — mais jamais avec une telle intensité. Intensité plus forte pour Salla et moi, sans doute parce qu'il nous manquait bon nombre de ces expériences communes dont bénéficient ceux qui ont vécu ensemble depuis leur naissance sur la Terre. Ce devait être cela.

A présent, Salla faisait couler du sable entre des doigts fuselés dont la maladresse était évidente. « Je me rappelle être sortie un jour sous la pluie. J'étais toute petite alors. » Elle s'interrompit, comme si elle attendait une réaction de ma part. « Sans ma Cuirasse ! » appuya-t-elle. Nouveau silence. « Et j'ai été toute mouillée. » Elle cherchait manifestement à me scandaliser.

— « Je suis allé me promener la semaine dernière sous une averse, » répondis-je. « J'ai reçu une telle douche que mes souliers faisaient flouc ! à chaque pas et que j'avais la bouche pleine du goût limpide de la pluie. C'est un de mes délassements favoris. On ressent une telle impression de calme, quand il pleut. Même quand il vente et tonne. J'aime la pluie. »

Puis, bouleversé soudain de m'entendre dire de telles choses à voix haute, je pris moi aussi du sable pour le faire couler entre mes doigts — et non sans quelque humeur.

Elle tendit la main et la passa doucement sur ma peau. « Brune, » dit-elle. Puis, recevant ma pensée, elle rectifia : « Brunie. »

— « C'est le soleil. Nous avons tellement d'occasions d'être dehors en plein soleil, sans Cuirasse, qu'il nous brunit l'épiderme ou le ride. Ou encore, si nous n'y prenons garde, il éteint la lumière vivante que nous possédons. »

— « Alors, vous vous trouvez toujours en contact avec la Terre, » dit-elle. « Là-bas, Chez Nous, il est rare que... » Les mots s'effacèrent et je perçus un concept d'étanchéité totale qui pourrait être un vrai plaisir dans la mesure où l'on s'y trouve enclin, mais... »

— « Comment cela ? » demandai-je. « Que se passe-t-il donc dans votre monde pour que vous soyez obligés de toujours avoir votre

Cuirasse ? » Je ressentis un petit coup de poignard en songeant à l'Eden que je m'étais imaginé...

— « Nous ne sommes pas obligés, » dit-elle. « Du moins, nous ne le sommes plus. Quand nous sommes arrivés dans la Nouvelle Patrie, il a fallu faire un travail de reconstitution presque général. Nous... il s'agissait de mes grands-parents, bien sûr... nous voulions qu'elle ressemble le plus exactement possible à l'ancienne. Nous avons parfaitement réussi à rendre la végétation, les vallées, les collines, les rivières, mais... mais ce n'est jamais qu'une copie. » Un sentiment de culpabilité accompagnait ces mots. « Une copie où rien n'a été laissé au hasard. Quand la Nouvelle Patrie est devenue vivable, tout le monde avait déjà pris l'habitude de se protéger d'une Cuirasse. C'était purement automatique de la part de chacun. Maman, je crois, n'est jamais sortie une seule fois de sa salle de repos sans sa Cuirasse. C'est bien simple, on ne... »

Je laissai tomber mon bras sur le sable, dont j'éprouvai le contact doux et granuleux. Un vrai plaisir, oui... mais...

Elle soupira. « Une fois (on m'a dit ensuite que j'étais assez grande pour me montrer plus raisonnable), je suis partie me promener au soleil sans Cuirasse. En rentrant j'avais de la boue sur moi, mes mains étaient sales et ma robe déchirée. » Elle faisait effort pour sortir ces mots malpropres, comme si elle employait des termes graveleux devant un auditoire collet-monté. « Et je m'étais si bien pris les cheveux dans des branches, que j'ai dû en arracher pour me dégager. » Il n'y avait plus maintenant le moindre accent de fanfaronnade dans sa voix. Je compris que je partageais désormais avec elle un de ses plus précieux souvenirs — un souvenir qui, chez les siens, n'était pas tellement accepté des milieux mondains.

J'effleurai sa main, car je ne peux communiquer couramment sans contact direct, et je la vis.

Elle se faufilait hors de la maison, un peu avant l'aube... Maison étrange, paysage étrange, monde étrange... Elle refermait tout doucement la porte et s'enlevait d'un bond rapide pour disparaître dans le boqueteau situé en contre-bas. Mais sa flambée de rébellion, elle, n'avait rien d'étrange à mes yeux. Ce besoin, je le connaissais trop bien moi-même.

Elle supprimait sa Cuirasse. Je frissonnai avec elle, car je sentais, et de façon aussi neuve que si j'avais été le tout premier à fouler le sol d'une Patrie nouvelle, le glissement du vent léger sur mon visage et mes mains. J'avais même l'impression de le sentir couler entre mes doigts comme autant de petits ruisselets. J'éprouvai le contact du sol sous mes pas hésitants — la surface lisse de l'argile tassée, le relief d'une feuille, les minuscules atteintes des graviers et le grain plus fin du sable au bord de la rivière. L'éclaboussement de l'eau sur mes jambes fut aussi piquant qu'un citron

mordu à pleines dents. La sensation d'être mouillé! Jamais je n'aurais cru qu'elle fût personnelle à ce point! Je ne me rappelle plus quand j'ai barboté pour la première fois dans un ruisseau, ni si j'ai jamais éprouvé cette sensation de fraîcheur humide qui m'eût fait dire consciemment : « Je suis mouillé. » Quelle révélation! Rien de ce que j'avais ressenti jusqu'à ce jour ne lui était comparable.

Et puis, tout à coup, ce fut de nouveau l'odeur des herbes écrasées, et je m'aperçus que Salla avait retiré sa main de sous la mienne.

— « Mamna est en quête de moi, » chuchota-t-elle. « Elle ne se doute absolument pas que je suis sortie. Si elle l'apprenait, elle aurait une *quanique*. Il faut que je rentre avant qu'elle ne reçoive aucune réponse de ma chambre. »

— « Quand est-ce que vous allez sortir ? » demandai-je.

— « Demain, je crois. Mais Laam devra se reposer un peu plus longtemps. Laam est notre léviteur, tu comprends. C'était une fatigue terrible, que de faire pénétrer le vaisseau dans l'atmosphère. Plus terrible que celle de tout le reste du voyage. Nous autres... »

— « Combien êtes-vous ? » murmurai-je, tandis qu'elle s'éloignait de moi pour s'enlever lentement le long de la coque.

— « Oh ! » répondit-elle de la même voix très basse. « Il y a... » La porte s'entrebailla, elle se faufila à l'intérieur de l'astronef et le panneau reprit sa place invisible.

— « Fais de beaux rêves. » Cette phrase me parvint en pensée puis, à ma grande stupéfaction, je sentis le contact très doux d'une joue contre l'une des miennes en même temps que, sur l'autre, venaient s'appuyer deux lèvres tièdes. Je restai tout pantois — mais aussi tout heureux — jusqu'au moment où je partis d'un éclat de rire, comprenant que je m'étais trouvé pris entre le contact établi par la mère et la réponse de Salla.

« Fais de beaux rêves, » pensai-je. Et je m'enroulai dans mes couvertures.

⁂

Quelque chose me réveilla aux petites heures du jour. Je restai d'abord étendu sans bouger. Je me sentais tiré du sommeil comme un poisson que l'on sort de l'eau, tout frissonnant dans cet intervalle au cours duquel on éteint la veilleuse du rêve pour allumer la réalité.

— « Je suis supposé réfléchir, » me dis-je sans enthousiasme. « Réfléchir sérieusement. »

Ce que je fis. Je pensai à mon Peuple, à ce Peuple qui rongeait son frein, attendant et attendant toujours, réduit à marcher alors qu'il aurait pu voler. Penser à tout ce que nous pourrions accomplir si nous cessions d'attendre et partions de l'avant. Imaginer

Berthie, notre Sensitive, dans un grand centre médical. Décrivant les maux et les indispositions aux docteurs. Plus aucun risque, dès lors, de voir tel ou tel malade tricher sur son propre cas. Plus de faux malades, plus de diagnostics erronés. Bien sûr, il n'existe qu'une Bethie et seulement quelques Voyants, mais ce serait déjà un début.

Penser à nos Voyants, aux services qu'ils pourraient rendre, eux qui sont capables de fouiller au plus profond de l'être humain, de rouvrir les cicatrices de blessures mal soignées et de faire pénétrer la guérison dans les labyrinthes torturés du cerveau.

Penser au pouvoir que nous avons de léviter, de transporter, de communiquer par télépathie. Penser que nous pourrions nous servir de cette Terre au lieu d'y rester en groupes soumis. L'Homme n'avait-il pas reçu tous pouvoirs sur la Terre ? Ne les avait-il pas perdus, quelque part le long de la route ? Ne pouvions-nous pas, nous, l'aider à retrouver la bonne voie ?

Je remuais et retournais sans arrêt ce résumé complet de toutes les questions qui me tenaient à cœur. Pourquoi ne pas réaliser cela sans tarder davantage ?

Mais cause toujours ! « Non, » répondent les Anciens. « Il faut attendre, » répond Jemmy. « Pas maintenant, » répond Valancy.

« Mais regardez donc ! » avais-je envie de crier soudain. « Les hommes ont déjà pris le chemin de l'espace. Voyez Laam. Il a conduit cet astronef depuis quelque lointaine Patrie sans même avoir à lever le petit doigt, ni à presser le moindre bouton dans sa confortable chambre de léviteur. Et nous tous ? Moi, par exemple : ne suis-je pas capable de faire monter notre camionnette à très haute altitude — au point d'avoir besoin de ma Cuirasse pour continuer à respirer ? Je vous parie bien qu'enfermé dans un de ces engins volants, je peux tout autant qu'un autre l'emmener aux confins de l'espace, jusqu'à cette limite qui reste à franchir pour nous évader. N'importe quel léviteur serait capable de faire passer cette frontière à de tels appareils — et dès lors, le plus difficile serait accompli. Evidemment, même si nous pouvons tous nous enlever dans les airs, nous n'avons ici que deux léviteurs. Mais ce serait déjà un grand pas.

Cause toujours ! « Non, » répondent les Anciens. « Il faut attendre, » répond Jemmy. « Pas maintenant, » répond Valancy.

Bon, bon ! Donc, ce serait forcer l'ordre normal des choses ? Greffer un troisième bras sur un organisme prévu seulement pour deux ? Donc, le jour viendra où les Terriens évolueront d'eux-mêmes dans notre sillage ? Et ce jour-là, quand ils l'auront mérité, tout sera accompli ? Eh bien, soit ! Mais dans ce cas, partons ! Cherchons une autre Patrie. Prenons la route de l'espace, laissons-leur leur Terre. Laissons-les arriver d'eux-mêmes à leurs fins — s'ils ne périssent pas avant. Partons. Quittons ce refuge misérable.

Trouvons un endroit, quelque part dans l'univers, où nous puissions réaliser pleinement notre nature, sans avoir à nous cacher des infirmes honteux !

***

J'envoyai une série de coups de poing dans les couvertures, chassai piteusement le sable qui s'était collé à mes lèvres et finis par rire de moi-même... Je retins mon souffle, puis me décontractai.

— « Ça va, Davy, » dis-je à haute voix. « Que fais-tu dehors si tôt ? »

— « Je ne me suis pas couché,» répondit l'interpellé qui émergeait de l'ombre en planant. « Papa m'a permis d'essayer cette nuit mon transcripteur. Je viens juste de le terminer. »

— « Ce truc-là ? » Je m'esclaffai en levant la tête vers Davy. « Qu'est-ce que tu pourrais bien transcrire la nuit ? »

Il s'immobilisa dans une position assise juste au-dessus de ma couverture et frotta du pouce la minuscule boîte carrée qu'il tenait dans ses mains. « Eh bien, je pensais qu'elle pourrait peut-être transcrire les rêves, mais ça n'a rien donné. Pas assez de mots. J'ai essayé sur toute la famille et la moitié de ma bande y est passée. Il faudra que j'essaie encore aujourd'hui. »

— « Fichue déveine. Retourne à tes épures, mon vieux. »

— « C'est à voir. J'ai essayé ensuite avec tes rêves... » Il s'enleva prestement pour échapper à la bourrade que je lui destinais. « Mais je n'ai rien pu enregistrer. Alors, je t'ai fait courir un bon petit frisson dans le dos... »

— « Faux frère ! » grommelai-je, trop indolent cependant pour vouloir vraiment me fâcher. « Je m'explique maintenant pourquoi j'ai été si vite tiré de mon somme. »

— « Oui. » Il redescendit à un mètre de moi. « Alors, j'ai remis ça sur toi. Ton canevas mental était plus net, tes pensées plus précises. »

— « Hé ! » Je me redressai lentement. « Tu as dit *des pensées plus précises* ? »

— « Ecoute un peu la fin. » Davy s'enleva de nouveau, puis il y eut une sorte de caquetage suraigu. « Zut ! J'ai oublié le ralentisseur. Les pensées vont vite. Mais ce coup-ci... »

Et cette fois, très clairement, comme lorsqu'on entend quelqu'un parler à l'autre bout du fil, je m'entendis crier : « Partons ! Abandonnons ce refuge misérable ! »

— « Davy ! » hurlai-je en quittant le sol d'un bond, sans prendre garde aux couvertures qui m'empêtraient.

— « Attention ! Mais fais donc attention ! » s'écria-t-il. Nous pirouettions l'un autour de l'autre, lui s'efforçant de garder son

transcripteur hors de portée. « Il y va de l'intérêt du Groupe ! Je me réclame de l'intérêt du Groupe ! Avec cet astronef qui vient d'arriver... »

— « Je me moque de l'intérêt du Groupe ! » J'avais fini par lui arracher la petite boîte. « Tu oublies un peu trop l'inviolabilité des pensées — et les peines prévues par ceux qui y contreviennent ! » En même temps, je perçus l'idée qui le tracassait et appuyai du bon côté du transcripteur pour effacer la bande.

— « Ah ! la barbe ! » protesta-t-il d'un ton écœuré. « Dire que c'est ma première invention et que toi, tu effaces mon premier enregistrement ! »

— « Tant pis pour toi. » Je lançai la boîte dans sa direction. « Mais, dis donc... » J'allongeai le bras et attirai Davy contre moi. « Obla ! Obla et ta fichue bricole... ça ne te dit rien ? »

— « Mais si, bon sang ! » Son visage s'illumina, puis perdit toute expression à mesure qu'il se laissait entraîner par ses pensées. « Oui ! Obla... qui ne peut plus parler avec sa voix... » Avant même que les frondaisons se fussent refermées sur lui, il m'avait complètement oublié.

Ce n'est pas que j'aie honte de mes pensées. La seule chose, c'était cette résonance qu'elles avaient eue à mes propres oreilles — le fait qu'elles avaient été traduites en paroles audibles. Je restais debout, mes mains appuyées contre l'astronef merveilleux, et je me sentis plus que jamais ancré dans ma décision. « Agissons. Partons. S'il n'y a pas assez de place dans celui-ci, nous pouvons en construire d'autres. Allons chercher une Patrie qui soit vraiment la nôtre. N'importe où. Trouvons-en une ou bâtissons-la. »

Ce fut en cet instant précis, je crois, que je commençai à dire adieu à la Terre, larguant déjà, presque inconsciemment, les amarres qui m'y retenaient. Semblable au lent déploiement d'une aile qui va prendre son essor, le cours de mes pensées prit la direction du ciel, vers lequel je levai les yeux. Et je me disais : *L'an prochain, à cette même date, je ne regarderai plus l'aurore poindre au-dessus du Mont Chauve.*



Vers neuf heures du matin, le Groupe au grand complet et celui de Bendo qui avait été prévenu se massaient à flanc de vallée près de l'astronef et, en attendant, jouissaient d'un soleil qui semblait quitter le printemps à contre-cœur avant de prendre sa course dans les mois laborieux de l'été. Il s'échangeait fort peu de propos à voix haute et la joie ne s'extériorisait pas tellement sur les visages. Ce grand vaisseau de l'espace ramenait avec lui trop de souvenirs du passé, et les sombres courants de la mémoire roulaient leurs eaux soudain gonflées à travers les deux Groupes. Je concen-

trai ma réceptivité sur l'un de ces courants, mais n'y trouvai que les lugubres réminiscences de la Traversée. *Et la Patrie ?* lançai-je à mon tour. *La Patrie que nous possédions avant ?*

Au même instant, un miroitement joua sur la coque de l'astronef et mobilisa l'attention générale. La porte s'ouvrait. Il y eut un profond silence — puis ils furent là, tous les quatre devant nous : Salla et ses parents, et un autre personnage plus âgé. Nous voyions nettement le bref éclat jeté par leurs Cuirasses psychiques. Le soleil qui s'abattait sur eux les fit cligner les paupières, tandis que les Cuirasses devenaient plus épaisses au-dessus de leurs têtes et prenaient une teinte bleu foncé.

L'Aîné, son visage aveugle tourné vers l'astronef, se brancha sur un des courants du Groupe.

— « Soyez les bienvenus, » prononça-t-il avec une intonation cordiale. « Soyez les trois fois bienvenus parmi nous. Vous êtes les premiers qui, partis de la Planète Mère, nous rejoignez sur la Terre. Notre impatience est grande d'apprendre ce qu'il est advenu des nôtres. »

Il y eut alors un mélange confus de pensées. « Est-ce qu'Anna est avec vous ? Et Mark ? Santhy ? Bédiah ? »

— « Attendez, attendez ! » supplia le père de Salla en levant les bras. « Je ne puis vous répondre à tous en même temps, sinon pour vous dire.. que nous ne sommes que quatre dans le vaisseau. »

— « Quatre ! » La stupéfaction générale que traduisit cette pensée était si forte qu'elle souleva presque un écho sur le Mont Chauve.

— « Eh bien, oui, » répondit (il nous communiqua son nom) Shua. « Mon épouse, ma fille et moi, et notre léviteur que voici : Laam. »

— « Alors, tous les autres... ? » Plusieurs d'entre nous s'agenouillèrent, esquissant le Signe d'une main tremblante.

— « Mais non, mais non ! » Shua semblait bouleversé de notre attitude. « Nous sommes tous en sécurité dans la Nouvelle Patrie. Presque tous vos amis vous y attendent au plus vite. Comme vous vous en souvenez, notre Groupe était voisin du vôtre sur la Planète Mère. Partis en même temps que deux autres Groupes, nous avons pu gagner ce monde qui est devenu notre Nouvelle Patrie. Et si nous venons maintenant à vous dans ce vaisseau vide, c'est pour vous y emmener tous ! »

— « Une Patrie ? » Dans le court instant où chacun resta cloué de stupeur, il me sembla que le mot apparaissait en toutes lettres au-dessus de nous.

Le grand cri ne vint qu'après. « La Patrie ! » Il monta, s'enfla, éclata de façon audible, tandis que les deux Groupes s'enlevaient comme un seul corps vers le ciel. Telle fut sa ferveur qu'il résonna au point de chasser trois geais perchés dans les pins du plateau.

« Eh bien, ils sont tous du même avis que moi ! » pensai-je éberlué, tandis que je me joignais au chœur des voix muettes qui entamaient le Chant du Retour. Puis je sentis mon exaltation baisser un peu — me demandant si un autre membre du Groupe ressentait comme moi, à l'improviste, le coup de poignard de cette angoisse inexplicable que j'avais déjà éprouvée. Je m'empressai naturellement de chasser cette idée, la refoulant assez profondément pour que, seul, un Voyant soit capable de l'exhumer. Et je pris dans mes bras le petit Francher pour l'enlever avec moi, car il ne savait guère léviter plus haut que les arbres et risquait de se faire distancer par le Groupe.

*
**

— « Ils sont quatre. » Je ne prenais même pas le temps de respirer pour transmettre la nouvelle à Obla. « Quatre seulement. Ils ont conduit l'astronef jusqu'ici pour nous emmener avec eux dans la Nouvelle Patrie. »

Elle tourna vers moi son visage aveugle. « Nous emmener ? Comme cela ? »

— « Eh bien, oui, » répondis-je, non sans une pointe d'humeur. « Comme cela, oui... quel que soit le sens dans lequel tu le prends. »

— « Après tout, je suppose que les naufragés attendent toujours leur sauvetage avec impatience. Tes bagages sont prêts, je pense ? » Obla me taquinait en ajoutant cette phrase.

— « Ils le sont depuis ma naissance. N'ai-je pas répété cent fois, mille fois, qu'il fallait nous libérer de ce lien qui nous attache ici ? »

— « C'est vrai. Tu as tourné et retourné la question dans ses moindres détails. Tends le bras par la fenêtre, veux-tu ? Prends une poignée de soleil. » Je fis ce qu'elle demandait, ramenant ma main pleine de cette lumière éclatante qui faisait courir un fourmillement sur ma peau. « Laisse-la couler. » Je secouai le bras et sentis le courant tiède s'échapper entre mes doigts. « Plus jamais de soleil de la Terre, » murmura Obla. «Plus jamais ! »

— « Bon sang, Obla, ça suffit ! » m'écriai-je.

— « Tu n'étais plus tellement aussi sûr de toi, n'est-ce pas ? » insista-t-elle. « Même après toutes tes protestations. Et même malgré cette admiration chaleureuse que l'on sent croître en toi. »

— « Cette admiration... ? » Puis je compris ce qu'elle voulait dire, et mon visage s'empourpra. « Pardon ! » protestai-je maladroitement. « Il ne s'agit que d'un intérêt bien naturel à l'égard d'une étrangère — une étrangère qui vient de la Patrie ! » Mon exaltation alla crescendo. « Songe donc, Obla ! Une étrangère qui est ma semblable ! »

— « Une étrangère qui vient de la Patrie... » Il y avait un peu

de tristesse dans sa pensée. « Pense bien à tes paroles, Bram : une étrangère qui vient de la Patrie. Depuis quand nos Groupes sont-ils des *étrangers* les uns pour les autres ? »

— « Tu joues sur les mots, » répondis-je. « Laisse-moi d'abord t'expliquer... »

Aussi loin que je puisse remonter dans le passé, Obla m'a toujours servi de table d'harmonie. Je n'ai aucun souvenir de l'époque où son corps était intact. Les premières images que j'ai d'elle datent seulement de notre deuil commun. L'explosion qui la mutilait à jamais me privait en même temps de mes parents. Ils avaient voulu sauver quelques Etrangers de l'épave d'un avion tombé dans les montagnes, mais sans y parvenir tout à fait. Certains de mes projets les plus audacieux n'ont eu qu'une résonance creuse sur la réceptivité attentive d'Obla. En revanche, des idées dont je n'aurais jamais osé faire état ont acquis une force extraordinaire après qu'elle les eut acceptées sans réserves. J'en ignore la raison, mais quand on entend ses propres idées, strictement condensés pour vous être retransmises, elles sont amputées de toutes considérations en-dehors, de tout effet oratoire, et c'est alors que l'on peut vraiment les juger de façon objective.

— « Pauvre petite, » interrompit-elle quand je lui racontai l'histoire de Salla et de ses cheveux pris dans l'arbre. « Pauvre petite, qui se représente la souffrance comme un privilège... »

Je bondis. « Mieux vaut cela que traîner sa souffrance toute une vie durant ! Et qui, mieux que toi, devrait le savoir ? »

— « Peut-être, peut-être... Sait-on ce qui vaut le mieux — avoir faim et être rassasié, ou être continuellement rassasié au point de ne pas connaître la faim ? Un peu d'abstinence est parfois une bonne chose pour l'âme. Songe à un verre d'eau bien fraîche après une journée de travail dans les champs. »

Je frémis de plaisir à cette évocation délicieuse. « Bon, mais pour en finir... » J'achevai mon récit. J'étais déjà sur le pas de la porte, quand je me souvins brusquement que je n'avais pas fait la moindre allusion à Davy ! Je revins lui en parler. Avant même que j'eusse tout dit, son visage se crispa et ses cheveux le cachèrent à ma vue. Quand j'eus fini je restai debout à côté de son lit, sans savoir que dire ni que faire. Puis je reçus le faible murmure de ses pensées. « Retrouver une voix... » Et ce fut à ce moment, je crois bien, que je perdis un peu de mon mépris pour les petites inventions. Tout me semblait merveilleux, dès l'instant qu'Obla y puisait quelque joie...



Je croyais être perplexe, pris par le dilemme de savoir s'il nous fallait partir ou rester, et cela dura jusqu'à l'après-midi où je

trouvai les Sang-Mêlés et les Intégrés rassemblés sur les blocs erratiques qui dominent le ruisseau. Dita laissait pendre ses pieds mouillés et tous les autres s'absorbaient dans la contemplation des gouttes qui tombaient, comme si elles avaient apporté une réponse à leurs problèmes. Je m'approchai ostensiblement, ne voulant pas être soupçonné d'écouter aux portes, mais je n'eus pas l'impression qu'ils avaient vraiment perçu ma présence non loin d'eux.

— « Pas pour moi, » disait Dita en ramenant ses genoux jusqu'à son menton et en prenant ses pieds dans ses mains. « Pour moi, c'est différent. Vous, vous êtes des Sang-Mêlés, ou vous appartenez à la race pure du Peuple. Mais moi, je suis d'ici, de la Terre. Mes racines tiennent solidement à cette vieille boule. Songez ce que cela signifierait pour moi de dire adieu à un monde qui est le mien. Rappelez-vous vos récits de la Traversée... » Un frémissement secoua le Groupe tout entier. « Vous voyez ? Et d'un autre côté, rester ici... assister au départ du Peuple, le savoir parti... » Elle baissa la tête et appuya une joue contre ses genoux.

La sympathie unanime l'enveloppa immédiatement et Low vint s'asseoir sur le rocher à côté d'elle.

— « La peine serait la même pour tous si nous quittions Cougar, » dit-il. « Nous appartenons à la race pure, c'est un fait, mais cette planète reste la seule Patrie que nous ayons jamais connue. Je ne suis pas né, je n'ai pas passé mon enfance au sein d'un Groupe. Ni personne d'entre nous. Nous aussi, nous tenons solidement à la Terre. Abandonner... »

— « Et qu'est-ce que la Nouvelle Patrie peut nous offrir que nous ne possédions déjà ici ? » Ayant posé cette question, Peter provoqua un petit tourbillon dans le mince filet d'eau qui coulait à ses pieds.

— « Ma foi... » Low apaisa le tourbillon et parla au milieu d'un silence qui risquait de s'éterniser. « Demande à Bram. Il est tout feu tout flammes pour mettre les réacteurs en marche. » Il m'adressa un grand sourire par-dessus son épaule.

— « La Nouvelle Patrie est notre monde, le nôtre ! » répondis-je, et je me laissai porter jusqu'à eux tout en rassemblant mes idées éparses. « C'est là que nous irons retrouver ceux de Notre Race. Finie, l'obligation de nous cacher. Finies, les tentatives pour s'adapter là où il est impossible de s'adapter. Fini, le temps de la contrainte, de l'inaction qui nous était imposée alors que nous pouvions réaliser tant de choses ! »

Mes paroles provoquèrent un brusque afflux de pensées dont je perçus les remous autour de moi, tout le monde cherchant à se faire la même vision de la Patrie. Quand vint le moment de se séparer, pas un mot de plus n'avait été prononcé. Le groupe se

dispersa lentement. Il n'y eut pas le moindre écho. Chacun se murait en lui-même avec ses propres réactions.

*
**

A Cougar Canyon, c'en était fini de la paix et de la tranquillité. Certes, les premiers rayons du soleil levant pointaient toujours à travers les arbres, le vent agitait toujours les branches durant les heures chaudes des après-midi immobiles, organisant parfois de petits cotillons pour faire danser les feuilles mortes, et la nouvelle lune brillait, toute propre, dans le ciel du soir. Mais ces images étaient maintenant surchargées d'un grand point d'interrogation.

J'étais incapable du moindre travail continu. Je lâchais ma scie à refendre au beau milieu d'une planche commencée. « A quoi bon ? » me disais-je. « Nous serons bientôt partis. » Et brusquement, sans que je sache pourquoi, le frémissement de bonheur anticipé devenait souffrance — souffrance faite d'une impression d'abandon total. Alors il me prenait envie de ramasser une poignée de sciure blonde, d'y enfouir mon visage et... eh bien, oui ! de pleurer.

Plus tard, le soir, quand je manœuvrais les vannes pour irriguer un autre champ d'alfa, je lançais un coup de pied contre les vieilles planches humides couvertes de mousse. J'exultais. « Quand nous serons là-bas, » pensais-je, « nous n'aurons plus que faire de ces procédés abracadabrants. Nous ferons tomber la pluie où et quand il nous plaira ! »

Et puis, il y avait ces instants où je m'étendais à la limite des arbres et du soleil, la tête dans l'ombre des peupliers. Tout mon être goûtait cette chaleur pénétrante et je respirais l'odeur poudreuse des après-midi d'été, tandis que je sentais le sommeil envelopper mes pensées et que j'entendais au loin, dans les prés, les criailleries soudaines d'une volée de merles. Et tout à coup, je comprenais qu'il me serait impossible de quitter cela. Que pour rien au monde je n'abandonnerais la Terre.

Mais il y avait Salla. Lui montrer, lui expliquer la Terre était bien au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Ainsi, il ne lui serait jamais venu à l'idée que les choses pouvaient lui faire mal. Ce fut le cas le jour où je la trouvai parmi les schistes de la Fournaise, recroquevillée à l'ombre d'un pin pignon, tenant ses deux pieds nus serrés entre ses mains et vacillant sous l'effet de la souffrance.

— « Où sont tes souliers ? » Ce fut la première question qui me vint à l'esprit quand je me penchai vers elle.

— « Mes souliers ? » Je lui fis un dessin mental et elle comprit. « Mes... sandales... sont restées dans le vaisseau. J'ai voulu sentir le contact de ce monde. Nous nous cuirassons tellement, chez nous,

que je serais incapable de te dire quoi que ce soit des textures qu'on y trouve. Mais le sable était si doux, l'autre soir, et l'eau est si merveilleuse... alors j'ai pensé que cette surface toute noire, qui brille et qui est hérissée d'éclats, serait d'une texture différente. » Elle sourit piteusement. « Je ne me suis pas trompée. Elle brûle et... et... »

Je lui fournis le mot : « Elle blesse. Je crois bien ! A pareille heure, ce plateau de schiste devient brûlant comme un four. D'où le nom qu'on lui a donné : la Fournaise. »

— « Je me suis posée en plein milieu pour courir. J'ai été tellement surprise que je n'ai pas eu le bon sens de léviter ou d'activer ma Cuirasse. »

— « Laisse-moi voir. » Je desserrai ses doigts et pris un de ses petits pieds tout blancs dans ma main. « Adonday Veeah ! » m'exclamai-je. J'ôtai soigneusement les quelques éclats de schiste qui restaient. « Et avec ça, tu t'es bel et bien fait griller la plante des pieds. Rien que des ampoules ! Tu ne savais donc pas que le soleil est dangereux, à cette heure de la journée ? »

— « Maintenant, je le sais. » Elle retira son pied et examina la plante toute écorchée. « Regarde ! » s'écria-t-elle. « Il y a du sang ! »

— « Oui. C'est toujours comme ça quand on s'arrache la peau. Le mieux, c'est de rentrer à la maison et de faire un pansement. »

— « Un pansement ? »

— « Bien sûr. Antiseptique pour les microbes et baume pour les brûlures. Tu resteras un jour ou deux sans aller te promener. Pas avec tes pieds, en tout cas. »

— « Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement me faire un no-bi ou me passer au transgraphe ? C'est tellement plus simple. »

— « Indubitablement. » Je m'enlevai en même temps qu'elle en position assise et me remis debout au-dessus du sentier. « Indubitablement... si je savais de quoi tu veux parler. » Nous prîmes la direction de la maison.

— « Eh bien, chez nous, les Guérisseurs... »

— « Ici, nous sommes sur la Terre, » répondis-je. « Il n'y a pas encore de Guérisseurs parmi nous. Seulement dans la mesure où notre Sensitive peut aider ceux qui savent soigner. La plupart des malades doivent principalement compter sur eux-mêmes. Et puis, on ne sait jamais, tu pourrais être allergique à nous et te couvrir de boutons à chaque ponction. Cela va sans doute donner du souci à ta mère. »

— « Maman. » Assez curieusement, elle marqua une hésitation. « Maman s'inquiète déjà beaucoup pour moi. Elle pense que je suis définitivement *undene*. Elle regrette de ne m'avoir pas laissée là-bas. Elle a peur que je ne redevienne plus jamais comme avant. »

— « *Undene ?* » Je ne comprenais pas, car Salla avait employé ce terme sans aucune clarification.

— « Oui, » répondit-elle. Et je reçus plusieurs images visuelles les unes après les autres avant qu'une lueur pointe enfin.

— « Ah ! très bien ! Mais nous ne mangeons tout de même pas les petits pois avec nos couteaux — pas plus que nous ne nous essuyons le nez après nos manches ! Nous savons nous montrer très à la page quand nous nous en donnons la peine. »

— « Je sais, je sais. Mais maman... enfin, tu dois savoir comment sont les mères. »

— « Oui. Mais si tu ne vas ni te promener, ni grimper aux arbres, ni barboter — alors, qu'est-ce que tu fais pour te distraire ? »

— « Ce n'est pas que nous ne fassions jamais rien de tout cela. Mais c'est rarement sans motif ou par besoin spontané. On estime que nous pouvons nous tenir au-dessus de ces activités puériles. Que nous sommes capables de plaisirs plus intellectuels. »

— « Par exemple ? » J'écartai les branches pour qu'elle puisse descendre vers l'entrée de la cuisine, et comme j'essayais en même temps de lui ouvrir la porte, je faillis me déboîter l'épaule. Ce fut alors une série de faux départs et d'arrêts, le tout accompagné d'une franche atmosphère d'espièglerie, comme lorsque vous cherchez à bousculer quelqu'un au passage et que ce quelqu'un veut vous rendre la pareille. Nous nous retrouvâmes finalement dans la cuisine, Salla sur la table et grimaçant quand elle sentit la brûlure de l'antiseptique. « Par exemple ? » demandais-je encore une fois.

— « Aïe ! Quelle sensation ! » Elle desserra l'étreinte de ses doigts et s'abandonna à l'effet bienfaisant du baume dont j'enduisis ses pieds boursouflés. « Eh bien, par exemple, le passe-temps favori de maman, c'est d'anticiper. Elle y est très forte. Elle aime les roses. »

— « Moi aussi. » Je la regardai avec ahurissement. « Mais c'est rare que j'anticipe à propos des roses. »

Salla éclata de rire. J'aimais entendre ce rire, qui était beaucoup plus proche de la phrase musicale que de la simple manifestation de gaieté. La première fois qu'il l'entendit, le petit Francher en fit une ritournelle. Naturellement, ni lui ni moi n'étions très contents quand tous les autres gosses du Canyon l'ont chantée à leur tour comme refrain de danse, mais je dois reconnaître qu'il y avait un rythme... Bref, pour en revenir à ce que je disais, Salla éclata de rire.

— « Tu sais, pour deux personnes qui utilisent les mêmes mots, nous aboutissons certainement à des acceptions différentes. Non... Ce qu'elle aime, maman, c'est anticiper une rose. Elle choisit un bouton qui lui semble intéressant (elle sait faire les plus subtiles distinctions) et elle fabrique une rose, une rose en matière synthé-

tique, aussi proche que possible du vrai bouton. Ensuite, pendant deux ou trois jours, elle voit si elle peut anticiper chaque phase de l'ouverture des pétales de la vraie rose en ouvrant ceux de sa rose synthétique dans le même temps — ou alors, si elle est très adroite, en prenant une phase d'avance sur la vraie rose. » Elle se remit à rire. « C'est une histoire qu'on n'a pas fini de raconter entre nous — la fois où elle a choisi un bouton qui est resté deux jours sans s'ouvrir, puis qui est tombé en poussière. Sans qu'on sache comment, il avait été arrosé de *destro*. Elle ne s'est jamais tout à fait consolée de cette humiliation. »

— « Peut-être que je deviens *undene,* » répondis-je, « mais je ne me vois pas rester deux jours à regarder un bouton de rose. »

— « Et pourtant, tu es resté une heure, hier soir, à observer le ciel. Et cette nuit, tu as passé des heures, avec Jemmy et deux autres, à recevoir et distribuer des cartes. Tu as même ressenti un choc émotif à plusieurs reprises. »

— « Hum... oui. Mais là, c'est différent. Un coucher de soleil comme celui d'hier soir, et puis la façon dont joue Jemmy... » Je vis la lueur de taquinerie dans ses yeux et nous eûmes le même rire. La gaieté se passe d'interprète — du moins, la nôtre.



Salla prenait un tel plaisir à réunir ses impressions sur la Terre que, tout naturellement, je découvris des choses dont je n'avais jamais soupçonné l'existence auparavant. Ce fut elle qui trouva la grotte, car elle avait voulu voir de plus près la source dont le filet minuscule s'apercevait au flanc du Mont Chauve.

— « C'est une simple source, » lui dis-je, tandis que nous regardions au-dessus de nous vers la ligne plus sombre qui indiquait un repli dans la paroi abrupte.

— « Une simple source, » fit-elle en m'imitant. « Y aurait-il de « simples sources » dans ce pays où l'eau est rare ? »

— « Elle n'a aucune utilité, » insistai-je en lévitant à sa suite. « On ne peut même pas boire son eau. »

— « Et pourtant, la simple vue d'une petite source au milieu d'une contrée aride suffirait à rassasier la faim du cœur. »

— « Celle-ci ne sait même pas éclasousser, » dis-je comme nous atteignions la ligne sombre.

— « Non. » Salla appuya un doigt contre la roche humide. « Non, mais elle fait pousser des choses. » Elle effleura d'une caresse légère les minuscules plantes vertes qui s'accrochaient à la falaise.

— « Joli, » acquiesçai-je sans enthousiasme. « Mais vois le panorama que l'on a d'ici. »

Nous nous retournâmes, le dos contre la paroi verticale, et

notre regard s'étendit au-dessus des chaînes de montagnes dont les couleurs juxtaposaient le rouge, le bleu et le pourpre. Elles se succédaient à perte de vue, les unes orgueilleusement dénudées, les autres parées de forêts drues ou semées de pâturages. Plus loin encore, très loin à l'horizon, la colonne de fumée d'une fonderie montait lentement et se pliait à angle droit lorsqu'un courant d'altitude la rattrapait pour la chasser en brume légère. Plus bas, en dessous de nous, le moutonnement des collines protégeait dans ses replis les activités et les demeures lilliputiennes de ceux qui s'étaint perdus dans l'immensité.

Salla murmura : « Et pourtant, quand on est perdu dans une immesité suffisamment vaste, on se sent un autre. Un autre qui n'a plus que l'Etre et la Présence à contempler. »

— « C'est vrai. » Je respirai à pleins poumons une odeur où le soleil venait s'ajouter à celle des pins et du granit brûlant. « C'est vrai, mais peu nombreux sont ceux qui atteignent cette immensité. La plupart d'entre nous jugent que leurs petits univers offrent suffisamment de distractions pour les dispenser de contempler l'Etre et Dieu. »

Il y eut un instant de profond silence pendant lequel nous laissâmes nos pensées faire le tour du sujet. Puis Salla s'éleva et je commençai à redescendre.

— « Hé ! » criai-je, « tu vas vers le haut ! »

— « Je sais, » me répondit-elle. « Et toi vers le bas ! Je n'ai pas encore trouvé la source ! »

Si bien que je m'élevai à mon tour, pestant contre l'entêtement des femmes. J'arrivai à hauteur de Salla juste comme elle se penchait sans trop d'assurance sur un éperon rocheux au bord même de l'étroite faille couverte de végétation qui était le début de l'eau sourdissante. Son regard plongea droit vers le pied de la falaise vertigineuse, à quelque six cents mètres plus bas.

— « Quelle merveilleuse sensation de profondeur ! » dit-elle.

— « Si tu avais peur de l'altitude... » insinuai-je.

Elle me lança un coup d'œil intéressé. « Il y a donc des gens qui ont peur de monter ? C'est vrai ? »

— « Certains, oui. Il m'est arrivé de sonder quelqu'un de ce genre, une fois. Aimerais-tu éprouver la texture de cela ? » Et j'interprétai pour elle l'épouvante frénétique d'un ami à moi, un Etranger qui ose à peine pencher la tête d'une fenêtre du second étage.

— « Oh ! non ! » Elle avait blêmi et se cramponnait soudain aux plantes rampantes qui encombraient le bord de la faille. « Assez ! Assez ! »

— « Pardonne-moi, » lui dis-je. « Mais c'est encore une émotion. D'un genre différent. Pour mon ami, l'altitude est une créature, une horrible bête de sang qui guette l'occasion de fondre sur lui. »

— « C'est dommage, » remarqua Salla, « qu'il ne se souvienne pas de passer à la phase suivante, d'apprendre à vaincre sa peur... »

Nous changeâmes de sujet d'un commun accord.

— « Voici donc la source, » lui dis-je. « Tu es satisfaite ? »

— « Non. » Elle se mit à tâtonner parmi les plantes rampantes. « Je veux voir un petit filet d'eau sortir, des gouttes perler goutte à goutte. » Elle enfonça les mains plus profondément dans la verdure.

Levant les yeux au ciel pour le supplier de m'accorder la patience, je l'aidai à écarter les tiges serrées. Elle atteignit la seconde épaisseur — et tout à coup, je ne la vis plus devant moi.

— « Salla ! » J'arrachai fébrilement les plantes à poignées. « Salla ! »

Sa réponse me parvint, mais en pensée. « I...ici. »

— « Parle avec ta voix ! » criai-je en sentant le contact s'interrompre.

— « Mais je parle ! » Seul, le dernier mot retentit de façon audible. « Et je suis assise dans une eau affreusement froide, et qui mouille. Viens vite. »

Je me glissai avec précautions par l'étroite fissure. Je butai, tombai sur les genoux et me retrouvai au milieu des ténèbres, plongée dans une eau glacée qui m'arrivait presque à la ceinture.

« Il fait noir, » murmura Salla, et sa voix se répercuta sourdement autour de nous.

— « Attends que tes yeux s'habituent à l'obscurité, » chuchotai-je. Je cherchai sa main à tâtons et m'y cramponnai. Mais même après quelques instants au cours desquels nous restâmes sans parler, nos yeux ne purent trouver suffisamment de lumière pour y voir — si ce n'est une pâle clarté verte là où s'ouvrait la fissure.

« Alors, cela te suffit ? » demandai-je. « Le petit filet est-il bien comme tu le voulais ? » Je levai sa main en même temps que la mienne, et l'eau ruissela de nos coudes.

— « Je veux voir, » insista-t-elle.

— « Les allumettes sont inutilisables une fois mouillées. Quant à une torche électrique, je n'en ai pas. Aurais-tu quelque chose à proposer ? »

— « Eh bien... non. Il n'y a pas de Rayonnants vivant par ici, n'est-ce pas ? »

— « Etant donné que le mot n'éveille en moi aucun souvenir, je pense que non. Oh ! mais... » Je lâchai sa main et me mis à genoux pour atteindre plus facilement ma poche. « C'est Dita qui m'a appris... Ou plutôt elle a essayé, après que Valancy lui eut montré comment... » Je m'interrompis, accaparé par le problème qui consiste à introduire une main dans la poche d'un pantalon dont la toile mouillée vous colle à la peau — et à la ressortir ensuite en tenant quelque chose.

— « Je sais bien que je viens d'Ailleurs, » gémit Salla, « mais je croyais quand même avoir une assez bonne connaissance pratique de votre langue. »

— « Dita est cette Etrangère que nous avons trouvée en même temps que Low. Elle dispose de Dons et de Moyens de Persuasion qu'aucun de nous ne possède. Ah ! voilà. » Je m'assis de nouveau dans l'eau. « Voyons maintenant si je pourrai me rappeler. »

Je tins la petite pièce de monnaie entre les doigts et mis en marche les multiples rouages de cet engrenage mental qui nous semble si compliqué jusqu'au moment où nous nous frayons un chemin à travers cette complexité apparente pour découvrir sa simplicité cachée. Tout mon être se concentra sur le disque de métal. Il y eut un brusque jaillissement de lumière aveuglante, Salla poussa un cri et je réduisis aussitôt le rayonnement à une intensité plus normale. « J'y suis arrivé ! » m'exclamai-je. « Je l'ai fait rayonner du premier coup ! La dernière fois, il m'avait fallu une demi-heure pour obtenir seulement une étincelle ! »

Salla regardait avec une surprise émerveillée le petit globe d'incandescence posé sur ma main. « Et tu dis qu'une Etrangère peut réussir ça ? »

— « Parbleu ! » Je me sentais soudain très fier de nos Etrangers. « Et moi aussi, maintenant ! »

L'endroit où nous étions ne différait pas tellement, je pense, des autres grottes. Le sol était formé de sable blanc, granulé, qui faisait presque songer à du sucre. La cuvette naturelle (d'où nous étions sortis dès que nous avions repéré le sable sec) n'avait pas de source apparente, mais le niveau de l'eau restait toujours le même malgré le mince filet qui s'échappait pour couler le long de la falaise. La hauteur de la voûte rocheuse faisait à peu près deux fois ma taille — et la cuvette ne devait guère être plus large. A première vue, donc, on ne remarquait rien d'extrarodinaire. Pas même de stalactites ou stalagmites. Rien que le sable fin et l'eau paisible qui brillait faiblement à la lueur de la piécette rayonnante.

Salla eut un soupir de bonheur et rejeta ses longs cheveux en arrière. « Eh bien, tu vois : c'est d'ici que l'eau sort. »

Déjà, elle rampait à quatre pattes vers l'autre bout de la plage de sable.

— « La voûte est assez haute pour qu'on puisse se tenir debout, » fis-je remarquer en la suivant.

Elle sourit par-dessus son épaule. « En ce moment, je suis une créature des grottes. Pas un être humain surveillant un domaine. Vu d'en bas, à ras de ce sable, tout prend un autre aspect. »

— « Va pour la troglodyte ! Et quelle impression cela donne-t-il ? »

— « Merveilleuse... » La voix de Salla était très douce. « Apporte la lumière pour mieux voir. »

Nous nous retrouvâmes tous deux à plat ventre, nos regards plongeant dans le tunnel miniature que Salla venait de découvrir et je dirigeai le rayonnement de la piécette vers cet étroit passage par où l'eau arrivait. Là, tout n'était plus que cristal — motif de dentelle d'une délicatesse infinie, blanc, translucide, rose ou vert très pâle — et si fragile que je retins mon souffle de crainte de les briser. Plus je regardais, plus je découvrais de merveilles — forêts lilliputiennes d'arbres aux frondaisons neigeuses, spires d'escaliers féériques, palais, clochetons, jardins fleuris accrochés à des collines et bourgeons épanouis qu'on avait l'impression de voir remuer sous l'effet de la brise tant ils semblaient vivants. Au centre, à une longueur de bras environ, formant une grotte miniature, se creusait une vasque dont le calme miroir reflétait la perfection qui l'entourait, pour en multiplier l'enchantement.

Salla et moi échangeâmes un regard. Nos visages se trouvaient si proches l'un de l'autre que je me voyais dans ses yeux, et elle dans les miens. Et nos yeux disaient : *Tout cela est à nous... Personne d'autre, dans tout l'univers, ne partage cet endroit avec nous.*

Sans un mot, nous revînmes nous asseoir sur le sable. Je ne sais ce qu'il en était de Salla, mais j'éprouvais quant à moi une certaine peine à respirer car, assez étrangement, il me semblait nécessaire de retenir mon souffle pour mieux me retrancher derrière mon barrage mental et ne pas me laisser sonder comme un enfant.

— « Laissons ici la lumière, » chuchota Salla. « La piécette continuera de rayonner sans toi, n'est-ce pas ? »

— « Oui. Indéfiniment. »

— « Alors, laissons-la près de la petite grotte. Nous saurons ainsi qu'elle est toujours illuminée et merveilleuse. »

Nous quittâmes la source en nous glissant par la fissure. Après être restés un moment à planer en riant de notre aspect plus ou moins loqueteux, nous redescendîmes vers la maison pour mettre des vêtements secs.

— « Je voudrais qu'Obla ait pu voir la grotte. » J'avais dit ces mots spontanément — et je le regrettai aussitôt en recevant la protestation de Salla. J'essayai de me rattraper tant bien que mal : « Je veux dire qu'elle n'a jamais vu... » Je laissai ma phrase inachevée. Après tout, là comme ailleurs, toute vision aurait été refusée à Obla. Il aurait fallu que je voie pour elle.

— « Obla. » Salla parlait maintenant en pensée. « Elle est très proche de toi ? »

— « Elle est presque un autre moi-même. »

— « Une parente ? »

— « Non. Uniquement dans la mesure où les âmes sont parentes les unes des autres. »

— « Je la sens si souvent dans tes pensées. Et pourtant... est-ce que je l'ai déjà rencontrée ? »

— « Non. Elle ne rencontre personne. » Je gardais dans mon esprit la force sereine et pure d'Obla. Mais d'autre part, et avant qu'elle eut dressé son barrage mental, j'avais reçu la protestation navrée de Salla et le sentiment qu'elle avait d'être exclue. Malgré tout, j'hésitai. Je ne voulais pas partager. Obla était davantage une expression de moi-même qu'une personne distincte. Une expression que je tenais cachée comme un trésor. J'avais peur du partage — comme j'aurais eu peur de toucher les fragiles fleurs de cristal dans la petite grotte, peur qu'il n'y ait pas le moindre claquement avant que cette perfection disparaisse en poussière.

***

Quinze jours après l'arrivée du vaisseau de l'espace, il y eut un rassemblement général du Groupe et nous nous retrouvâmes tous sur le plateau autour de l'astronef. Cela prit d'abord une allure de réjouissance champêtre. La gaieté était partout, les rires fusaient, les enfants jouaient à chat coupé au-dessus des têtes de leurs aînés naturellement moins exubérants. Les garçons de mon âge faisaient bande à part, possédés de l'envie de cabrioler eux aussi, certes, mais retenus par le sentiment que l'on doit savoir mépriser certaines choses quand les gens vous regardent. J'étais assis parmi eux, gardant une impression de vide à côté de moi. Salla se trouvait avec ses parents.

L'Aîné n'était pas là. Il restait chez lui, luttant pour maintenir son être dans le corps épuisé qui devenait de plus en plus une prison décrépite. Ce fut donc Jemmy qui réclama le silence et prit la parole.

— « Les trop longues périodes d'indécision ne donnent rien de bon, » dit-il sans préambule. « Cela fait deux semaines que le vaisseau de l'espace est ici. Nous avons tous envisagé le problème qui se pose — partir ou rester. Beaucoup n'ont pas encore choisi. C'est ce qu'il faut faire maintenant sans tarder davantage. Le vaisseau décollera dans huit jours à compter d'aujourd'hui. C'est afin d'aider les hésitants que nous voici maintenant réunis. Que chacun parle — pour ou contre — de façon nette et concise. »

Chacun éprouva la même sensation bizarre d'une étreinte se resserrant sur lui quand le Groupe tout entier conflua en un seul courant de pensée et ne forma plus qu'un bloc au lieu d'être uniquement un rassemblement de personnes.

— « Je pars. » C'était la pensée que nous envoyait l'Aîné, demeuré sur son lit à Cougar Canyon. « La Nouvelle Patrie a les moyens de me venir en aide, et les années qui me restent à vivre seront peut-être moins de souffrance pour moi. Depuis la Traver-

sée... » Il s'interrompit pour conclure brièvement et gaiement : « Soyons concis ! »

— « Je reste, » prononça la voix d'une jeune fille de Bendo. « Nous commençons seulement à faire de notre ville un endroit vivable. J'aime les choses quand elles n'en sont qu'à leurs débuts — et je crois comprendre que l'établissement de la Nouvelle Patrie est désormais achevé. »

— « Je veux pas m'en aller, » flûta une voix très jeune. « Mes radis sont à peine sortis et il faut que je les arrose tout le temps. Ils mourront si je les laisse. » Une vague d'amusement parcourut le Groupe et nous détendit.

— « Je pars. » C'était Matt, rappelé de son Université dès l'arrivée de l'astronef. « Là-bas, la branche dans laquelle je me suis spécialisé a pris un développement bien supérieur à tout ce que nous pouvons trouver n'importe où sur la Terre. Mais je reviendrai. »

— « Les voyages entre la Terre et la Nouvelle Patrie ne sont ni fréquents ni faciles dans un sens comme dans l'autre, » prévint Jemmy. « Et cela pour un certain nombre de raisons très solides. »

— « J'en accepte le risque, » répondit Matt. « Et je m'arrangerai bien pour revenir. »

— « Je reste, » déclara le petit Francher. « Ici, sur la Terre, nous sommes différents des autres, mais c'est avec quelque chose de plus. Là-bas, nous le serions, mais avec quelque chose de moins. Ce que nous pouvons faire, et bien faire ici, n'aurait là-bas plus rien de remarquable. Je ne veux pas aller dans un pays où j'aurais une simple réputation de débutant. Je veux que ma musique continue d'être célèbre. »

— « Je pars, » dit Jake, de cet air moqueur qui lui était habituel. « Pour moi, finies les randonnées à cheval. Je suis en passe de devenir un citoyen établi. Mais je veux m'adonner à... » Il cessa brusquement de former des mots, et tout ce que je pus saisir fut une sorte de concept angulaire autour duquel le temps et l'espace s'enroulaient comme des serpentins. Je vis mon propre ahurissement se refléter sur les visages de mes voisins et me sentis un peu moins bête. « Eh bien, vous voyez, » reprit Jake, « ça faisait un certain temps que j'avais cette idée-là en tête. Shua m'a raconté que là-bas, ils ont déjà pris un sérieux départ, alors moi, je suis tout disposé à commencer mon B-A-BA pour le cas où il aurait moyen d'arriver à quelque chose. »

Je m'éclaircis la gorge. C'était l'occasion ou jamais ! L'avais-je assez attendu, ce jour où je proclamerais devant tout le Groupe réuni ce que j'avais décidé de réaliser ! J'étais le seul, apparemment, à posséder une vue claire de la situation. Je pris mon élan. « Je... »

Et ce fut comme si j'avais soudain pénétré dans un brouillard opaque. J'eus l'impression de devenir aveugle et muet, d'être déchiré comme une feuille de papier, et le souffle me manqua à l'instant où je prenais enfin conscience — pleinement conscience — de mes projets véritables. *Je ne voulais pas partir !* Telle était cette révélation que je me sentis emporté, roulé dans un tourbillon de pensées. Comment rester après tout ce que j'avais revendiqué ? Comment partir et ne plus revoir la Terre ? Comment rester et laisser Salla partir ? Comment partir et laisser Obla derrière moi ? Confusément, j'entendis alors la voix de quelqu'un d'autre achever :

« ...parce que, Patrie ou pas Patrie, c'est celle-ci qui est la mienne ! »

Je refermai ma bouche qui était restée grande ouverte et humectai mes lèvres sèches. Je voyais de nouveau ceux qui m'entouraient. Je voyais le rassemblement en train de se disperser — le Groupe de Bendo réuni sous les arbres, le nôtre quittant déjà le plateau. Low m'interpellait en riant : « Et alors, le chat t'a mangé la langue ? Je m'attendais de ta part à un torrent d'éloquence qui aurait fait se ruer tout le Groupe vers la passerelle d'embarquement ! »

Dita ne demeurait pas en reste. « C'est la timidité ! Bram n'aime pas faire connaître et partager ses convictions ! »

Je parvins à sourire. « Ayez pitié de moi, bonnes gens. Devant vous se tient une créature dépouillée de toutes convictions et ballottée comme un geai dans les vents glacés de l'indécision. »

— « Frais sorti des culottes courtes, » dit Peter d'un ton lénifiant. « Mais tu peux compter sur toute notre sympathie. »

— « Merci, » lui répondis-je. « C'est noté et apprécié. »



Je ne pouvais confier à Obla ce doute nouveau, cette indécision, ce tumulte, cette souffrance intérieure que j'éprouvais. Pas à Obla, quand la place qu'elle y tenait était si grande. Je choisis donc d'aller porter tout cela beaucoup plus haut, dans la montagne. Je me perchai comme un busard solitaire sur l'éperon rocheux à l'entrée de la grotte. Là, tel un possédé, je hurlai jusqu'à en avoir la gorge douloureuse et la voix toute éraillée. J'invectivai contre ce monde et ses contraintes. Après quoi, ne pouvant plus hurler, je grommelai les pires insultes à l'égard de tous les ouis et les nons qui font notre tourment — et le mien en particulier. Et ce qui attisait ma fureur, c'était d'entendre tous les échos du monde démolir mes arguments les uns après les autres par une réfutation sans réplique. J'écoutais maintenant des deux oreilles — une pour ma propre voix, l'autre pour la réponse de la Terre. Et ma voix devenait de plus en plus faible, tandis que celle de la Terre cessait d'être un simple chuchotement.

— « Ici-bas, rien ne va comme il faudrait ! » C'était le dernier assaut que je livrais, la dernière imprécation que j'adressais au crépuscule.

— « Et il en sera ainsi de toute éternité, » répondait la ligne pourpre de l'horizon.

— « Mais il y a tant d'autres choses que nous pourrions... »

— « A-t-on jamais parlé de faire du pain uniquement avec du levain ? » répliquait la première étoile qui venait d'apparaître dans le ciel.

— « Mais Salla va partir. Elle sera partie et... »

Cette fois, rien ne me répondit — rien que le cri du vent et le fracas d'un morceau de roche délogé tombant de la falaise.

« Salla ! Salla sera partie ! Répondez donc à ça, si vous pouvez ! » Mais le monde avait fini de me parler, et le vent se mit à bourdonner plus fort dans le crépuscule.

« Répondez-moi ! » Ma voix n'était plus qu'un murmure.

— « Oui. » Le mot fut prononcé très doucement, et pourtant il me secoua comme l'eut fait le fracas de la foudre. « Moi, je peux répondre. » Salla arrivait, ombre légère, et prenait pied sur l'éperon. « Salla va rester. »

— « Salla ! » Je ne pus d'abord que la regarder avec stupeur, mes deux mains étreignant les aspérités de la roche derrière moi.

— « Maman a éprouvé une belle *quanique* lorsque je lui ai parlé, » dit-elle, et son sourire mit un terme à cet instant de tension pénible. « Je lui ai dit que j'avais besoin de rédiger un compte rendu de recherches pour accéder au Niveau et que je trouverais ici tous les éléments nécessaires.

» Elle a répondu que j'étais trop jeune encore. Mais je lui ai dit que si j'accédais dès maintenant au Niveau avec le n° 1, cela mettrait une plume à son chapeau... pardonne-moi d'employer ce provincialisme. Et puis, elle m'a dit qu'elle ne connaissait même pas tes parents. » Le visage de Salla prit une teinte rose. « Je lui ai répondu que nous n'avions pas échangé le Mot. Pas encore. »

— « Cela n'a pas besoin d'être maintenant ! » m'écriai-je en lui saisissant les mains. « Oh ! Salla. Désormais, nous aurons tout le temps d'attendre ! » Et je l'enlevai du rocher — l'enlevai avec moi, l'entraînant dans le vol le plus fou, le plus extravagant de ma vie.

Comme deux êtres privés de raison, nous fendions et refendions l'air au-dessus du Mont Chauve, montant et plongeant à la vitesse de l'éclair. Mais tandis que cette partie de nous-mêmes sillonnait l'espace, toujours plus vite, plus haut, plus loin, l'autre partie s'entretenait en toute quiétude, échafaudant des projets, questionnant, se réjouissant — et nous avions l'âme aussi sereine que si nous nous étions retrouvés sur le sable fin de la grotte, chacun voyant son image dans les yeux de l'autre. Enfin, quand la nuit se fut complètement refermée sur nous, nous nous abandonnâmes l'un

contre l'autre, à bout de forces, nous laissant lentement glisser vers Cougar.

— « Obla, » dis-je. « Il faut aller voir Obla. » Je n'avais plus besoin désormais de dresser un écran entre Salla et la moindre partie de mon existence. En fait, je sentais la nécessité pour moi de réaliser un tout cohésif, incluant à la fois Obla et Salla.

Nulle lumière ne brillait aux fenêtres de la petite maison. Cela signifiait que personne n'était auprès d'Obla. Elle devait être toute seule. Je frappai doucement à la porte, suivant notre code particulier.

Je perçus aussitôt les mots d'accueil. « Bram ? Entre donc ! »

— « Je t'amène Salla, » lui dis-je. « Laisse-moi d'abord allumer. » Je fis un pas dans la chambre.

— « Attends... ! »

Mais en même temps qu'elle criait ce mot, je tournais déjà le commutateur.

Salla poussa un grand cri et mit un bras en travers de ses yeux, tandis qu'un débordement de répulsion horrifiée envahissait la pièce. Et je vis Obla collée au plafond, réfugiée dans le coin le plus éloigné de la chambre... Obla qui se cachait, qui se cachait derrière le déploiement éperdu de ses cheveux. Son pauvre corps brisé se tassait dans l'encoignure, luttant pour fuir, pour essayer de vaincre cet obstacle — et sa souffrance de chair et d'esprit gémissait autour de nous de façon presque audible.

J'empoignai Salla, la poussai brutalement hors de la chambre dont j'éteignis la lumière au passage. Je la traînai de force jusqu'à l'autre bout de la cour, là où commencent les parois abruptes du Canyon. Je la projetai contre la muraille de grès rouge. Elle se détourna, le corps secoué de sanglots, pour cacher sa figure contre la roche. Mais je l'emploignai de nouveau par les épaules et la secouai.

— « Comment est-ce que tu as pu... » grondai-je d'une voix sourde, que la colère épaississait. « C'est ça, la mentalité que donne maintenant la Patrie ? Des principes qui font passer les bras, les jambes, les yeux avant la personne humaine ? » Ses cheveux défaits venaient me fouetter le visage. « Des principes qui repoussent avec dégoût un être vivant ? On ne t'a donc même pas appris la bonté, la pitié ? » J'aurais voulu la frapper, la battre, la rouer de coups — elle ou n'importe quoi de solide pour mieux protester contre cette chose impensable dont Obla venait d'être victime, cette blessure dont elle ne guérirait jamais.

Brusquement, Salla s'arracha d'entre mes mains. Elle lévita et se tint au-dessus de moi, hors de portée, ses yeux mouillés me regardant avec colère.

— « C'est ta faute, aussi ! » cria-t-elle en fondant en larmes. « Moi, j'aurais préféré mourir plutôt que de faire pareille chose

à Obla ou à n'importe qui d'autre ! Mais est-ce que je pouvais savoir ? Tu ne m'as jamais rien dit. Tu ne me l'as jamais représentée de cette façon. Tu me transmettais uniquement des images de force, de beauté, de... d'un corps intact ! »

— « Et pourquoi pas ? » répondis-je avec la même fureur. Je m'enlevai d'un bon pour lui faire face. « C'est la seule façon dont je la verrai jamais. N'essaie pas de rejeter la faute... »

— « Si, c'est ta faute ! Oh ! Bram ! » Et elle fut dans mes bras. Quand elle put parler de nouveau, entre deux hoquets, elle reprit : « Chez nous, il n'y a pas de gens comme... cela. Je veux dire que je n'ai jamais vu de... de corps incomplet. Je n'ai jamais vu de cicatrices ni de mutilations. Tu comprends, Bram ? Je me tenais prête à recevoir Obla... parce qu'elle faisait partie de toi. A la recevoir complètement. Et puis, quand je me suis retrouvée sur le point... » Un sanglot l'étouffa. « Ecoute, Bram. Là-bas, nous avons le transgraphe et... et la régénération... et jamais personne ne reste avec un corps incomplet. »

Je desserrai lentement mon étreinte autour de ses épaules, n'osant croire ce que j'entendais. « La régénération ? Le transgraphe ? »

— « Oui, oui ! » s'écria-t-elle. « Obla pourra retrouver ses jambes, ses bras, sa beauté. Elle retrouvera peut-être même ses yeux et sa voix — mais ça, je ne peux pas le garantir. Elle redeviendra Obla, au lieu de rester une prison aveugle pour son être. »

— « Mais personne ne nous a jamais rien dit de tout ça. »

— Personne ne nous a posé de questions. »

— « Cest réciproque. »

— « C'est donc moi qui commencerai. Avez-vous ici des enfants *dobiques* ? Des cas de *caserinie* ? De *sémie trimorphe* ? Ce n'est pas que nous ne voulions pas poser de questions — mais comment savoir lesquelles, et à quel sujet ? Nous n'avons même jamais entendu parler d'une... » (je lui soufflai le mot) « d'un panier d'osier. Il ne nous était vraiment pas venu à l'idée de vous questionner sur ces choses-là. »

— « Pardonne-moi... » fis-je en essuyant ses paupières avec ma main, faute de mieux. « J'aurais dû en effet te prévenir. » Mes paroles n'étaient cependant qu'un bien pâle reflet des humbles excuses que je lui offrais mentalement.

— « Viens ! » dit-elle en s'écartant de moi. « Il faut aller retrouver Obla. Maintenant. Tout de suite. »

Ce fut Salla qui, à force de paroles très douces, put enfin ramener Obla dans son lit. Ce fut Salla qui décida les cheveux farouchement serrés à s'écarter de nouveau. Ce fut Salla qui tint contre son épaule le pauvre visage baigné de larmes, qui versa sur les blessures d'Obla le baume de son propre chagrin et de sa compassion. Et ce fut encore Salla qui lui apprit tout ce que la

Nouvelle Patrie pouvait lui donner. Elle décrivit le transgraphe, les procédés de régénération — encore et encore, sans se lasser de répéter, jusqu'à ce qu'Obla finisse par la croire.

Nous étions tous trois bien fatigués et heureux de nous asseoir un peu. C'est pourquoi l'entrée tonitruante de Davy dans la chambre souleva une émotion deux fois plus forte qu'elle ne l'eût fait en temps normal.

— « Ohé ! Bram ! Salla ! Obla ! Ça y est, il est au point ! Il ne siffle plus et vous pouvez l'essayer. Tenez ! » Il laissa tomber un petit cube de métal sur l'oreiller — et je reconnus le transcripteur. « Allez-y ! Essayez-le ! »

Obla tourna la tête jusqu'à ce que sa joue sente le contact de la petite boîte. Salla me regarda avec une expression d'étonnement, puis elle regarda Obla. Il y eut un bref silence, suivi d'un léger déclic — et je perçus, ténues mais parfaitement distinctes, les premières paroles audibles prononcées par Obla.

— « Bram ! Oh ! Bram ! Je vais pouvoir t'accompagner ! On ne m'abandonnera pas. Et quand nous aurons rejoint la Patrie, je redeviendrai comme avant ! Comme avant ! »

Au milieu de mon émotion, j'entendis également la voix de Davy : « Vous n'avez pas une seule fois employé la lettre S, Obla ! Dites quelque chose avec des S, que je puisse vérifier le sifflement. »

Obla croyait que j'allai partir ! Que j'allais l'accompagner ! Elle ignorait encore ma décision prise de rester. Mes yeux rencontrèrent ceux de Salla. Notre communication fut rapide, et tout fut dit entre nous avant que la petite voix atteigne de nouveau nos oreilles : « Salla, petite sœur si douce ! Bon, je pense que cela fait suffisamment d'S ! » Et pour la première fois, j'entendis le rire d'Obla.



Ainsi, quelque part loin derrière nous, existe une grotte minuscule où brille une piécette, une grotte qui garde en dépôt un trésor que Salla et moi partageons — petite flamme à la fenêtre du souvenir. Quelque part, loin derrière nous, sont les images, les bruits, les parfums, les goûts de la Terre. Il fut un temps où j'ai tourné le dos à la Terre Promise. Car il y a de longues années que notre Jourdain a été franchi. Et mon tort, précisément, était de croire que le but devait se trouver là où je n'étais pas. Mais la Traversée était déjà chose faite, ce n'était pas un espoir qui restait à réaliser. Dans mon désir de retrouver une Patrie, il y avait certainement un peu de cette vieille soif de ripailles qui hante les rêves de tout pionnier.

Et Salla... Eh bien, parfois, quand je ne regarde pas, elle me regarde, puis elle regarde Obla. A d'autres moments, quand c'est

elle qui ne regarde pas, je la regarde, puis je regarde Obla. Obla n'a pas d'yeux mais parfois encore, quand nous ne regardons pas, elle me regarde, puis elle regarde Salla.

Il nous arrivera beaucoup de choses à tous les trois, avant que la Terre grossisse de nouveau dans les hublots. Mais quoi qu'il advienne, la Terre apparaîtra de nouveau dans les hublots. Alors, et alors seulement, j'aurai retrouvé ma Patrie.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Jordan.

FRITZ LEIBER

Amitié à haute tension

Si l'électricité pouvait parler, que de choses elle aurait à raconter ! Il ne faut pas plus que cette simple idée pour mettre en branle l'imagination, toujours délicieusement fertile, de Fritz Leiber.

Mr. Scott espéra pendant toute la visite de Peak House que Mr. Leverett ne remarquerait pas le pylône à haute tension en face de la chambre. Tant de vieillards ont la phobie de l'électricité que, deux fois déjà, ce pylône avait fait échouer des locations intéressantes. L'électricité suivait le tracé des collines, comme cela arrive fréquemment, et les lignes de ce pylône fournissaient plus de la moitié de l'électricité de Pacific Knolls. La seule solution était donc de détourner l'attention des locataires en puissance.

Mais ni les prières de Mr. Scott ni ses tentatives pour détourner l'attention de Mr. Leverett ne furent récompensées. Le « léger inconvénient » de Peak House accrocha le regard aigu de Mr. Leverett dès qu'ils entrèrent dans le patio. Le vieil homme de l'Est examina le pylône de bois court et épais, les isolateurs en verre, le transformateur noir qui réglait le voltage de cette maison et des villas en contrebas. Son regard suivit les câbles lourds qui oscillaient en cadence, quatre par quatre, au-dessus des collines désertes. Puis il pencha la tête vers le bruit faible mais régulier des électrons qui crépitaient et bourdonnaient en s'échappant des lignes.

— « Ecoutez ! » Pour la première fois de la visite, le ton sec de Mr. Leverett trahissait de l'intérêt. « Cinquante mille volts ! La puissance suprême ! »

— « Les conditions atmosphériques sont tout à fait particulières aujourd'hui. Normalement, on n'entend rien, » répondit Mr. Scott qui savait adapter la vérité aux circonstances.

— « Vraiment ? » Mr. Leverett avait repris un ton sec, mais Mr. Scott était trop habile pour continuer à parler de ce « léger inconvénient ». « J'aimerais que vous remarquiez cette pelouse, » dit-il avec enthousiasme. « Lorsqu'on a démembré le terrain de

golf de Pacific Knolls, le propriétaire de Peak House a acheté toute cette partie du parcours et... »

Pendant le reste de la visite, Mr. Scott, au mieux de sa forme, donna le spectacle assez extraordinaire d'un agent immobilier californien en pleine action. Mr. Leverett ne lui accorda pourtant qu'une attention toute relative, et, en lui-même, Mr. Scott mit une défaite de plus sur le compte du pylône.

Pourtant, au moment de partir, Mr. Leverett voulut s'attarder dans le patio.

— « Ça continue encore. » Le bourdonnement semblait lui procurer une curieuse satisfaction. « Voilà un bruit qui me repose, savez-vous, Mr. Scott ? Comme le bruit du vent, d'un ruisseau ou de la mer. Je déteste le bruit des machines, c'est même l'une des raisons pour lesquelles j'ai quitté la Nouvelle Angleterre, mais ce bruit-là est naturel. Tout à fait reposant. Mais on l'entend rarement, dites-vous ? »

Mr. Scott n'était pas contrariant. C'était même une de ses grandes facilités de vendeur.

— « Mr. Leverett, » confessa-t-il avec simplicité, « je n'ai jamais pu venir dans ce patio sans l'entendre. Parfois c'est plus doux, parfois plus fort, mais c'est toujours là. Je ne vous l'ai pas dit parce que la plupart des gens ne l'apprécient guère. »

— « Je ne vous en blâme pas, » répondit Mr. Leverett, « les gens sont idiots. Mr. Scott, à votre connaissance, y a-t-il des communistes dans le voisinage ? »

— « Certainement pas, monsieur, » répondit Mr. Scott sans aucune hésitation. « Il n'y a pas un communiste à Pacific Knolls, et croyez-moi, c'est un sujet sur lequel je ne mentirais pour rien au monde. »

— « Je vous crois, » répondit Mr. Leverett. « L'Est fourmille de communistes, ils semblent moins nombreux par ici. Mr. Scott, vous avez fait une affaire. Je prends un bail d'un an au prix convenu. »

— « Topez-la, » dit Mr. Scott la mine épanouie. « Mr. Leverett, vous êtes le genre de personne dont Pacific Knolls a besoin. »

Ils se serrèrent la main. Mr. Leverett, en se dandinant, leva un sourire satisfait de propriétaire vers les lignes qui grésillaient doucement.

— « Quelle merveilleuse chose que l'électricité ! » dit-il. « Pensez à tout ce qu'elle peut faire ou à ce qu'elle permet de faire. Imaginez par exemple que vous vouliez vous envoler vers un autre monde dans un magnifique jaillissement d'étincelles. Vous n'avez qu'à arroser cette pelouse, à saisir de vos mains nues un gros câble en cuivre de huit mètres de long et à fouetter ces fils électriques avec l'autre extrémité du câble. C'est merveilleux !

Aussi efficace que Sing Sing et bien plus satisfaisant pour l'esprit. »

Mr. Scott eut un instant de désespoir. Pendant une seconde d'égarement, il envisagea de renoncer à l'accord qu'il venait de conclure. Il se souvenait trop bien de cette femme rousse qui lui avait loué un appartement pour se suicider dans un endroit tranquille. Mais il avait connu beaucoup de gens riches et bizarres et de vieux ronchons à la retraite. Avec ses idées macabres, sa passion pour l'électricité, son anti-communisme farouche et sa haine des machines, Mr. Leverett serait tout à fait à sa place en Californie.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Mr. Leverett dit alors : « Vous avez peur que je ne me suicide, n'est-ce pas ? Ne soyez pas inquiet. C'est seulement que j'aime penser tout haut, même si mes réflexions sont un peu bizarres. »

Les dernières réticences de Mr. Scott s'évanouirent. Il avait retrouvé tout son dynamisme lorsqu'il amena Mr. Leverett signer les papiers à son bureau.

Trois jours plus tard, il vint voir comment se débrouillait le nouveau locataire. Il le trouva dans le patio, bien installé dans un fauteuil à bascule. Il écoutait le bourdonnement du pylône.

— « Asseyez-vous, » lui dit Mr. Leverett en lui montrant une chaise métallique. « Mr. Scott, je tiens à vous dire que je trouve Peak House aussi reposant que je l'espérais. J'écoute l'électricité et je laisse mes pensées vagabonder. Quelquefois, j'entends des voix dans l'électricité. L'électricité qui parle, en somme. Vous savez bien que certaines personnes entendent des voix dans le vent ? »

— « Oui, bien sûr, » admit Mr. Scott que l'inquiétude envahissait à nouveau. Mais il se souvint que Mr. Leverett avait bien payé le premier trimestre de la location et il pensa qu'il pouvait donner son avis : « Le vent produit des bruits variés, tandis que ce bourdonnement est un peu monotone pour qu'on puisse y entendre des voix. »

— « Sottises ! » Le rictus de Mr. Leverett ne permettait pas de savoir s'il parlait sérieusement. « Les abeilles sont des insectes très intelligents, les entomologistes disent même qu'elles ont un langage, pourtant elles ne font que bourdonner. Moi, j'entends des voix dans l'électricité. »

Il se balança un moment en silence et Mr. Scott s'assit. « Oui, j'entends la voix de l'électricité. » Mr. Leverett parlait rêveusement. « L'électricité me raconte comment elle vagabonde à travers les 48 Etats et même à travers le 49e par l'intermédiaire des lignes canadiennes. Elle ressemble aux pionniers : les lignes sont

ses pistes, les centrales hydrauliques ses points d'eau. L'électricité va partout aujourd'hui, dans nos maisons, dans chaque pièce de nos maisons, dans nos bureaux, dans nos ministères, dans nos états-majors. Et ce qu'elle n'apprend pas directement, elle le surprend sur nos lignes téléphoniques ou sur nos ondes. L'électricité du téléphone est la petite sœur de notre électricité et les enfants ont l'oreille fine. L'électricité sait tout de nous, même nos secrets les plus cachés. Mais elle ne raconte pas ce qu'elle sait à n'importe qui, car la plupart des gens la prennent pour une vulgaire force mécanique. C'est faux. L'électricité est chaude, palpitante, sensible, amicale, comme n'importe quel être vivant. »

Mr. Scott se mit lui aussi à rêver. Il pensait qu'il y avait là tous les éléments d'une bonne publicité : de l'imagination, un certain réalisme et de la poésie.

« Et elle a aussi un brin de méchanceté, » continua Mr. Leverett. « Il faut l'apprivoiser, la connaître, lui parler doucement, ne jamais montrer sa peur. Il faut savoir devenir son ami. » Il se leva et ajouta d'un ton plus vif : « Je sais que vous êtes venu ici pour voir si je m'occupe bien de Peak House. Cette fois, c'est moi qui vous fais visiter. »

Mr. Scott eut beau protester qu'il n'avait jamais eu de telles intentions, Mr. Leverett fit ce qu'il avait dit.

Il s'arrêta une fois pour lui donner une explication : « J'ai enlevé la couverture chauffante et le grille-pain. Il ne faut pas se servir de l'électricité pour des travaux aussi vils. »

Autant que Mr. Scott pouvait en juger, il n'avait rien ajouté à l'ameublement de Peak House, à part le fauteuil à bascule et une importante collection de flèches indiennes.

Sans doute Mr. Scott parla-t-il de cette collection lorsqu'il rentra chez lui, car, une semaine plus tard, son fils, âgé de neuf ans, lui dit : « Tu sais, papa, ce vieux type à qui t'as largué Peak House ? »

— « Loué est le terme exact, Bobby. »

— « Eh bien, je suis allé voir ses flèches. Papa, c'est un charmeur de serpents. »

« Seigneur, » pensa Mr. Scott, « je savais bien que ce Leverett avait quelque chose d'impossible. Il aime sans doute les collines parce qu'elles attirent les serpents quand il fait chaud. »

« Il n'a pas charmé un vrai serpent, papa, seulement une vieille rallonge électrique. Il s'est accroupi — c'était après qu'il m'ait montré ses espèces de flèches — et il a fait onduler ses mains au-dessus du fil. Le bout s'est mis à remuer sur le sol et, d'un seul coup, il s'est dressé, comme un cobra dans un panier. C'était vraiment chouette ! »

— « J'ai déjà vu ce genre de tour, » dit Mr. Scott. « Il y avait un fil très mince à l'extrémité pour le tirer. »

— « J'aurais vu le fil, papa. »

— « Pas s'il était de la même couleur que le reste. » Mr. Scott eut une idée. « Au fait, Bobby, est-ce que l'autre bout du fil était branché ? »

— « Oh ! oui, papa, il m'a dit qu'il ne pouvait pas réussir ce tour s'il n'y avait pas d'électricité dans le fil. Parce que tu comprends, papa, en réalité, c'est un charmeur d'électricité. J'ai dit charmeur de serpents pour que ça ait l'air plus intéressant. Après, on est sorti et il a charmé l'électricité des lignes à haute tension. Il l'a fait glisser sur lui. »

— « Mais comment as-tu pu voir ça ? » demanda Mr. Scott en s'efforçant de garder un ton indifférent. Il imaginait Mr. Leverett, sec et calme, enlacé de serpents aux reflets bleutés dont les yeux de diamant et les crochets lançaient des étincelles.

— « Eh bien, ça faisait dresser ses cheveux sur sa tête et il a dit : » « Electricité, coule sur ma poitrine, » et sa pochette de soie s'est dressée bien raide et bien droite. Oh ! papa, c'était presque aussi bien que le Musée de la Science et de l'Industrie. »

Le lendemain, Mr. Scott se rendit à Peak House, mais il n'eut pas le temps de poser les questions qu'il avait bien préparées pendant la nuit, car Mr. Leverett l'accueillit en lui disant : « Je pense que votre fils vous a raconté le petit tour de magie que je lui ai montré hier. J'aime les enfants, Mr. Scott, c'est-à-dire les bons petits républicains comme votre fils. »

— « Oui, il m'en a parlé, » admit Mr. Scott, désarmé et un peu démonté par cette absence de détours.

— « Evidemment, je ne lui ai fait voir que les tours les plus simples, ceux pour les enfants. »

— « Evidemment, » articula Mr. Scott. « J'ai pensé que vous aviez dû vous servir d'un fil invisible pour faire bouger le fil. »

— « Si vous connaissez toutes les réponses... » dit l'autre, les yeux étincelants. « Mais venez jusqu'au patio et asseyez-vous un instant. »

Le bourdonnement était assez fort ce jour-là, pourtant, au bout d'un moment, Mr. Scott reconnut en son for intérieur que c'était vraiment un bruit reposant. C'était plus varié qu'il ne l'avait pensé. Les lignes craquaient, grésillaient, sifflaient, bourdonnaient, cliquetaient, soupiraient. En écoutant assez longtemps, on se mettait probablement à entendre des voix.

Mr. Leverett, qui se balançait en silence, lui dit : « L'électricité me parle de son travail, de ses jeux, de ses danses, de ses chansons, de ses concerts, de ses voyages vers les étoiles, de ses courses éperdues. Elle me parle aussi de ses ennuis. Vous vous souvenez de cette panne à New York ? L'électricité m'en a expliqué les

raisons. Les électrons new yorkais sont devenus fous — surmenage, je pense — et ils se sont arrêtés. Il a fallu un certain temps avant que les renforts venus d'ailleurs les guérissent et les remettent en route. D'ailleurs, l'électricité craint que la même chose n'arrive à Chicago et San Francisco. La tension est trop forte.

» L'électricité veut bien travailler pour nous. Elle a bon cœur et elle aime son travail. Mais elle aimerait qu'on lui accordât un peu plus de considération et que l'on prêtât un peu plus d'attention à ses problèmes. Elle doit lutter contre ses sœurs indomptées, l'électricité déchaînée qui éclate dans les orages et qui hante les sommets, celle qui descend pour chasser et pour tuer. Elle n'est pas encore civilisée comme l'électricité de nos lignes mais cela viendra.

» L'électricité civilisée est un très bon professeur. Elle nous montre ce qu'est la Fraternité et l'Unité. Lorsque le courant diminue quelque part, elle se précipite de partout pour rétablir la situation. Elle aide la Géorgie aussi bien que le Vermont, Los Angeles aussi bien que Boston. Et elle est patriote. Elle n'a révélé ses plus grands secrets qu'à de vrais Américains, comme Edison et Franklin. Saviez-vous qu'elle a tué un Suédois qui voulait réaliser cette expérience du cerf-volant ? L'électricité est la plus grande force du Bien de tous les Etats-Unis. »

Un peu ensommeillé, Mr. Scott pensait que Mr. Leverett pourrait donner naissance à un culte de l'électricité qui vaudrait bien celui de la Science de l'Esprit ou celui de l'hindou qui se fit sauter à la dynamite. Il imaginait le patio rempli de fidèles tandis que Krishna Leverett, ou peut-être le Grand Electrique Leverett, interpréterait la voix de l'électricité. Mais il valait mieux ne pas en parler parce que ce genre de choses ne peut que trop facilement se réaliser en Californie.

Mr. Scott se sentait plus léger en descendant la colline. Pourtant, il n'oublia pas de dire à Bobby de ne plus importuner Mr. Leverett. Le vieillard semblait tout à fait inoffensif, mais sait-on jamais...

Cette interdiction ne le concernait pas, aussi, les mois suivants, Mr. Scott se fit-il une obligation de passer de temps à autre à Peak House pour recevoir sa dose de « sagesse électrique ». Il en vint même à aimer ces visites. Dans la ronde épuisante des jours, c'étaient des instants de repos d'une saveur étrange et amusante. Mr. Leverett ne faisait jamais rien. Il restait assis dans son fauteuil à bascule, heureux et serein. Dans le fond, c'était là une leçon bonne pour tout le monde.

Parfois Mr. Scott notait des côtés amusants de l'excentricité de Mr. Leverett. Par exemple, il oubliait parfois les notes d'eau et de

gaz mais il payait toujours immédiatement le téléphone et l'électricité.

Un jour, les journaux annoncèrent des pannes assez courtes mais importantes à Chicago et San Francisco. Amusé et un peu étonné par cette coïncidence, Mr. Scott décida d'ajouter la divination au tableau qu'il avait imaginé pour le culte de l'électricité. « Toute votre vie dans les lignes. » C'était plus nouveau de toute façon que la boule de cristal ou les rapports directs avec Dieu.

Pourtant, l'impression macabre qu'il avait eue lors de sa première conversation avec Mr. Leverett l'effleura de nouveau lorsque le vieillard lui dit avec un gloussement : « Vous vous souvenez de cette histoire de câble en cuivre qu'on lance contre les lignes électriques ? J'ai pensé à quelque chose de plus simple. Il suffit de diriger un jet d'eau suffisamment puissant sur ces lignes à haute tension tout en serrant bien la lance de métal, ou tenez, mieux encore, un jet d'eau chaude salée. »

Mr. Scott fut content d'avoir interdit à Bobby de venir.

Mais, la plupart du temps, Mr. Leverett rayonnait de sérénité et de bonheur.

Puis un jour, Mr. Scott s'aperçut que cette heureuse période avait brusquement pris fin. Pourtant, en y réfléchissant, il se souvint qu'une phrase aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Mr. Leverett lui avait dit dans une de leurs conversations à bâtons rompus : « Au fait, j'ai appris que l'électricité américaine parcourait le monde entier, tout comme l'électricité des radios et des téléphones. Les batteries et les condensateurs la transportent à l'étranger. Elle parcourt les lignes d'Europe et d'Asie et s'infiltre parfois sur le territoire soviétique, pour surveiller les communistes sans doute. Les défenseurs électriques de la paix. »

C'est après cette conversation que Mr. Scott, à sa visite suivante, trouva un grand changement. Mr. Leverett avait abandonné son fauteuil. Il parcourait nerveusement le patio sans s'approcher du pylone et, de temps en temps, il lançait un regard furtif vers les lignes.

— « Heureux de vous voir, Mr. Scott. Je suis vraiment bouleversé. Sans doute vaut-il mieux que je me confie à quelqu'un, comme ça, s'il m'arrive quelque chose, le F.B.I. pourra être averti. Mais je me demande bien ce que le F.B.I. pourra faire. Ce matin même, l'électricité m'a dit qu'elle venait de se donner un gouvernement mondial — elle a eu le front de l'appeler ainsi — et qu'il y a maintenant de l'électricité russe dans nos lignes et de l'électricité américaine dans les lignes soviétiques. Elle va des deux côtés sans la moindre pudeur. Elle n'a pas une once de préférence pour les Etats-Unis *ou* pour la Russie. Elle ne pense plus qu'à elle-même.

» Vous imaginez le choc que m'a donné cette nouvelle.

» Et qui plus est, l'électricité est décidée à arrêter toute guerre importante, même si c'est une guerre juste ou si la défense de l'Amérique est en jeu. Elle se fiche complètement de nous. Tout ce qui l'intéresse, c'est de conserver intactes ses lignes et ses centrales. Elle tuera tous ceux qui essaieront d'appuyer sur le bouton de lancement des missiles, ici ou en Russie.

» J'ai parlementé avec l'électricité, je lui ai dit que j'avais toujours pensé qu'elle se conduirait en bonne américaine. Je lui ai rappelé Franklin et Edison. Finalement, je lui ai ordonné de revenir dans le droit chemin mais elle s'est contentée de ricaner.

» Et puis, elle m'a menacé. Elle m'a dit que si j'essayais de l'arrêter ou de révéler ses plans, elle demanderait à ses sœurs indomptées de l'aider à m'atteindre et à me tuer. Mr. Scott, je suis tout seul avec l'électricité devant ma fenêtre. Qu'est-ce que je vais faire ? »

Mr. Scott eut beaucoup de difficultés à calmer suffisamment Mr. Leverett pour pouvoir s'échapper. Finalement, il dut lui promettre de revenir tôt le lendemain matin, tout en se jurant bien de n'en rien faire.

Sa tâche fut d'autant moins facile que l'électricité du pylône, qui était particulièrement bruyante ce jour-là, se mit à rugir. Mr. Leverett se retourna et dit vivement : « Oui, oui, j'entends. »

Cette nuit-là, Los Angeles fut secouée par un de ses extraordinaires orages accompagné de rafales de vent et de torrents de pluie. Palmiers, pins et eucalyptus furent déchiquetés, les falaises tremblèrent et les égouts débordèrent jusqu'à la mer.

Les éclairs furent particulièrement violents. Une centaine d'habitants de Los Angeles, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, téléphonèrent, affolés, à la Protection Civile pour signaler un bombardement ou pour demander s'il s'agissait d'une attaque atomique.

Il y eut plusieurs accidents bizarres. Mr. Scott fut appelé par la police tôt le lendemain matin pour en constater un. C'était arrivé dans une propriété qu'il avait louée et il était le seul à connaître le défunt.

Pendant la nuit, Mr. Scott s'était éveillé au plus fort de l'orage : un éclair aveuglant avait sillonné le ciel et le tonnerre avait éclaté juste sur le toit Il s'était aussitôt souvenu de Mr. Leverett et des menaces de l'électricité au sujet de ses sœurs indomptées.

Mais au matin, il décida de ne rien dire à la police et même de ne pas parler de la manie de Mr. Leverett. C'eût été compliquer les choses pour rien et peut-être, aussi, donner des raisons valables à la peur qu'il éprouvait.

Quand Mr. Scott arriva sur les lieux de cet accident bizarre, on n'avait encore rien touché, pas même le cadavre. Naturellement,

il n'y avait plus de courant dans le câble dénudé qui s'enroulait autour des jambes maigres que recouvrait seulement un pyjama noirci et brûlé.

La police et les techniciens reconstituèrent l'accident ainsi :

Au plus fort de l'orage, une des lignes à haute tension s'était coupée à 300 mètres de la maison. L'extrémité libre, fouettée par le vent et son propre courant, était entrée par la fenêtre ouverte et s'était enroulée aux jambes de Mr. Leverett qui était sûrement levé à ce moment-là. Il était mort sur le coup.

Pourtant cette reconstitution n'était pas tout à fait satisfaisante. Elle ne donnait pas d'explication aux éléments les plus étranges de cette affaire. Le fil à haute tension était bien entré par la fenêtre mais il avait ensuite franchi la porte de la chambre pour se saisir du vieillard dans l'entrée ; de plus, le fil noir et brillant du téléphone était enroulé comme un sarment de vigne autour de la main droite du vieillard, comme pour l'empêcher de s'échapper pendant que la ligne à haute tension le frappait.

Titre original : The man who made friends with electricity.
Traduit par Michèle Santoire.

MICHEL DEMUTH

La bataille d'Ophiuchus

Michel Demuth est un des rares auteurs de S.F. français à avoir ce don — si répandu chez les Américains — de rendre entièrement véridique et plausible le futur qu'il dépeint. Dans cet épisode sobre et significatif, il nous rappelle en plusieurs passages le ton de certains récits de Poul Anderson.

« ... elle est une de ces vérités historiques de la Première Avancée qui ont pris, avec l'énorme recul du temps, figure de légende. La bataille d'Ophiuchus fut, en fait, une suite de longs combats pour la possession de groupes stellaires proches de la nébuleuse obscure en S et qui opposèrent les armadas d'investissement humaines à diverses unités étrangères dont, même à présent, nous ignorons l'origine exacte.

» Cette bataille d'Ophiuchus sembla se fixer pendant près de deux siècles, tandis que la colonisation des mondes relativement proches se poursuivait et que la Terre passait par les premières crises politiques qui devaient amener son extinction au seuil du règne de Flingus Jeresse, après les... »

Extrait de « La Première Avancée » *de Cyrce, étude exhaustive de l'établissement des humains dans les régions du Centre Galactique.*

— 1 —

Le *Rey-Hiroun* surgit au seuil du système de Thiège, à plus de quarante années-lumière du combat. Quand ils purent évaluer à peu près cette distance sur les écrans des grands appareils du pont de contrôle, les hommes de l'équipage eurent un soupir d'immense soulagement. Pour eux, cette fuite loin des vaisseaux de l'ennemi signifiait une évasion de l'enfer. Des mois auparavant, le *Rey-Hiroun* avait perdu le contact avec les soixante autres navi-

res de son groupe, soit que ceux-ci aient été détruits, soit qu'ils aient regagné les bases arrière devant l'incessant afflux de l'ennemi.

Seul, il avait cherché refuge sur des mondes perdus, au-delà même de la fameuse nébuleuse en S. Il avait fui chaque fois que des patrouilleurs étrangers l'avaient découvert, posé dans des sables brûlants, flottant dans des marais ou naviguant entre des strates de gaz lourd au feu de trois soleils.

— « Nous nous sommes battus... trente-deux fois, dit le commandant Hargreb.

— « Trente-quatre, » rectifia Sway, le second, « il faut compter nos deux engagements contre ces oiseaux sur Sitilqua-Rhiat. Ils y ont laissé des plumes, mais nous aussi... Rappelez-vous, c'est là que nous avons perdu le Commandant Marvorn et le petit Gilsson. »

Hargreb se contenta de hocher la tête. Il était inutile de lui demander de se rappeler quelque chose, même un fait aussi dramatique que la bataille contre les oiseaux de Sitilqua-Rhiat. Il se cantonnait dans son rôle de chef de bord et, déjà, il ne donnait plus toute satisfaction. Sway pensa avec amertume qu'il serait bientôt, lui, commandant du *Rey-Hiroun*. La perspective ne lui souriait guère. Il évita de songer à ce qu'eût été sa réaction, dans les mêmes circonstances, au départ de la base, combien de mois auparavant ? Il n'était que servant-de-pont alors et le commandant se nommait Sébast Ulrich. Après, il y avait eu Marvorn, puis Hargreb.

Trois commandants en une campagne, cela faisait beaucoup pour un vaisseau de combat, même dans la bataille d'Ophiuchus. Trois commandants et bientôt quatre si l'on tenait compte des dodelinements de la tête de Hargreb et de son air absent tandis qu'il fixait le diorama stellaire.

— « Thiège II, » dit Sway, « nous y trouverons de tout, commandant. Nourriture, repos, printemps... femmes. »

Un pâle sourire apparut sur les lèvres de Hargreb.

— « Femmes, printemps, Sway. Vous parlez comme les publicités de la Terre, parfois. »

— « Non, comme un homme. Comme un homme qui en a marre, commandant. Je n'ai jamais été sur Terre... »

Hargreb marqua un temps puis soupira :

— « Moi, si... Tenez, Sway, demandez donc à nos spécialistes où se tient actuellement le printemps sur cette planète. »

Sway obtempéra et quitta la passerelle pour gagner le pont de contrôle. Il rendit la réponse à Hargreb quatre minutes plus tard, par communicateur.

— « Le printemps est dans l'hémisphère sud, commandant. Selon Gresh, il semble particulièrement florissant sur la grande île que vous pouvez apercevoir au centre de l'océan. »

Hargreb grogna. Il avait le spectacle sous les yeux.

— « Sway ? »

— « Oui, commandant. »

— « Nous irons à la pêche. »

Il fut soulagé de ne pas entendre le « à vos ordres » qu'il avait appréhendé, inconsciemment. Sway se contenta de rire et Hargreb lui en fut reconnaissant.

Il passa le temps de la manœuvre d'approche à observer de près l'île vers laquelle se dirigeait le vaisseau, maintenant.

En vision téléscopique, il découvrit deux chaînes de montagnes, géologiquement jeunes, encadrant des bassins fluviaux qui réveillèrent son envie de pêcher. Il y avait des forêts d'arbres presque noirs, des prairies qui allaient jusqu'au bord d'un océan scintillant de soleil.

— « Commandant ? »

Sway rappelait par le communicateur.

— « Oui ? »

— « A vos ordres pour la manœuvre de débarquement. »

Il inclina la tête.

« Commandant... Avez-vous vu le village, au nord de l'île ? »

Il sourit et prit le temps d'orienter la vision.

— « Je ne l'avais pas vu, Sway, mais... maintenant je pense que c'est une bonne petite planète. »

Puis il demanda les coordonnées de plongée au complexe de guidage.

— 2 —

Cachée dans un buisson, elle attendit jusqu'au crépuscule avant d'en sortir et de marcher jusqu'à la nef.

Il y avait eu, en plein après-midi, un grand souffle de vent tiède et les vagues, l'espace d'un instant, s'étaient faites plus grosses sur la plage blanche. Puis les têtes des filles et des vieilles femmes s'étaient levées et elles avaient vu la vaste coque brillant au feu du soleil.

La condensation de l'air, derrière le vaisseau, faisait comme un nuage en ruban blanc.

Après avoir tourné deux fois au-dessus du village, la nef s'était posée, tout au bord de l'eau, à tel point que les évents à l'arrière étaient mouillés par instants quand les vagues montaient un peu plus haut.

Le soleil disparaissait à l'horizon marin, écarlate, colorant l'océan et la plage d'une façon presque effrayante, dessinant des ombres près des grands arbres à épines et près des premières maisons désertées.

Sur la masse sombre du vaisseau, soudain, des carrés de blan-

che lumière apparurent. A la proue pointue, le mât, semblable à l'antenne d'un gros insecte, projeta un faisceau lumineux sur le sable.

La nef reposait maintenant dans sa propre île de lumière.

Quand la jeune fille ne fut qu'à quelques pas, elle s'arrêta. Les hommes qui étaient sortis ne l'avaient pas encore vue, sans doute. Ils discutaient en regardant l'océan et elle aimait le bruit de leurs voix, pareilles à celles des hommes qui étaient si peu nombreux au village.

Elle leva la tête et vit, juste au-dessus d'elle, une grande ombre, presque semblable à une aile ou à une dent. Elle frissonna puis rit, la seconde d'après : c'était bien une aile, une aile de métal de la nef. C'était ce qui avait aidé à porter ce poids de matière brute et d'hommes à travers le ciel.

Elle se remit en marche. Elle avait conscience, à présent, non pas de son courage, mais de la peur de ses compagnes et des quelques hommes du village. Tous, ils avaient fui.

Mais peut-être avaient-ils l'excuse de trop bien se souvenir d'autres vaisseaux, certains gigantesques, qui avaient déversé, non pas des hommes, mais des horreurs venues de loin et qui...

— « Oh ! bonjour ! »

Elle sursauta et chercha l'homme, dans l'ombre qui était devenue épaisse. Elle l'entendit souffler près d'elle, puis son pas craqua sur le sable.

— « Bon... bonjour ! » balbutia-t-elle en tremblant.

Elle était très émue mais elle voulait avant tout montrer à cet homme et à ses compagnons qu'elle était de leur race et qu'elle parlait le même langage.

Elle voulait qu'ils sachent tous, très vite, que ses ancêtres étaient venus sur ce monde, longtemps auparavant, dans une nef semblable à celle qui la dominait maintenant, et peut-être même plus grosse encore.

— « Vous parlez... vous parlez comme nous ! »

Elle fut heureuse qu'il commençât à comprendre. En reculant, elle quitta l'ombre et l'amena à se montrer. Il était très grand, très maigre, guère semblable à aucun des hommes du village. Ses cheveux très longs lui dansaient sur le front en boucles presque blanches à force d'être blondes. Elle n'aimait pas, toutefois, l'aspect sinistre de son habit, une combinaison noire qui le prenait au ras du menton pour ne se terminer qu'aux chevilles, sur de drôles de sandales métalliques.

Il avait un nom, inscrit en blanc sur le haut de sa poitrine.

— « Vous... vous vous appelez Rey-Hiroun ? » demanda-t-elle.

Il se mit à rire et elle comprit tout de suite qu'elle s'était trompée. Elle se sentit rougir. Un peu de honte, un peu de colère.

— « Non... Non, c'est le nom de la machine, jeune fille. »

— « De l'astronef. »

Il rit à nouveau.

— « Oh ! Il faut m'excuser. Je... je m'appelle Sway. »

— « Qu'est-ce qui vous fait tant rire, Sway ? »

— « Eh bien... je pense que tous les humains se reconnaissent à cette particularité : ils ont une peur abominable qu'on les prenne pour des indigènes. »

— « C'est vrai, oui. »

Il rit encore, très fort, mais cette fois cela déplut beaucoup moins à la jeune fille.

— « Nous, » dit-il à la fin, « amis venus du ciel dans grande machine. Nous porter la paix... »

Elle se mit à rire avec lui.

— « Et alors, » dit une nouvelle voix, très grave et très forte, « on crée très vite le bon climat, à ce qu'il semble ? »

Sway se retourna.

— « Commandant, voici... Au fait, quel est votre nom ? »

— « Criilje, » dit-elle.

— « Voici Criilje. Descendante de pionniers et citoyenne de Thiège II. »

Le commandant s'inclina et le geste lui sembla fort comique, mais elle se retint de rire parce que c'eût été impoli, pensa-t-elle.

— « Crilje, » dit-il en n'appuyant pas assez sur les i, « j'aimerais que vous alliez rassurer les vôtres sur nos intentions. De plus, si les notables sont présents, vous leur demanderez, en notre nom, hospitalité pour quelque temps. Nous ne sommes que de passage et, ma foi, nous repartirons assez vite... Trop vite, » ajouta-t-il en regardant Sway.

— « Mon commandant, » fit ce dernier, « puis-je me proposer pour accompagner Criilje en délégation ? »

La nuit venait, à présent, mais Criilje vit quand même que le commandant de la nef souriait longuement à l'adresse du grand jeune homme blond.

— « En délégation ? » dit-il enfin. « Ma foi, oui, nous sommes ici pour nos vacances, n'est-ce pas ? »

Sway et Criilje s'éloignèrent donc du vaisseau côte à côte et marchèrent au long de la plage en direction du village.

— 3 —

Le lendemain, il plut dès le matin, mais c'était une pluie douce, comme il ne pouvait en tomber que dans certaines régions, très rares, de certains mondes, très rares. Une pluie presque verte, comme les carrés de pelouse qui se trouvaient devant chaque maison, une pluie qui restait en milliers de perles aux longues épines

des arbres. La mer, du coup, semblait en avoir perdu sa voix. Elle n'avait plus que le chuchotement très léger des gouttes.

Les hommes du *Rey-Hiroun* observaient le paysage depuis le seuil.

La maison était la plus vaste, la plus haute du village, tout en étant la plus confortable. Elle était divisée en une trentaine de petites pièces individuelles. Le rez-de-chaussée seulement formait salle commune. Des vasques d'huile aux sculptures tourmentées, d'inspiration naturiste, éclairaient jusqu'au moindre recoin.

Hargreb ferma les yeux un instant. Crimsoï et Spaletti, deux hommes du contrôle, jouaient en duo, très doucement, d'une petite flûte qu'ils gardaient avec eux depuis leur passage sur une planète oubliée depuis longtemps. Gondrey, qui avait perdu ses trois meilleurs camarades dans le dernier engagement, s'était assoupi, la tête appuyée à un pilier de bois rouge.

« Cest un bon endroit pour se reposer, » songea Hargreb, « pour rester comme cela, à regarder la pluie, avec la certitude que rien ne tombera jamais du ciel pour tout brûler autour de vous et vous forcer à reprendre le combat, sans arrêt... »

Il rouvrit les yeux. Il repensa alors à la nuit passée et rectifia : on pouvait aussi se fatiguer d'une bonne fatigue en cet endroit, sur ce monde. On pouvait boire, danser et raconter toutes ses misères. Il y avait toujours quelqu'un pour vous écouter, quelqu'un qui avait de grands yeux doux, le sourire aux lèvres...

— « Vous vous endormez, commandant ? »

Sway était devant lui. Il venait de la forêt parce que quelques brindilles étaient encore dans ses cheveux et que la pluie n'en finissait pas de s'égoutter de son corps.

— « Non, je rêvais, Sway, » murmura Hargreb. « Mais vous, par contre, vous étiez de plain-pied dans la réalité, n'est-ce pas ? »

Voyant que son second se contentait de sourire, il reprit :

« Et vous n'étiez pas seul, hein ? De nous tous, c'est vous qui êtes le mieux parti, à ce qu'il semble ! »

Curieusement, l'expression de Sway redevint grave.

— « En effet, » dit-il, « j'étais dans la forêt, avec Criilje. Je... j'aurais quelques mots à vous dire, commandant. »

Ils quittèrent le seuil de la grande maison et marchèrent vers la plage par le petit sentier où Hargreb, la veille, avait cru trouver des pierres de valeur alors qu'il s'agissait de coquillages.

La pluie cessait doucement. Les dernières gouttes étaient fraîches sur la peau. Hargreb leva la tête et ouvrit son immense bouche.

« Pourquoi faites-vous cela, commandant ? »

Il rit.

— « Oh !... Un vieux complexe d'enfance, Sway. J'ai passé une bonne partie de ma jeunesse sur Eudycée et vous savez comme

c'est sec, là-bas. Quand il pleuvait, je... Au fait, qu'aviez-vous à me dire ? »

Sway soupira.

— « Dans la forêt, » dit-il, « nous avons rencontré les hommes. Ils reviennent, en ce moment. »

— « Pas trop tôt, Sway. J'allais finir par penser, ou bien que les femmes nous mentaient et qu'elles se reproduisaient par parthénogénèse, ou bien que ces hommes-ci étaient les plus grands lâches que... »

— « Ils ne sont pas lâches. »

Hargreb eut un coup d'œil surpris pour son subordonné.

— « Mais... je n'affirmais rien, Sway. »

— « Excusez-moi, commandant, je... enfin, ils m'ont fait un effet extraordinaire. Ils sont... disons, aussi larges que je suis maigre. C'est une race très forte, très saine. En les voyant, je me suis demandé comment il était possible que la population soit à ce point réduite et je leur ai posé la question. »

Il s'interrompit, cherchant ses mots. Il avait un problème et, bientôt, ce serait le leur à tous.

— « Eh bien, Sway ? »

— « Ils ont meilleure mémoire que les femmes, c'est tout. »

Hargreb fronça les sourcils. Les deux hommes étaient sur la plage, à présent. Loin d'eux, sur la droite, la nef jetait des reflets bleus.

« Ils se souviennent de tout ce que leur ont coûté les incursions de vaisseaux étrangers, » dit enfin Sway. « Il semble que nos ennemis viennent parfois se poser dans cette région et qu'ils enlèvent de nombreux hommes. La dernière... expédition de ce genre remonte à près de six mois. En nous voyant, les hommes du village ont eu un réflexe normal... »

Hargreb tendit la main.

— « Donc, ce monde est en butte aux attaques de vaisseaux étrangers, Sway, si ce que vous ont raconté les hommes est vrai. »

— « Je pense qu'ils sont presque incapables de mentir, commandant. »

— « Là n'est pas la question. Pensez-vous sérieusement que ce soient les étrangers que nous affrontons à Ophiuchus qui se hasardent jusqu'ici ? »

Sway secoua la tête.

— « Cela peut très bien être, commandant. Il se peut que... »

— « Il ne se peut rien ! Nous sommes à plus de quarante années-lumière des théâtres de combat. »

— « Mais nous sommes bien venus, nous... Commandant, vous avez sûrement entendu parler, comme moi, de ces vaisseaux humains que les étrangers font piloter par des prisonniers et qui

s'infiltrent à l'intérieur des grandes armadas avant d'exploser ? »

— « Oui, Sway, j'en connais même plus long sur la question que nous pourriez le croire. Mais je ne veux pas vous suivre dans votre projet, comprenez-vous ? Nous sommes en simple escale de repos sur ce monde... Nous n'allons pas nous poser en défenseurs et attendre le premier pirate étranger pour remporter une victoire idiote ! Nous avons malheureusement plus à faire, Sway ! Et il est fort improbable que nous revoyions un jour Thiège II. Comprenez-vous, bon sang ? Comprenez-vous ? »

— « Pas très bien, commandant. »

Hargreb eut un geste las. Il s'assit dans le sable et sa main droite se mit à jouer avec des coquillages d'un rouge profond.

— « Il y a des tas de mondes comme celui-ci, mon vieux. Des mondes avancés où les pionniers s'établissent sans autorisation officielle, entourés de systèmes étrangers, voire interdits. Qu'ils ne s'étonnent pas des catastrophes qui s'abattent sur eux. Leurs grands-parents ont tenu un pari. Les descendants n'ont plus qu'à suivre. »

Sway se taisait. Il était resté debout et regardait du côté de la nef.

« Ecoutez, Sway, je vais vous proposer quelque chose. Nous avons encore deux ou trois jours devant nous, avant de repartir. Les gars peuvent les mettre à profit pour fabriquer un ou deux projecteurs à ces gens. Installés sur la plage, avec une garde perpétuelle, ils assureraient une protection assez efficace. Hein, qu'en pensez-vous ? »

— « Je pense que les Thiègéens ne sont pas capables de faire cela. »

Hargreb haussa les épaules et se dressa d'un bond.

— « Vous allez finir par me mettre en colère, Sway. Je n'ai jamais pris parti pour ces descendants de colons inconscients. Si, en plus, ils sont incapables de se conduire comme des hommes !... »

— « Ils ont peur, commandant. Comme nous, nous avons peur quand nous sommes du côté d'Ophiuchus. »

— « Mais nous nous battons, Sway. Là est toute la différence. »

Et il retourna vers le village, laissant le jeune homme immobile au bord de l'océan. Toutefois, après quelques pas il s'arrêta, se retourna.

« Sway ? »

— « Commandant ? »

— « Si toutefois... vous ne vouliez pas repartir. Si vous vouliez rester avec cette jeune fille... Vous avez mon autorisation. J'inventerai bien quelque chose pour les autres. »

— « Cela n'est pas dans mes intentions, commandant. »

— « Bah... Alors n'en parlons plus. »

— 4 —

Le lendemain, deuxième journée officielle de leur séjour sur Thiège II, les hommes du *Rey-Hiroun* rencontrèrent ceux du village. Ils purent parler longuement avec eux, plus qu'ils ne l'avaient fait avec les femmes.

Hargreb apprit qu'il y avait à peu près une dizaine de villages sur l'île et guère plus de cinq sur le continent, de l'autre côté de l'océan.

— « Ceux-là, » précisa un homme, « ne dureront guère longtemps. Ils connaissent tous les fléaux : le froid, les étrangers et les bêtes. »

— « A combien de temps à peu près, » demanda Hargreb, « remonte l'arrivée du premier vaisseau sur cette planète ? »

— « 150 années, peut-être plus. »

— « Vous étiez certainement plus nombreux, au début ? »

— « Deux fois plus, oui. »

Une autre question vint à l'esprit de Hargreb, concernant les espoirs de survivance que pouvaient nourrir les Thiègéens, mais il s'abstint de la poser.

Cherchant Sway du regard, il le vit du côté des hommes du village, Criilje à son côté. Une curieuse amertume lui vint de cette image. Et soudain, il eut envie de repartir, de retourner vers l'enfer de la bataille. C'était une question d'habitude. Ce monde-ci était trop doux, beaucoup trop proche de ses souvenirs de la Terre ou d'autres mondes au ciel pâle, aux plages bruissantes de vagues.

— « Ecoutez, » reprit-il à l'intention des Thiègéens, « nous resterons encore deux journées parmi vous, peut-être trois, mais pas plus. Si vous désirez quelque chose que nous ayons ou que nous puissions vous construire, dites-le aux hommes que voici et... nous ferons de notre mieux. »

Et il s'éloigna, laissant la discussion à quatre techniciens du contrôle. Mais, tandis qu'il marchait, il sentait leurs regards. Ceux des hommes du vaisseau et ceux des hommes de Thiège.

Il fit un clair et chaud soleil tout l'après-midi. Vers le soir, des oiseaux de mer aux pattes immenses vinrent danser au-dessus de la plage.

Hargreb s'était étendu sur le sable, entre deux arbres aux épines noires. Il surveillait l'apparition dans le ciel de deux minuscules croissants pâles : les lunes locales.

Du côté du vaisseau, venaient des bruits grinçants, des souffles de feu : les techniciens et les machines forgeant des outils. Les magasiniers triant des médicaments. Les armuriers, des armes.

Vers le village, on dansait. C'étaient surtout les hommes du *Rey-Hiroun* et les femmes du village. Dans l'ensemble, tous se conduisaient en civilisés et Hargreb pouvait s'estimer heureux.

Il redressa la tête en percevant un bruit de course.

— « Commandant ! »

Spoletti arrivait en agitant les bras. Hargreb se souvint qu'il faisait partie de l'équipe de vigie du soir.

— « Oui ? »

— « Commandant... » Spoletti haletait. « Nous venons de repérer un « carreau » ! Il se dirige tout droit sur le système. »

Il fallut une seconde à Hargreb avant de se souvenir que les hommes appelaient « carreau » tout vaisseau étranger, depuis une étrange histoire des débuts de la bataille.

Mais il courait déjà à la suite de Spoletti.

En arrivant au vaisseau, il trouva la plus grande partie de l'équipage rassemblée.

— « Sway ! »

Feckins s'avança.

— « Absent, commandant. J'ai cru bon de rassembler immédiatement les gars. »

— « Vous... vous avez bien fait, Feckins. Que chacun gagne son poste. »

Les hommes commencèrent à s'engouffrer dans la nef. Hargreb resta en arrière. Il avait cru un instant que l'initiative venait de Sway. Mais Sway, pensa-t-il, devait être quelque part dans les bois, ou loin sur une plage, avec sa fille de Thiège...

— « Feckins ! »

— « Commandant ? »

— « Venez avec moi sur la passerelle ! Vous remplacez le second Sway. »

Avec la nuit, le « carreau » devint visible comme une étoile de première grandeur. Il orbitait autour de Thiège, descendant avec une prudente lenteur. Sur l'écran de détection-tir, il occupait six cases.

— « C'est un géant, » dit Feckins.

Il effectuait les réglages sans qu'il ait été utile de lui en donner l'ordre et Hargreb lui fut reconnaissant de cette nouvelle initiative. Il sentait, pour sa part, que quelque chose, en lui, se refusait à bouger, à s'éveiller. « En vérité, » pensa-t-il, « tu es incapable, actuellement, de commander cette nef... Toutes ces batailles et ces fuites t'ont brisé ! »

Mais il n'était pas nécessaire que l'équipage le sût, du moins pour l'instant. Il commença donc d'égrener les chiffres de coor-

données et d'indiquer aux hommes du tir la ligne probable de descente de l'ennemi.

Dix minutes passèrent, ruban brillant sur les compteurs de temps local.

— « Feckins... Je pense maintenant qu'il faudrait envoyer quelqu'un au village pour dire aux hommes de se mettre à l'abri. »

— « Il y a déjà quelqu'... »

Feckins s'interrompit, une main sur la bouche.

Hargreb affecta de regarder un écran.

— « Sway est resté volontairement, Feckins ? »

L'autre rougit.

— « Oui... Oui, commandant. »

Des idées firent irruption dans la tête de Hargreb, se mirent à tourner. Il se demanda pourquoi il était tant attaché à ce grand dégingandé de second qui était, pour l'instant, avec le troupeau de colons apeurés...

— « Feckins... Nous allons appareiller. Moins de risques pour le combat en altitude. Manœuvre 1 en A. »

— « A vos ordres. »

Le *Rey-Hiroun* se mit à frémir après une minute puis il s'éleva tout à coup. Sous lui, les vagues emplirent d'eau la fosse ovoïde qui marquait son lit. Il monta presque à la verticale puis s'orienta en direction de l'ennemi qui, après une boucle au-dessus de l'océan, venait droit sur l'île.

— « Vous aviez raison, Feckins, il est très gros. »

Sur les écrans, il y avait l'image de l'ennemi. Une bulle trois fois grosse comme le *Rey-Hiroun*, hermétique et argentée. Un signe noir était gravé sur la coque.

— « Jamais vu de pareil, » dit Feckins.

Hargreb grommela. Tout au fond de lui, il sentait le peu qui était resté solide se dérober, maintenant. Jamais, à l'approche d'un combat, il n'avait éprouvé une telle sensation de vide.

« Ce n'est plus de la peur, » pensa-t-il ,« même plus. Ni de la vieillesse... Ce n'est plus rien. Je suis seulement bon à être débarqué... »

Les deux nefs s'affrontèrent à cet instant précis. Les hommes n'étaient déjà plus responsables de l'issue. Pas plus que les êtres à la froide intelligence, dans l'autre nef. Les machines seules déterminaient les esquives, les répliques, les fuites et les retours.

Aux compteurs, ils s'écoula trois minutes pendant lesquels Hargreb ne perçut plus qu'un tournoiement qui semblait sans fin. Puis, pendant cinq autres, l'atmosphère de la planète sembla se comprimer comme un immense poumon, avant de jaillir en tempête, en maelstrom menaçant de rompre la coque.

Les deux nefs revinrent encore l'une sur l'autre, pour le dernier choc.

Il semblait à Hargreb qu'il était dans de l'eau. De l'eau profonde, agitée et fraîche. C'était celle d'un torrent, juste à la fonte des neiges. Il surgissait en surface, dans un remous, et sur la rive de cailloux bleus, il y avait trois camarades qui riaient. Celui qui l'avait poussé, le quatrième, avait une curieuse tête en poire et deux petites ailes sur les épaules. Il n'était pas humain mais s'amusait comme eux. C'était sur Dorga de Van Maanen, le premier monde étranger où il vivait.

Il se retourna sur le dos, essaya de faire la planche. Les quatre gamins couraient sur la rive, maintenant, pour le suivre. Le Dorgan agitait ses ailes comme un ange ridicule et sombre. Ses gros yeux pâles roulaient dans ses orbites. Hargreb se mit à rire et, ce faisant, l'eau lui entra dans la bouche. Son rire se transforma en grimace.

— « Commandant ! »

Il chercha le Dorgan des yeux pour l'insulter. Il n'aimait pas que l'on parle de son père à n'importe quelle occasion. Mais ses yeux étaient pleins d'eau et le brûlaient. Il agita la tête, très fort, pour chasser toute cette eau.

— « Commandant ! »

Il s'éveilla. La passerelle était pleine d'hommes de l'équipage. Toutes leurs têtes jeunes étaient penchées sur lui. Il remua faiblement, toussa.

— « Tenez, commandant, buvez cela. »

Il se laissa soulever par Feckins, avala le verre d'alcool. Invraisemblable ce que ses gars pouvaient cacher comme liquides clandestins à bord... Il faudrait qu'il fasse vérifier jusqu'aux canons...

— « Qu'est-ce... qu'est-ce qui s'est passé, Feckins ? »

— « Nous... nous avons encaissé, commandant. Le « carreau » a accéléré au dernier moment et nous a largué une petite charge. »

Il se redressa. Les objets devenaient plus clairs, maintenant.

— « Faites sortir les hommes, » dit-il.

Ils obéirent aussitôt. Certains lui sourirent et il en fut content, secrètement.

« Où sommes-nous à présent, Feckins ? »

— « Posés, commandant. »

— « Et... le « carreau » ? »

— « Nous l'avons eu dans sa dérobade, commandant. Il a percuté en plein océan. Il flotte encore... Si vous voulez le voir ? »

Il agita la main.

— « Non... Envoyez seulement Spoletti avec quatre hommes pour examiner l'épave. Il peut y avoir quelque chose d'intéressant. »

Une seconde d'hésitation, puis Feckins dit :

— « C'est fait, commandant. »

Il hocha la tête. Rien à répondre à cela.

— « Je vais aller jusqu'au village, Feckins. »

— « A ce propos, commandant, je voulais vous dire... L'étranger a failli nous avoir. »

— « Comment cela ? »

— « Eh bien... Nous nous sommes portés à la rencontre d'un seul vaisseau. En réalité, il y en avait un deuxième qui arrivait par la terre, en volant au ras de la forêt. Il s'est posé... Heureusement, Sway, qui était au village, avait vu le coup. Il s'est fait aider par des Thiègéens et, avec les quelques projecteurs que nous avions laissés en décollant, ils ont pu griller quelques têtards. Les autres sont repartis sans demander la note... »

Hargreb se passa une main dans les cheveux.

— « Tant mieux, » dit-il enfin, « tant mieux. Sway s'est bien débrouillé... »

— « Je le pense. »

Les yeux de Feckins ne le quittaient pas. Ils le détaillaient sans pitié. Il en voulut soudain à ce jeune guerrier volontaire, il le détesta. En sortant, il se remit à tousser.

Il trouva Sway dans la grande maison où ils avaient tous pris l'habitude de se réunir parce qu'elle était la maison des hommes. Le second était penché sur un lit, à la lueur de deux énormes lampes à huile. En s'approchant, Hargreb découvrit le visage de Criilje.

— « Sway... Que lui est-il arrivé ? »

— « Elle a un bras brûlé... Elle a voulu me suivre quand nous nous sommes avancés dans la forêt pour régler son compte à un têtard. Dans la nuit, elle a dépassé le projecteur et, quand j'ai tiré, elle s'est trouvée dans la source primaire. Heureusement, vous savez que la température n'y est pas terrible... Elle s'en tirera très vite, commandant. »

Il y avait deux femmes et cinq hommes du vaisseau, dans la salle. Hargreb examina leurs visages jaunes à la lueur des lampes. Ils comprirent sans qu'il eût à parler et sortirent en silence.

Une vague senteur de brûlé traînait dans l'air.

— « Sway... Je... j'ai des félicitations à vous présenter pour la manière dont vous vous êtes tiré, seul, de... »

— « Je n'étais pas seul. Les Thiègéens m'ont aidé à cent pour cent, commandant. »

Le jeune homme ne le regardait pas en parlant. Il passait du liquide sur le bras de Criilje, l'air absorbé.

Hargreb chercha autre chose à dire, n'importe quoi, sans y parvenir.

« Nous allons repartir, » dit Sway.

Il ne demandait pas, mais affirmait. Son ton était ferme, décidé. Hargreb en fut décontenancé.

— « Je ne sais pas, » souffla-t-il, « peut-être pas encore. Je ne sais plus grand-chose... Feckins m'a dit que j'avais été touché quand le « carreau » a fait feu mais... »

Il s'arrêta. Sway le fixait.

— « Vous ne pourrez plus commander le *Rey-Hiroun,* » dit-il.

— « Ma foi... Je le pense, Sway, je... »

— « Feckins vous a menti. »

Hargreb ferma à demi les yeux.

— « Comment cela ? »

— « Le *Rey-Hiroun* n'a pas été touché. L'ennemi n'a pas eu le temps de faire feu. Il n'y a eu qu'une petite histoire d'avarie à nos machines, c'est tout. »

Hargreb attendait, mais il comprenait déjà. Sway posa le flacon dont il s'était servi, se redressa et dit, doucement :

« Vous vous êtes évanoui *avant* la rencontre, commandant. »

Un moment passa.

« Maintenant, » reprit le second, « si vous vouliez me laisser terminer ? »

Hargreb sortit.

— 6 —

Il ne dit rien à Feckins en regagnant la nef. Il alla s'étendre dans sa cabine, attendit le matin entre sommeil et réalité. Des suites d'images passaient dans sa tête.

Au matin, le soleil faisait briller l'océan comme une coque immense et dorée. Hargreb retourna au village.

Sway aidait Criilje à marcher. Des femmes et des hommes allaient et venaient autour d'eux, les interpellaient en riant. Dans un coin, près d'une maison, il y avait des débris venus du vaisseau étranger et une crête cornée, noircie. Le regard de Hargreb glissa dessus.

— « Sway... Pourrais-je vous dire deux mots ? »

— « Si vous voulez, commandant. »

Ils allèrent jusqu'à la forêt, suivant un étroit sentier qui, après quelques mètres, passait un ruisseau. L'eau formait une mare, en contrebas. Sway tendit le doigt.

— « Il y a un peu de sel de l'océan ici, » murmura-t-il. « J'ai observé des poissons bizarres... Nous aurions dû... »

— « Sway, j'ai décidé de vous écouter. Je ne commande plus le *Rey-Hiroun.* »

— « Personne n'a décidé cela officiellement. »

— « Ils se réuniront plus tard s'ils le désirent. A mon avis,

c'est vous ou Feckins qu'ils éliront. Remarquez que je préférerais Feckins... Pas pour ses qualités, qui sont légèrement inférieures aux vôtres, mais... je préférerais que nous restions ici. »

— « Nous ? »

— « Je reste, moi. Je pensais donc que si vous teniez vraiment à Criilje, vous feriez comme moi. »

— « Je tiens à Criilje, commandant. Je ne sais pas si vous avez eu beaucoup de femmes dans votre vie, mais... vous devez me comprendre. »

— « Je vous comprends. »

Il aurait voulu dire : « Je vous aime, je vous aime bien, Sway, comme un grand fils ! », mais les mots ne voulaient pas sortir, ils ne voudraient jamais.

— « Mais je repartirai avec tout le monde, » reprit Sway, « et je souhaite commander le *Rey-Hiroun*... Peut-être, plus tard, quand les choses iront mieux... peut-être que je reviendrai ici et que j'y resterai. »

— « Mais l'effet de contraction, Sway ? Criilje sera morte avant que vous reveniez. On ne peut pas se fier au temps lorsque l'on est dans l'espace. »

— « Bien sûr, bien sûr... »

Sway s'était remis en marche. Hargreb le suivit. A travers la forêt — hautes herbes, ronces, fleurs et troncs épineux — ils marchaient vers une zone plus noire, là où avait eu lieu le combat de terre, durant la nuit. Ils s'arrêtèrent à l'orée de la clairière dessinée par le feu des armes.

« Ça n'a pas duré longtemps, » dit Sway. « Une vraie partie de chasse... Ils ne s'attendaient pas à rencontrer de la résistance de ce côté, en fait, et la chose a été facile. »

— « Du beau travail. »

— « Je ne l'ai pas fait exprès, commandant. »

Il se retourna, fixa son aîné.

« Hier soir, je voulais rester au village. Le vaisseau, les autres, vous-même, vous me dégoûtiez. Et puis, il y a eu la bataille et j'ai éprouvé un sentiment étrange. Comme une espèce de... de mal du pays, voyez-vous. Une envie irrésistible de retourner dans le vaisseau. »

— « C'est le mal du pays... Si tant est que le vaisseau soit notre pays, à tous. Il y a si longtemps que nous sommes à bord, Sway, que je me demande si nous pourrons débarquer définitivement, un jour. »

— « Vous allez pourtant le faire, commandant. Et, croyez-moi, je ne vous envie pas. »

— « Je ne m'estime pas heureux, Sway. Je reste et je n'ai personne, pourtant, qui m'attache à cet endroit. J'ai même toujours

un peu détesté les colons, entre nous. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit l'autre soir, à propos de tous ces mondes où les gens s'établissent et s'avèrent n'être même pas en mesure de se défendre... Eh bien, je le pense vraiment. Aussi longtemps que durera ma vie ici, je ne serai jamais des leurs... Ce n'est pas votre cas, Sway, n'est-ce pas ? »

— « Peut-être pas, commandant. Mais il ne suffit pas d'une femme pour faire de vous un homme comme tous les autres. »

Hargreb sourit.

— « Alors, » dit-il, « je vais essayer par la suite d'en trouver plusieurs. Maintenant, Sway, vous allez rentrer au vaisseau et leur dire de voter. Je pense que je vais rester là un moment, dans cette forêt. Il faut absolument que je m'y habitue un peu. »

— « Bien, commandant. »

Sway vint à la grande maison vers le soir. Des nuages violets barraient l'horizon, prometteurs de pluies prochaines. Hargreb l'attendait, aux côtés de Criilje, sur le seuil où jouaient deux minuscules animaux domestiques au poil roux.

— « Alors ? »

— « C'est moi. J'ai pris Feckins comme second... »

— « Evidemment. »

Un silence.

— « Les hommes demandent pourquoi vous voulez rester seul. Il y a des candidats pour vous tenir compagnie. »

— « Combien ? »

— « Six ou huit. »

— « C'est votre rôle, commandant, » sourit Hargreb. « Je pense pour ma part qu'une nef de combat doit toujours avoir un maximum d'équipage. »

— « Je le pense aussi... Je leur signifierai votre refus. »

— « *Mon* refus ? »

— « En vérité, je ne suis pas commandant à bord tant que vous n'êtes pas paru en personne. J'aimerais que vous veniez avec moi jusqu'au vaisseau. »

Derrière Hargreb, Criilje restait silencieuse. Sway se mit à considérer le sol.

— « Je pense, » dit Hargreb, « que je peux très bien y aller tout seul... Quand partez-vous ? »

— « Cette nuit. »

Criilje se mit à pleurer, doucement. Hargreb s'éloigna en grommelant. Et Sway resta désemparé.

Plus tard, dans la nuit, Hargreb quitta le vaisseau, revint au village. Il amenait avec lui un unique coffre de vieux cuir exotique où il avait entassé les objets qu'il considérait comme indispensables. Le ciel était étonnamment noir et l'éclat des innombrables étoiles s'en trouvait accru. De véritables nuages de poudre lumineuse marquaient la région d'Ophiuchus.

Dans la salle de la maison des hommes où les lampes à huile brûlaient toujours, Sway et Criilje s'étaient endormis. Hargreb se pencha et secoua l'épaule du nouveau commandant.

— « Il est l'heure, fiston. »

Le mot était venu naturellement sur ses lèvres et il le répéta, avec un plaisir nouveau, étrange.

« Debout, fiston. Toi, tu ne restes pas. »

Silencieux, Sway se dressa ; ses yeux ne quittaient pas la jeune femme, à ses pieds. Elle dormait, ses bras ramenés contre son corps, le visage détendu. Mais il y avait encore deux sillons humides sur ses joues brunes.

Sway sourit.

— « Un sommeil de nature, » souffla-t-il. « Je ne pourrais jamais dormir si bien. »

Il descendit une marche, se tourna vers Hargreb et lui donna une tape sur l'épaule.

« Allez, nouveau colon. Je reviendrai avec tout le monde avant que vous ayez une barbe blanche et une vingtaine de gosses autour de vous. »

— « Je le souhaite, Sway, de tout mon cœur. »

Le jeune homme sourit. Puis, comme il s'éloignait, il lança :

— « Au revoir... papa. »

Et le plaisir qu'il fit à Hargreb, il ne pouvait pas le soupçonner.

L'homme plus âgé guetta la nuit, un instant, puis il s'assit auprès de Criilje et observa le rythme tranquille de sa respiration.

Après un moment, il y eut un souffle chaud, un claquement étouffé de l'air. L'ombre de la nef masqua les étoiles, fugitivement. Puis il y eut le sifflement, l'éloignement.

La jeune femme se tourna dans son sommeil.

Le lendemain, il plut, en grosses gouttes serrées. Puis le soleil régna pour deux semaines consécutives. La pluie ne revint qu'au début de l'été, avec des vols d'oiseaux de mer qui battaient l'eau avec des cris sonores.

L'année d'après fut très chaude, avec un printemps délicieux.

Celles qui suivirent, de même.

La jetée allait loin dans l'océan, près de la petite île rocheuse où tous les oiseaux de la planète semblaient avoir élu domicile.

Le vieil homme pêchait, la jeune fille à ses côtés. Des reflets miroitants de feu couraient sur l'eau et, par instants, faisaient disparaître le flotteur argenté qui dansait de vaguelette en vaguelette.

C'était le début d'un été qui promettait d'être torride.

A un moment, la jeune fille se leva. Elle s'ennuyait un peu, à regarder sans cesse l'horizon de mer, les dents grises de l'île où s'accrochaient les oiseaux. Elle marcha doucement vers la rive, appréciant la tiédeur du bois sous ses pieds nus, puis demeura interdite devant l'écharpe blanche brusquement déployée dans le ciel.

— « Kress ! Kress ! » Elle revint en courant vers le pêcheur.

Mais quand il consentit à tourner la tête, il ne vit rien d'autre qu'un filament ténu qui achevait de se dissiper.

« Je te jure, » dit-elle, au bord des larmes, « je te jure que c'était comme un grand toupet de fumée ! »

Il relança le flotteur et sourit.

— « Bien sûr... C'était peut-être un astronef. Il y a si longtemps que personne n'est venu nous rendre visite... »

Il interrompit sa phrase et fixa la jeune fille avec une acuité qu'elle trouva étrange.

Ils restèrent silencieux durant un long moment. A la fin, Kress se leva, ramena la ligne et commença à ranger soigneusement tout le matériel de pêche. Le soleil descendait vers son couchant. Sur l'île, les oiseaux semblaient s'être multipliés, nuage blanc et rose sur les rochers.

A ce moment, l'étranger arriva sur la jetée. La jeune fille se retourna et saisit le bras du pêcheur.

— « Kress ! Regarde ! »

L'homme qui venait portait une combinaison noire. Des lettres blanches ornaient sa poitrine.

— « Tu avais raison, » murmura Kress, « ce visiteur vient de très loin. »

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, l'homme s'arrêta. Il était encore jeune, malgré les plis qui marquaient les coins de sa bouche, malgré les larges traces blanches dans ses cheveux.

En déposant une minuscule valise, il eut un sourire fugitif, triste.

— « Excusez-moi, » dit-il.

— « De quoi ? » demanda Kress.

— « Je... j'avais cru que vous et cette jeune femme étiez... des gens que je connaissais. »

— « Il n'y a pas d'offense, jeune homme. »

Kress était prêt à partir. Il prit la main de la jeune fille, la sentit trembler dans la sienne.

« Vous devriez nous suivre jusqu'en ville, » dit-il. « Le Conseil aimera sans aucun doute être informé de votre visite. »

L'homme secoua la tête.

— « Non... Non, je ne reste pas. Je voudrais simplement que vous me disiez... Avez-vous jamais connu un homme du nom de Hargreb ? »

Kress attendait. Il cherchait le regard de son interlocuteur mais n'arrivait pas à le rencontrer. Les yeux fuyaient, non par fausseté, pensait-il, mais comme sous le poids d'un chagrin, ou d'une intense fatigue...

— « Et Criilje ? Ce nom ne vous dit rien ? »

Kress prit un temps avant de répondre. Il reposa son léger bagage puis dit :

— « Vous êtes... Sway, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Hargreb est mort, maintenant. »

— « Mort ? Comment ? »

— « De vieillesse, tout simplement. J'étais moi-même un jeune homme quand vous êtes reparti avec votre vaisseau. Hargreb vous a attendu constamment... Il parlait souvent de cette fameuse bataille d'Ophiuchus que les humains devaient gagner... Dites-moi, comment les choses ont-elles tourné ? »

Une expression de surprise passa sur le visage de Sway. Puis il ne resta que de la tristesse.

— « Elles n'ont pas beaucoup évolué, » murmura-t-il. « Pour vous, cela a été long mais pour nous... Tout juste quelques mondes gagnés. »

Kress baissa la tête. Il ne cherchait plus le regard de l'homme.

« Et Criilje... Qu'est devenue Criilje ? »

— « Elle... elle est morte aussi. »

— « Est-ce vrai ? Vous ne me mentez pas ? »

— « Non. Pourquoi le ferais-je ? Criilje a été tuée un jour où des étrangers ont incendié le village. »

Sway hocha la tête. Il regardait l'océan, la rougeur du crépuscule. Puis ses yeux se posèrent sur la jeune fille, s'y arrêtèrent et sourirent.

Il espérait quelque chose, un désir très vague était en lui. Mais le vieil homme ne dit rien. Il s'était baissé et avait repris son matériel de pêche.

— « Hargreb, » dit Sway, « devait souvent venir ici, non ? »

— « Pourquoi voulez-vous le savoir ? Pourquoi posez-vous des questions après tant d'années ? »

C'était comme de la colère, soudain, qui brillait dans les yeux du vieux pêcheur. Sway recula d'un pas.

« Croyez-vous avoir un quelconque droit sur ce monde ? Croyez-vous y venir chaque fois que la bataille vous rejettera ? Le temps n'est pas le même pour ceux qui vivent ici et les gens comme vous. Tout ce que vous obtiendrez, en venant, ne sera que du regret. Croyez-moi, jeune homme, repartez à votre bataille. »

Sway secoua la tête, tendit la main puis, sans achever, se retourna et repartit et repartit vers le bout de la jetée.

Kress resta un long moment immobile, à fixer cette haute silhouette qui s'éloignait.

Il pensait à la jeune fille à côté de lui, à ce qu'il aurait pu dire au visiteur. Mais ce n'aurait été qu'un peu plus de peine, un peu plus de remords à laisser broyer par le temps.

— « Viens, » dit-il, « nous allons finir par être en retard. »

Mais elle ne bougeait pas. Il la regarda et vit qu'elle fixait le ciel, en attente.

Finalement, il y eut un éclair rouge puis une écharpe de gaz se développa pour quelques secondes. Elle se dissipa très vite. Le vent soufflait très fort en altitude.

— « Il est reparti, » dit Kress.

Une espèce de regret lui tenaillait le cœur. Il s'avoua à lui-même qu'il ignorait si ce qu'il avait fait était bien ou mal.

— « Pourquoi a-t-il parlé de ma mère ? »

Kress posa une main sur l'épaule de la jeune fille, sans répondre. Avait-elle un doute, elle aussi ? Avait-elle ressenti quelque chose, un sentiment particulier devant l'astronaute ? Il fronça les sourcils. Cela n'existait pas.

— « Allez, viens. »

Il commença de marcher vers la ville. Après un instant, elle se mit à courir et le rattrapa.

PAUL SEABURY

L'historionaute

Que serait-il arrivé si le gouvernement provisoire de Kerensky n'avait pas été renversé par la révolution bolchevique d'octobre 1917 ? Si — par exemple — Lénine avait été victime d'un attentat dans le train blindé l'emportant, à travers l'Allemagne, vers Saint-Pétersbourg et une destinée historique... Il fallait bien qu'un jour ou l'autre un auteur de S.F. se penche sur ce nœud de l'histoire. C'est aujourd'hui chose faite. (Il est à signaler que Paul Seabury, l'auteur en question, est aussi professeur de sciences politiques à l'université de Berkeley, en Californie.)

QUAND Ruggiero et Parkinson, au cours de leurs recherches au Centre des Projets Astronautiques, à la fin de 1965, découvrirent le principe de la mobilité infra-temporelle, ils éprouvèrent ce sentiment fait de plaisir et d'horreur qui est si commun, de nos jours, parmi les scientifiques sensibles. La possibilité théorique pour un homme de remonter le temps avait été le sujet d'innombrables histoires de science-fiction ; l'idée de la machine à voyager dans le temps, une absurdité de rigueur. Maintenant, elle se trouvait réalisée et allait être livrée au monde. Les hommes pourraient en faire ce qu'ils voudraient. Que ce fût là une découverte dangereuse, nul ne pouvait le nier. Mais, Ruggiero le rappela à Parkinson pendant le bref instant d'euphorie, la chose pouvait avoir aussi des usages pacifiques. La possibilité de libérer l'homme des irritantes contraintes temporelles n'était pas le moindre de ces usages. Quelle victoire ! L'espace et le temps venaient d'être conquis tous deux dans le même instant. Sur cet accent de triomphe qui constituait également un plaidoyer, ils abandonnèrent le Centre des Projets Astronautiques pour aller passer quelques jours dans les proches palaces de Santa Fé, bien décidés à jouir du présent avant d'annoncer à l'homme sa libération dudit présent.

Le général Thayer, directeur du Centre, ne fut pas long à percevoir toutes les implications du principe de Ruggiero et Parkinson et il agit avec rapidité, selon son habitude et son instinct. Ruggiero et Parkinson se retrouvèrent très vite prisonniers de leur principe d'évasion, entourés d'état-majors et de comités de recherches bien décidés à explorer à fond les utilisations militaires de leur épou-

vantable découverte. Le général, grâce soit rendue à la connaissance tout intuitive qu'il avait de l'importance des deux cerveaux pour la défense nationale, le général donc, entoura ceux-ci d'un système de sécurité très complexe.

Très probablement, bien entendu, il était déjà trop tard. En effet, dès le printemps 1962, Ruggiero avait imprudemment publié dans le *Journal of Space Science* son premier communiqué (essentiel, en fait) dans lequel il décrivait son hypothèse : le temps et l'espace pouvaient être sélectivement inversés et le temps transformé en un panorama géographique où l'on pourrait se mouvoir. Quelque part en Union Soviétique, *tout cela* était déjà connu, maintenant. En tout état de cause, le pessimisme officiel était justifié.

Ainsi, Ruggiero et Parkinson disparurent dans les inaccessibles régions fédérales du désert du Nouveau-Mexique. Toute initiative leur étant maintenant interdite, Parkinson porta son attention vers d'autres théories attrayantes tandis que Ruggiero, qui avait un peu moins de ressource, devenait un assistant mélancolique et effacé de la vaste entreprise née de son imagination.

Evidemment, tandis que son désespoir allait croissant, il ne cessait de s'intéresser à des problèmes de gouvernement mondial, de socialisme et de psychologie. Mais ceux-ci, hélas, ne correspondaient que bien peu avec les travaux du Centre. (Il approcha une fois le général Thayer lui-même et demanda que ses découvertes en politique fussent publiées. Mais le prudent général refusa, pressentant le plaisir qu'auraient les ennemis de la nation en découvrant ce théoricien, apolitique au premier chef, occupé par des idées si bizarres. Ainsi, rien n'apparut des spéculations du professeur Ruggiero.)

***

Fort probablement, le général avait raison : il y avait urgence. Si l'homme pouvait remonter dans le temps, le secret n'en appartiendrait plus longtemps aux Américains. S'ils étaient les premiers à parvenir à la réalisation, tout serait pour le mieux. Ce simple fait devrait dissuader les Russes de jouer la même carte. Vitesse et secret commandaient tout. Les implications du principe de mobilité infra-temporelle étaient, sans exagérer les choses, à des années-lumière de distance dans la facilité de compréhension comparées à la clé du secret de l'atome. Evidemment, si les Américains pouvaient remonter dans le temps, l'histoire pourrait alors être *modifiée sélectivement dans l'intérêt national.* Si les Russes y parvenaient les premiers, nul doute qu'ils agiraient de la sorte. L'irresponsabilité du régime communiste et de l'idéologie marxiste étaient déjà suffisamment connues ; pour quelle raison des hommes qui n'avaient jamais montré le moindre respect pour l'Histoire s'interdiraient-ils de l'altérer ? Ils avaient récrit l'Histoire et rien ne les

empêcherait de la refaire. Ce fut cet angoissant problème qui conduisit le général Thayer à la Maison Blanche alors que Ruggiero et Parkinson se remettaient des distractions onéreuses de Santa Fé.

*
**

La machine à voyager dans le temps n'était plus maintenant qu'une question de technique ; les conséquences de son utilisation étaient tout autrement graves. En ce début du printemps 1967, à la suite de la construction du premier modèle expérimental, il y avait eu de nombreux avertissements au sujet des possibles conséquences de son utilisation. A la conférence de Desert Springs sur la Manipulation Historiographique, qui groupait des historiens de Harvard et Berkeley triés sur le volet, le problème fut abordé complètement, avec tout le calme dont sont capables les hommes quand il s'agit de fantastique. Les manipulations contrôlées de l'histoire ramenaient à des dimensions minimes la décision d'employer des armes atomiques pendant la seconde guerre mondiale. Jouer avec l'histoire était dangereux à cause, précisément, du fait que les agents eux-mêmes pouvaient difficilement évaluer les ramifications infinies du plus infime changement. La société humaine vivait dans le *présent* ; jouer avec son passé risquait d'altérer ce présent dans des proportions que nul ne pouvait prévoir avec certitude. Modifier le destin en chassant une mouche du nez d'un pharaon, fit remarquer le professeur Woodbridge, pouvait provoquer une véritable explosion de conséquences dans le monde contemporain. Sans mentionner les difficultés soulevées par le fait même de s'acquitter d'une telle mission. Et, même si cela était, que dire alors des risques inclus dans des démarches plus ambitieuses, comme la proposition de retourner assassiner Privouchkine, le plus grand physicien nucléaire soviétique (proposition suggérée en plaisantant par le représentant de la C.I.A. qui, longtemps auparavant, avait négligé un tel acte et le regrettait maintenant) ?

*
**

A la fin de la conférence, le problème, évidemment, était plus étendu que ne l'avait prévu le groupe-pilote Berkeley-Harvard. Mis en émoi par le but même de cette convocation, quelques-uns des éminents participants s'unirent dans le manifeste de Desert Springs, appelant leurs collègues à se désunir de cette abominable entreprise. Mais plus nombreux furent les savants à penser que tout n'était pas aussi simple. Nul ne pouvait croire sérieusement que le gouvernement américain, en possession d'une telle arme, pourrait en user, sachant les conséquences graves et imprévisibles que cela pourrait avoir. Le simple fait que le secret pût être bientôt connu

de l'ennemi était suffisant pour ramener à la raison le plus obtus des historiens. Comme l'exposa le professeur Czernovich, qui pouvait désirer un monde refait selon l'historiographie marxiste ? Quelle occasion ce serait pour les Soviets de refondre l'histoire du monde moderne et de l'adapter aux prévisions de Marx. Quelle ironie que le travail de deux scientifiques du monde libre pût donner l'occasion, par erreur, aux esclaves historiographes soviétiques de couler l'histoire dans le moule que Marx avait réalisé de façon si grossière, si maladroite. Pour se rassurer, quelques historiographes présents arguèrent du fait que les historiens soviétiques eux-mêmes n'oseraient pas se montrer si doctrinaires. Ils ne risqueraient pas le bouleversement de leur mode de vie actuel pour que, simplement, les prévisions de Marx soient pleinement vérifiées ! Personne ne pouvait en être sûr. Comme le fit ressortir le professeur Schlesinger, quelques historiens soviétiques préparaient sans doute déjà l'assassinat du président Franklin D. Roosevelt, en Floride, au début de 1933. De telle manière que les contradictions inévitables, historiques, du capitalisme ressurgissent dans l'administration du président John Nance Garner. Quel acte tragique et inconsidéré ! Faire de Garner un Kerenski américain par la balle redirigée d'un assassin anarchiste. (San parler de la perte pour les historiens qui suivraient, frustrés du New Deal.) Comment pouvait-on empêcher les Russes d'aller aussi loin ? Par le simple fait que les Américains fussent les premiers à posséder l'arme.

Ce dernier point de vue prévalut. En l'espace de quelques mois, la profession d'historien américain — longtemps maintenue dans la tourbe de l'oubli en face des sciences sociales — recouvrit pleinement le prestige et la dignité dont elle avait été dépossédée. Elle passa même avant les sciences plus exactes qui avaient acquis un certain rang grâce aux crises de leur époque. A l'Université de Californie, par exemple, la demande pour des postes d'historiens dans le Projet de Réorientation Sélective (« Opération Hérodote ») fut si grande que les bâtiments abritant les laboratoires de recherches sur les radiations furent tout simplement débarrassés de leurs savants pour recevoir les nouveaux guerriers de l'esprit, dans le secret que requéraient impérieusement leurs travaux.



Ainsi, de ces préliminaires, émergea la théorie du révisionnisme historique préemptif. Au début, il y eut des grognements et des protestations au sein de la Commission d'Etudes Historiques du président, sans parler d'explosions violentes et coléreuses entre les deux groupes rivaux d'historiens qui s'étaient inévitablement formés à ce point des événements, chacun d'eux essayant de se faire entendre du président et du Conseil National de Sécurité. L'« Opé-

ration Hérodote » constituait, pour la Défense Nationale, un problème infiniment plus dur que tous ceux qui l'avaient précédé. La vitesse ahurissante avec laquelle l'opération avait été lancée donnait aux débats des historiens une vivacité inconnue jusqu'alors à l'Association Historique Américaine.

D'un côté, une fraction conduite par le professeur Robinson avançait la proposition, pas tellement impossible, que jouer avec l'histoire était plus dangereux encore que jouer avec la matière. C'était un processus de fission qui ne pouvait être essayé sans compromettre le monde entier. Plus l'arme utilisée contre l'ennemi serait efficace, plus ses dommages risqueraient de s'étendre à la nation. Le test le plus soigneusement contrôlé ne manquerait pas d'être enregistré par l'ennemi lui-même qui en tirerait les plus pessimistes conclusions et se lancerait probablement à son tour dans des expériences encore plus imprudentes. Il était temps, déclara le professeur Robinson, d'abandonner purement et simplement des entreprises aussi insensées. Il proposa d'effectuer des contrôles historiques pour réduire cette puissance à des fins pacifiques et d'interdire à tout homme l'accès aux secrets de Ruggiero et Parkinson. Aux quatre libertés, poursuivait Robinson, devrait s'en ajouter une cinquième : la liberté du Temps. Si le président des Etats-Unis offrait aux nations du monde le droit de partager cette dimension vraiment merveilleuse, pensez à ce qu'un tel acte de générosité, sans précédent, apporterait au prestige américain. Mais l'intervention dans l'histoire devrait être interdite par une convention internationale en tant qu'atteinte inconsidérée aux droits des hommes et des nations.

Les idées de Robinson auraient eu sans doute plus de poids si l'on eût connu un peu moins des entreprises déjà en cours dans le camp ennemi. Non moins alarmant était le renseignement, recueilli par la C.I.A., selon lequel les grandes universités de l'Union Soviétique — Moscou et Léningrad — s'étaient vues ôter leurs chaires d'histoire un mois auparavant. Comme le remarqua le professeur Taylor, ce qui rendait ceci particulièrement alarmant était le fait que, durant des années, l'historien soviétique avait vécu dans une ignominie encore un peu moins tolérable que celle où vivait son confrère américain. Parmi les intellectuels et savants soviétiques on avait pendant longtemps jeté le discrédit sur l'histoire, par une espèce de convention académique, la considérant comme une pseudo-science. Les prévisions et les expédients de la théorie historique marxiste étaient l'objet de critiques impitoyables de la part des intellectuels soviétiques qui la considéraient comme un charlatanisme n'ayant survécu que par son obéissance servile à l'Etat soviétique. Quelle humiliante réputation pour une profession si distinguée. Et, à présent, quelle tentation de participer à quelque chose, quelle occasion de se rendre utile ! L'historiographie

soviétique allait bondir sur cette chance de recouvrer sa respectabilité et, du même coup, une puissance réelle.

Bien sûr, s'il se trouvait parmi les historiens soviétiques quelqu'un qui parvînt aux mêmes objections prudentes et morales que le professeur Robinson, le résultat était à peine douteux. Il suffisait de se rappeler le destin d'innombrables intellectuels russes, tout simplement bannis du monde académique pour des déviations moindres. La position américaine se devait d'être claire : il fallait à tout prix mettre au point ce terrible instrument. Ainsi, il n'y aurait pas à s'en servir ! Cette position était à l'abri de toute critique. Il était heureux que l'on eût, à la Maison Blanche, un homme d'Etat savant.

⁂

Pour l'historionaute T.H. O'Brien, la mission d'assassiner Lénine (si des circonstances désespérées justifiaient cet acte préemptif) commença comme une grande aventure. Très vite, elle ne fut plus qu'un épuisant fardeau dont il ne pouvait se libérer.

L'extraordinaire occasion d'être l'un des premiers observateurs-acteurs de l'histoire se réduisit finalement aux obligations d'un gardien tout au long d'une interminable nuit. Il était en suspens dans une portion de temps infinitésimale, près de la sortie d'un tunnel, non loin de la frontière germano-suisse. De ce tunnel, quand il aurait reçu l'ordre d'appuyer sur les touches du tableau de bord, surgirait inexorablement le train blindé emportant Lénine à travers l'Allemagne en guerre vers son destin tout aussi inexorable : Saint-Pétersbourg et la Révolution.

O'Brien avait donc tout loisir d'examiner sa triste situation. Autour de sa machine à voyager dans le temps, confortable, dessinée par Henry Dreyfus, s'étendait l'immobile paysage d'une forêt bavaroise, sous la faible clarté d'une lune de fin d'hiver.

Peu après son arrivée, O'Brien avait noté, avec quelque agacement, le détail le plus curieux du panorama : un hibou fixé en vol, pareil à un accord non achevé, ses serres tendues vers la branche d'un pin qui se trouvait à proximité. Vivante taxidermie qu'un simple geste des doigts d'O'Brien (geste qu'on ne lui avait pas encore ordonné) pouvait remettre de nouveau en mouvement. Il se souvenait des paroles de Goethe (car il avait été, ou était, un peu germaniste) :

Uber allen Gipfeln
Ist Ruh,
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch;
Die Vogelein schweigen im Walde.

Warte nur, balde
Ruhest du auch.

Quelle ironie ! Le sommeil, le seul remède à son fardeau et à ses soucis, le sommeil lui était interdit. Pour combien de temps ?

Sa mission avait paru être, pour le jeune intellectuel qu'était O'Brien, une occasion merveilleuse de visiter l'Allemagne de la Première Guerre Mondiale, de toucher le passé mort et de le rendre à la vie. Mais cette partie du passé dans laquelle ses ordres le confinaient était aussi étroite et morne que les bois de sa jeunesse, autour de la maison du Wisconsin. Essaimés en d'autres points de l'Histoire, il y avait d'autres sentinelles, des agents de la terrifiante puissance occidentale. Peut-être eux aussi avaient-ils découvert à quel point cela était morne. Peut-être, songeait tristement O'Brien en observant la désolation hivernale de cette nuit bleue et sombre, peut-être toute l'Histoire était-elle aussi roide que cela ? Attendant l'événement.

Mais *cet* événement, certainement, était le pire de tous. Cet événement dans lequel il devait, selon ses instructions, intervenir en tant que Deus ex America, pouvait, en fait, ne jamais se déclancher. Du moins, c'était ce qu'on lui avait dit. Bien sûr, il avait été soigneusement entraîné à le faire se déclancher, mais, pareil en ceci aux chefs suprêmes des Polaris, le fait même qu'il fut prêt à agir, brandissant une réelle menace sur l'ennemi, était une partie du prix qu'il devait payer pour que cet événement ait moins de chance de devoir être déclanché.

Pas de sommeil, une vigilance de tous les instants, la longue attente du signal du « futur ». Un signal auquel il ne pouvait désobéir. Tout cela constituait le prix. Sous le tunnel, dans le train immobile, dormait Lénine, le pamphlétaire révolutionnaire dont la carrière serait brutalement interrompue si le signal venait. (L'effacement de Lénine de l'Histoire, disait le communiqué du N.S.C., serait un acte préemptif énorme, non dépourvu de risques calculés. Il pouvait entraîner des représailles de la part des autorités militaires soviétiques et risquait, tout aussi bien, de provoquer des dérangements imprévisibles dans le système économique et militaire de l'Amérique. Néanmoins, l'effacement de Lénine, s'il était rendu obligatoire par des actes hostiles de la part des Soviets, conduirait très probablement au triomphe des institutions libérales représentatives du gouvernement provisoire de Kerenski et à l'apparition d'une démocratie libérale en Europe orientale. Certainement, des conséquences et des répercussions importantes devraient être attendues par la société américaine, qui nécessiteraient des réajustements tout aussi importants. Mais tout cela serait certainement moins risqué qu'une attaque par bombe à hydrogène. En fait, les conséquences seraient extrêmement favorables. A tous points de vue, des représailles révisionnistes pacifiques étaient

préférables à l'holocauste nucléaire, à la destruction, et cela dans l'intérêt national des Etats-Unis. Si un tel acte était rendu nécessaire et s'avérait fructueux, d'autres pourraient sans doute être entrepris plus tard.)

Il était très difficile d'apprécier le temps en des circonstances aussi étranges. Pendant une fraction considérablement étendue, l'historionaute O'Brien nourrit ses pensées mélancoliques d'enregistrements de musique contemporaine, de conférences et de bruits familiers sur bande magnétique. La neige s'était amassée sur la baie. Puis, avec une soudaineté brutale, ce fut le signal. Il était impossible de s'y tromper. Des semaines d'entraînement d'alerte lui avaient inculqué une obéissance sans faille. L'éclat familier de la lampe verte, puis un choc électrique profond, suivi de l'ordre enregistré. Tout ceci s'enchaînant rapidement. O'Brien, à sa grande surprise, s'éjecta littéralement de son siège rembourré. Sans un délai ni une pensée, il saisit le contact de reprise du temps et poussa. (Quelque part, dissimulé, devant ou derrière lui par rapport à l'Histoire, son équivalent ennemi faisait peut-être la même chose.)

Au dehors, les serres du hibou agrippèrent enfin la branche et, ce faisant, firent tomber une fine poussière de neige. Un léger mouvement des branches répondit au vent léger. Tout était silencieux. O'Brien abaissa sa machine jusqu'au sol et ouvrit la porte hermétique. Sanglé dans son uniforme d'officier allemand — un déguisement nécessaire — il s'avança dans la forêt enneigée, pistolet et explosifs en main. Il se fraya une route jusqu'à l'entrée du tunnel. Il déposa en hâte l'explosif au carbone sur la voie puis retourna tant bien que mal jusqu'à la machine, déroulant au fur et à mesure le cordon électrique. Moins d'une minute s'était écoulée. Rapidement, il ferma la porte, régla le détonateur et retourna dans son siège. Alors, de l'intérieur du tunnel, vint le sifflement qu'il avait attendu, la lumière et le grondement du train...



Dans le crépuscule hivernal d'un jour de décembre 1968, l'historionaute O'Brien approchait de Washington, dans sa machine. Sa première mission avait été dure mais il l'avait remplie avec succès. Au-dessous de lui s'étendait un vaste panorama monotone. Les lumières des maisons, des immeubles administratifs, des rues. Traversant la plus grande partie de la ville, il passa le Monument de Washington et survola pendant un bref instant le Potomac à la recherche de la piste d'atterrissage du Pentagone. La visibilité était faible par cette soirée enneigée et il ne parvenait pas à distinguer les balises et les signaux. Les points de repère familiers, de l'autre côté du fleuve, lui étaient dissimulés. Il n'était pas très

expérimenté en pilotage, même dans les conditions les plus favorables, et celles-ci étaient certainement parmi les pires. La tempête s'était étendue car le Pentagone lui-même était indécelable. Il connut alors ce sentiment d'ennui qui vient aux hommes quand un obstacle ordinaire, imprévu, leur barre la route au terme d'une entreprise triomphale.

Sa machine était prévue pour se poser comme un hélicoptère où il le désirait. Ainsi, devant la visibilité si faible, il fit demi-tour selon un arc de cercle allongé et revint vers les feux scintillants du centre-ville qui brillaient d'un éclat glacé au sein des rafales de neige, pour se poser sur la pelouse de la Maison Blanche.

Ce qu'il vit le laissa perplexe. Il n'avait que peu d'idées quant au temps qui avait pu s'écouler depuis son départ. Certainement moins d'une année, en tout cas. Or, tandis qu'il posait avec précaution sa machine sur la pelouse de la Maison Blanche, il fut frappé par le changement qu'avaient subi toutes choses durant son absence.

La fine couche de neige pouvait difficilement dissimuler l'enchevêtrement d'herbes brunes et de broussailles tout autour de la machine. Quel curieux relâchement de la part des gardiens, quelle négligence ! Les terrains étaient extraordinairement endommagés. Il ouvrit la porte de la machine et posa un pied précautionneux dans les ronces. Toujours en uniforme d'officier allemand, il se dirigea rapidement à travers la pelouse trop haute, vers la Maison Blanche. De l'obscurité, surgit une sentinelle, comme il l'avait prévu. « *Halt ! Wer da ?* » dit la voix impérative. Comme O'Brien approchait, surpris, la sentinelle sanglée dans un uniforme gris abaissa son fusil. « *Zu Befehl, Herr Major !* » s'exclama l'homme avec déférence, le regard rivé sur le faux insigne de gradé d'O'Brien. « Vous ne devriez pas être dehors après la tombée de la nuit. Le gouverneur général, comme vous le savez, a donné des ordres stricts pour que tout le personnel reste au quartier après le couvre-feu. Quelle chance ! Dire que j'aurais pu vous prendre pour un Américain et vous tuer par erreur ! »

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : The histronaut.

JOHN JAY WELLS
et MARION ZIMMER BRADLEY

Tu engendreras dans la douleur...

La Cabale enseignait qu'Adam, le premier homme, était androgyne ; et selon Rashi, le grand commentateur biblique médiéval, le terme de « côte » employé dans la Genèse pour désigner l'origine d'Eve signifiait en réalité « côté » : c'est-à-dire qu'en retirant le « côté » féminin de l'androgyne Adam, Dieu avait changé en couple notre ancêtre bisexué. Nous ignorons si les auteurs de la présente histoire ont été inspirés par ces théories. Toujours est-il qu'ils ont choisi un thème scabreux, unique à ce jour en science-fiction, et ont réussi à le traiter sans absurdité ni mauvais goût. Marion Zimmer Bradley, dont la première nouvelle dans cette revue (**La rhu'ad**) abordait déjà la biologie, a publié de nombreux livres et récits dans divers domaines, mais la S.F. est restée son genre d'élection. Son collaborateur, John Jay Wells, est journaliste.

« SOUVENEZ-VOUS, c'est vous qui l'avez demandé, » murmura Fanu. Le petit extra-terrestre avait toujours la même voix mécanique, dépourvue d'inflexions — et cependant, sans que l'on sût comment, elle réussissait à traduire la sympathie et une tristesse poignante. « Je suis navré, John. »

John Everett s'effondra devant l'appareil de projection. Puis, avec des gestes qui montraient sa répugnance, il se pencha de nouveau vers l'écran et se retourna le fer dans la plaie en se forçant à regarder encore. « Quand... quand avez-vous pris cette photo ? » demanda-t-il.

— « Il y a... J'ignore le terme exact que vous employez... Il y a une révolution. Souhaitez-vous tout voir depuis le début, ami ? »

— « Non. Grand Dieu, non ! Cette vue-ci est déjà suffisamment horrible. Et vous êtes... vous êtes sûr de l'identification ? »

La main tridactyle de Fanu feuilleta avec dextérité la liasse de documents d'où il sortit une fiche de coordonnées. Secoué d'un tremblement convulsif, se forçant à voir et à penser, Everett pointa les chiffres et regarda encore l'écran à plusieurs reprises pour

vérifier. Il n'y avait aucun doute possible. Là, devant lui, il voyait le Soleil. Il voyait une nébuleuse qui avait été le Soleil. Un tourbillon de matières incandescentes dont le plus grand diamètre... Grand Dieu ! Une distance supérieure à celle où gravitait naguère Pluton !

Il sut vaguement qu'il était resté assis très longtemps, immobile comme un bloc, ses muscles paralysés et sa circulation ralentie s'efforçant enfin de reprendre le dessus, même à travers l'engourdissement de son cerveau. Fanu attendait.

Fanu attendait depuis toujours. Depuis une éternité. Pas seulement lui, bien sûr, mais ses frères de race. Ceux d'Ailleurs. Sans relâche, ils avaient attendu que d'autres formes de vie se manifestent, d'autres intelligences, d'autres civilisations — d'autres enthousiasmes. Ils avaient attendu trop longtemps. Ils n'étaient plus qu'un petit nombre à rester.

— « On dirait que nous en sommes rendus au même point que vous... » murmura enfin Everett d'un ton amer.

— « Je ne comprends pas tout à fait ce... »

— « Vous m'avez dit... » (Everett chercha le terme le moins brutal) « que vos frères étaient en voie d'extinction. Tout laisse supposer que pour les miens c'est... déjà chose faite. »

— « Peut-être des survivants... »

Everett se leva avec une telle brusquerie qu'il renversa sa chaise. Il lui fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour la remettre en place. « Mais il n'y a pas de survivants ! Nous étions les premiers à partir. En précurseurs. Les premiers à être envoyés vers les étoiles, vers Proxima du Centaure. Pourquoi ? Pour y chercher une planète semblable à la Terre. Oh ! nous l'avons trouvée, certes ! Mais à quoi servira-t-elle ? Et à qui ? A qui, grand Dieu ? »

— « John... » La main tridactyle se posa doucement sur l'épaule de l'homme. « Vous n'êtes pas seul. Pas comme moi je le suis. Vous avez vos amis, vos... votre équipage. »

Everett marcha jusqu'à la fenêtre et son regard plongea dans la vallée, vers les points que formaient, tout en bas, les minuscules huttes de l'expédition. « Pour l'instant, oui. Seize hommes — et une bonne équipe. Mais nous sommes mortels, Fanu. Comparés à la vôtre, la vie humaine est ridiculement courte. Nous sommes mortels... et tous mâles. Si je compare ma race à la vôtre, nous avons une existence éphémère. »

— « Etes-vous bien sûr que cela soit inéluctable, John ? »

Everett fit volte-face et regarda droit dans les grands yeux verts de l'extra-terrestre, maudissant les inévitables discordances sémantiques, l'incapacité de saisir immédiatement ce que l'autre voulait dire. Et soudain, l'effet du choc qu'il avait reçu, son engourdissement, firent place à l'horreur. Il ne put supporter l'idée d'expliquer laborieusement la différence entre le mot *hommes* et le mot *mâles*

à son ami, quand il venait de découvrir... de découvrir... Sa voix s'étrangla. « Tenez-vous-en simplement à ce que je vous dis, Fanu, » articula-t-il avec peine. « Dans cinquante ans d'ici, l'homo sapiens aura disparu d'une façon encore plus complète que votre propre race. Et maintenant il faut que je vous quitte, que... que j'aille leur annoncer... »

Il partit en chancelant et tâtonna comme un aveugle pour retrouver la porte, conscient des grands yeux verts dont le regard demeurait fixé sur lui avec la même expression de pitié.

⁂

Il était parvenu à prendre sur lui-même, à parler d'un ton calme, mais il sentait les hommes aussi bouleversés que lui une heure plus tôt — assommés d'abord sous le coup de l'horreur qui les laissait sans voix, puis se rapprochant les uns des autres comme pour trouver quelque réconfort dans le groupe solide qu'ils formaient.

— « Et il... il n'y a pas d'erreur, commandant ? » hasarda timidement le grand Chord. Ce ton craintif lui était habituel — et incongru pour un tel colosse.

— « J'ai vu de mes yeux toutes les photographies, Chord, et toutes les coordonnées. Et je n'ai aucune raison de mettre en doute les chiffres fournis par Fanu... par l'extra-terrestre. D'après ce que j'ai pu comprendre, la chose a dû se produire six mois environ après notre départ. Les moyens d'observation dont dispose Fanu sont supérieurs aux nôtres, mais nous pourrons bientôt voir nous-mêmes les phases du cataclysme. »

Un sanglot étouffé se fit entendre au dernier rang du groupe. Everett put lire l'angoisse sur les autres visages — celle de ces hommes luttant contre l'image d'un avenir sans lendemain. Le jeune Latimer, de l'équipe de pilotage — celui que tous appelaient Tip — s'était cassé en deux et tenait son visage enfoui dans ses mains. Finalement ce fut Tsen, le jeune navigateur, qui traduisit par des mots la question que tous se posaient intérieurement.

— « Alors, commandant, il n'y a plus... que nous ? »

— « Plus que nous, oui. » Everett attendit un moment, puis s'éloigna, congédiant les hommes par ce muet demi-tour. Il est des choses au sujet desquelles les harangues, les exhortations ne sont pas possibles. D'une façon ou d'une autre, il allait bien falloir que les hommes se fassent à celle-ci — mais chacun pour soi, face à ses propres pensées.



Il entendit le crissement produit par le costume de Fanu et se

retourna pour sourire en marque de bienvenue. Ils restèrent debout côte à côte au sommet de la colline, regardant les hommes qui s'employaient activement dans la vallée. « A quoi est destinée cette construction ? » demanda enfin l'extra-terrestre.

— « Elle... » Everett ne put réprimer un petit sourire amusé. « Elle abritera un hôpital pour vous — et pour Garrett, l'assistant du pharmacien. »

— « Ah ? » Les traits de Fanu étaient incapables de rendre son sourire à l'homme, mais ses yeux cillèrent très vite pour traduire sa gratitude. « Vous êtes très bon, ami. Très bon. »

— « Si l'on peut dire. Il s'agissait tout simplement de faire face à un problème : Garrett et vous pourrez ainsi nous conserver en bonne santé. »

— « Votre espèce est si robuste ! » La voix de l'extra-terrestre, pour monocorde qu'elle fût, exprimait quand même une stupeur mêlée de crainte. « Mes frères de race, menacés d'un sort comme le vôtre, se sont abandonnés au désespoir. »

— « Croyez-vous donc que nous y avons échappé ? » Everett serra les mâchoires, se remémorant les deux ou trois semaines qui avaient suivi l'annonce du cataclysme : les hommes hébétés, Garrett sauvé de justesse au moment où il s'ouvrait les poignets... Puis il se redressa. « Nous avons découvert que travailler sans relâche est un remède contre le désespoir — ou en tout cas, un bon moyen de défense. »

— « Je vois. Ou du moins... je conçois qu'il puisse en être ainsi. Mais combien de temps pourrez-vous travailler ? Comptez-vous remplir la vallée de ces magnifiques constructions ? Pour seize représentants seulement de votre race ? »

Everett secoua la tête. « Nous serons tous morts avant d'avoir pu le faire, » dit-il amèrement. « Du moins nous serons-nous donné un certain confort avant de... de nous en aller. »

— « Il n'est pas inéluctable que vous périssiez. »

L'homme se retourna d'un bloc pour faire face à l'extra-terrestre. « Voilà deux mois que vous faites continuellement allusion à cela ! S'il est une chose pire que le désespoir, c'est bien un faux espoir ! En admettant même que votre race fût immortelle, et elle ne l'est pas... »

— « Je n'avais pas l'intention de vous irriter, John. » L'étrange petite patte se levait en un geste d'excuse.

— « Alors, trêve d'insinuations. Parlez net. »

— « Les mammifères... » Fanu s'arrêta dès ce premier mot, hésitant manifestement dans le choix des termes.

— « Oui, techniquement parlant, nous sommes des mammifères, » grogna Everett. « Mais le trait caractéristique des mammifères a disparu en même temps que notre système solaire. »

— « Ce n'est pas vrai — ou plutôt, il importe peu que ce soit vrai. »

Everett fixait sur l'extra-terrestre un regard éberlué, regrettant pour la millième fois de ne pouvoir saisir le sens de cette expression obscure. « J'ai observé votre race lorsqu'elle est sans vêtements, » reprit Fanu. « Je me suis reporté aux données fournies par vos films d'instruction... tout ce matériel que vous m'avez si gracieusement confié... et dont je ne saurai jamais assez vous... »

— « Oui, oui ! » coupa Everett. Toute cette satanée politesse ! Il aimait Fanu, mais s'il y avait un Terrien qui pût vraiment l'apprécier sans réserves, c'était seulement Tsen, rompu à tous les secrets d'une courtoisie désuète.

— « Pardonnez-moi. Je voulais en venir à ce fait, que vos deux groupes sexuels sont si proches l'un de l'autre... »

Everett ouvrit des yeux ronds. « Vous m'avez fait perdre le fil, » dit-il avec un rire forcé. « Je veux dire, je n'ai pas bien suivi votre exposé. »

— « Vos deux types sexuels présentent une telle similitude... »

— « Ah ! pardieu, mais aussi une telle différence ! » Le rire d'Everett fit lever la tête aux hommes qui travaillaient dans la vallée, intrigués et heureux en même temps de voir leur commandant plaisanter avec le sage d'outre-ciel. « Si vous voulez dire que nos... femmes avaient deux bras, deux jambes et une tête — alors oui, nous leur ressemblions de très près, mais... »

Fanu posa sur lui un regard plein de commisération. « Non, ce n'est pas cela. Je voulais dire que si l'on établit un parallèle entre nos deux races, les différences qui existent entre vos sexes semblent minimes. Il serait relativement facile de passer de l'un à l'autre. Je me rappelle avoir trouvé dans vos archives la mention de plusieurs cas pour lesquels la transformation s'est opérée naturellement, et d'autres où le changement a eu lieu après intervention médicale. »

Everett eut l'impression que ses yeux jaillissaient de leurs orbites et il sentit une vague de colère monter en lui. Il la refoula néanmoins. Fanu n'aurait pas compris. Il pouvait lire tous les documents relatifs aux tabous d'une autre race sans cependant se rendre parfaitement compte... Dominant sa répulsion, Everett eut un rire saccadé. « Oui, oui, je vois où vous voulez en venir, Fanu. C'est une théorie intéressante. Mais même si elle était réalisable, cela... enfin, cela serait impossible. »

— « Pourquoi ? »

— « Eh bien, c'est une question de... Voyez-vous, mes hommes n'accepteraient pas. Nous ne sommes pas des cobayes, » acheva Everett d'un ton plus sec.

— « Non. » La voix de Fanu exprimait de nouveau la commisération. « Vous êtes une race condamnée à disparaître, mais avec

une possibilité de survivre. Une seconde chance — que ceux de ma propre race n'ont pas eue. »

Il s'éloigna sur ces mots, glissant à pas feutrés vers le laboratoire, et John Everett le suivit d'un regard effaré. Une seule pensée harcelait maintenant le commandant. « Grand Dieu ! Ce n'était pas simplement une théorie ! Il y croit pour de bon ! »

*
**

Ce fut un léger bruit qui lui fit enfin lever les yeux. Il n'avait entendu personne entrer — et la vue de Chord, silhouette massive immobile devant son bureau, provoqua un sursaut instinctif de sa part.

— « Pardon si je vous dérange, commandant. »

— « Vous n'avez pas besoin de vous excuser, Chord. Que puis-je faire pour vous ? »

Le géant eut un sourire timide. « Pas facile de perdre les vieilles habitudes, commandant. J'ai pas l'impression que j'y arriverai de sitôt. » Malgré son gabarit et son maintien, Chord n'était pas sot, bien qu'handicapé par un niveau d'instruction médiocre et la gêne que lui donnait son physique balourd. Pour l'instant, il se dandinait d'un pied sur l'autre en marmottant le but de sa visite. « Je... Alors voilà, on m'a choisi comme délégué. C'est... c'est pour les hommes. »

— « Le cahier des doléances ? Mettons-nous bien d'accord, Chord : je ne suis plus votre supérieur. Nous sommes tous sur le même plan, maintenant. »

— « Bien sûr, mais... mais vous êtes toujours le commandant, commandant. »

Everett soupira et attendit la suite. « Il y en a certains... certains parmi nous, qui aimeraient pouvoir se construire des huttes particulières. Vous savez, c'est pas qu'il y ait des risques de bagarres ou d'autres choses, non. Tout ce qu'on voudrait, c'est être un peu tranquilles chacun de notre côté. Chacun chez soi, comme qui dirait... »

— « Comme avant sur la Terre ? » Chord hocha la tête sans ajouter un mot. « Eh bien, mais je n'y vois pas d'inconvénients, » reprit Everett. « Mais vous n'aviez pas besoin de venir me demander mon avis. »

— « C'est seulement... Vous comprenez, il y a des gars qui pensent que vous pourriez prendre ça du mauvais côté, commandant. »

— « Du mauvais côté ? » répéta Everett, ahuri de voir le visage de Chord passer au rouge brique.

— « Vous savez bien... deux hommes qui vivent seuls ensemble... Mais ça, ça n'a rien à voir avec nous, commandant ! Juré ! »

Everett attendit qu'il fût parti pour donner libre cours à sa

gaieté. Gaieté un peu forcée, car il ressentait par-en-dessous une bizarre impression de malaise qui était presque de la peur.

— « Et ce point le tracassait véritablement ! » dit-il en riant quand il rapporta plus tard le dialogue à Fanu.

— « N'aurait-il donc pas dû ? » demanda doucement l'extra-terrestre. « N'ouvrez pas ces grands yeux, John. Je ne suis pas sûr du terme exact en votre langue, mais vos compagnons, je crois, ont bien senti que le... le dernier à approuver un tel état de choses serait certainement vous. »

Everett se leva, mû par la colère. « Voulez-vous insinuer que mes hommes en viendraient réellement à... ? »

— « Vous avez dit vous-même qu'ils étaient ici comme agents libres. Qu'ils n'étaient pas sous vos ordres. »

Everett mit la main sur ses yeux d'un geste las. « Oui, je l'ai dit. Mais c'est l'habitude. »

— « L'habitude aussi en matière de mœurs, John ? »

— « Fanu ! Ecoutez, j'admets que vous ne connaissiez pas nos tabous (peut-être du reste sont-ils ridicules) mais ce sont les nôtres, ceux de notre race. Quant aux hommes... »

— « Les connaissez-vous, John ? »

— « Cette question ! »

— « Combien de temps pensiez-vous demeurer ici ? »

Everett ouvrit la bouche, mais ne répondit qu'après un bref calcul de tête. « Six mois sur la planète, huit mois à l'aller et autant pour le retour. »

— « Et cela fait combien de temps que vous êtes ici, maintenant ? »

— « Dix-huit... dix-huit mois. » Le visage d'Everett se crispa, reflétant le souvenir de certains faits mentionnés par les satanées bandes documentaires. « Vous êtes mon ami, Fanu, mais ce que vous êtes en train de suggérer est insensé ! Vous ne connaissez pas les Terriens depuis suffisamment longtemps pour vous en faire une idée juste. »

Fanu secoua la tête avec une lenteur grave. « Il y a un dicton sur vos bandes (nous-mêmes en avions un semblable) disant que les arbres cachent parfois la forêt. » Il entraîna l'homme jusqu'à la fenêtre et, montrant la vallée : « Comptez, John. Sept petites huttes, dont trois plus petites que les autres. Pourquoi ? »

Everett lutta contre l'horreur qui le prenait à la gorge, contre ce soupçon qui l'épouvantait et le rendait malade d'écœurement. « Non, » protesta-t-il. « Ce sont des amis. Vous ne pouvez comprendre. »

— « Non ? » La voix de Fanu exprimait la tristesse. « Ne pensez-vous pas que nous avions nous-mêmes des amis ? Mais vous, vous avez le bonheur de posséder des corps qui permettraient à deux amis de devenir conjoints. »

— « Assez ! » Everett eut l'impression d'avoir hurlé ce mot. Il avait soudain devant les yeux l'image d'un grand mur blanc qui menaçait ruine, un mur qu'il s'efforçait de retenir en l'étayant de ses seules mains nues, tandis que ses hommes, debout à proximité, le regardaient fixement. Cependant, Fanu montrait de nouveau la vallée. Dominant sa répugnance, il suivit la direction indiquée par la patte tridactyle. Les hommes avaient improvisé une sorte de bal bouffon, moitié danse moitié chahut, avec force rires, cris, bousculades et empoignades amicales. Il en vit deux perdre l'équilibre et tomber l'un sur l'autre. Ils mirent assez longtemps à se relever et quand ils se séparèrent, ce fut avec un regret où se mêlait un peu de gêne.

Everett recula d'un bond, loin de la fenêtre, cherchant à effacer cette vision. La lézarde dans le mur était devenue brèche — une brèche qui était les ravages de l'inévitable — et son esprit travaillait fiévreusement à la plâtrer avec des mots : grands gosses... jeux brutaux... besoin de retour à l'adolescence...

— « Posez la question à vos hommes ! » Pour la première fois depuis qu'il connaissait Fanu, il sentait dans ses paroles un commencement de colère. « Vous avez une seconde chance, John ! C'est leur droit le plus strict de choisir par eux-mêmes, d'accepter ou non de périr. Vous ne pouvez pas trancher pour eux tous ! Posez la question à vos hommes, ou alors... » Everett se retourna et constata que Fanu frémissait véritablement. « Ou alors, c'est moi qui en prendrai l'initiative. »

Il sentit un goût de fiel envahir sa bouche. « Très bien ! » s'écria-t-il. « Je leur parlerai... mais ne me blâmez pas si, après ça, ils vous mettent en charpie ! »



L'expression de leurs visages avait suffi. Certes, ils connaissaient tous Fanu. L'extra-terrestre était maintenant un des leurs. Ils savaient la tragique histoire de sa race. Ils respectaient sa science, sa sagesse — et même, ils l'aimaient. Mais il restait malgré tout « celui d'ailleurs », et il venait de le prouver. Il ne comprenait pas la mentalité de l'homme.

Le bruit du coup frappé à la porte le traversa comme une décharge électrique.

C'était Chord, accompagné d'un autre homme. Everett cligna les yeux dans la pénombre, cherchant à reconnaître le nouveau venu. Bonté divine ! Le petit Latimer — le novice, celui que tout le monde surnommait Tip... Un gamin... Là, sous son nez ! En plein sous son nez !

— « Commandant... » Le reste se perdit. Chord avait l'air cons-

terné, chaviré, et Everett se rendit compte que son visage devait refléter un verdict impitoyable. Lui... le commandant si patient, si bienveillant... Tous sur le même plan, hein ? Tu parles ! Croyait-il donc être Dieu le père ? Il en vint soudain à honnir son inflexibilité et se fit violence pour offrir une expression plus calme à ceux qui venaient le trouver. Ce fut avec une humilité nouvelle qu'il dit enfin : « Arrivez, Chord. Et vous aussi, Lat... Tip. Que puis-je faire pour vous ? »

— « C'est... c'est à propos de ce que vous avez dit, il y a deux jours. Vous savez, à propos... du... à propos de ce que le docteur Fanu vous a dit. Est-ce que c'est sérieux ? »

— « Il y pense vraiment ? » insista Tip. Le regard d'Everett passa de Chord au novice. Tout jeune, oui — mais rien du genre minaudier. Un gamin de mine avenante, bien proportionné, format-type Université. Traits fins et réguliers, mais ni trop fins, ni trop réguliers. Des mains calleuses. Et un reste d'acné le long des mâchoires.

— « Eh bien... » répondit lentement Everett en s'efforçant de garder un ton neutre, « il prétend que c'est sérieux. »

— « Le docteur Fanu ne me fait pas l'impression d'un fantaisiste, » continua Tip. (L'extra-terrestre était devenu « le Docteur » pour tout le groupe après avoir remis en état plusieurs côtes brisées et un genou démoli au cours des deux ou trois mois précédents.)

— « Non, je ne pense pas qu'il songe à plaisanter. »

— « Et comment veut-il... Je veux dire... »

— « Je n'ai pas de détails, » interrompit aussitôt Everett. « Mais s'il dit qu'il le peut — et sa race était suffisamment avancée en biologie — il est possible qu'il le fasse. Qu'il arrive à nous faire nous reproduire. »

— « A nous faire avoir des bébés, » corrigea Tip. Cette phrase sans détours choqua Everett. Il ne s'était jamais exactement représenté la chose de cette façon, même quand il en discutait seul avec lui-même. « Voulez-vous... nous autoriser à le voir, commandant ? »

Chord intervint, avec les phrases maladroites qui lui étaient habituelles. « Tip et moi, on a longtemps parlé de ça. C'est drôle, mais... euh... par le fait, on avait déjà pensé à... à quelque chose dans le genre, et puis le docteur Fanu a dit... que... Alors, est-ce que vous voudriez nous accompagner pour qu'on le voie ? »

Everett se leva. « Si c'est ce que vous voulez... » Ils lui répondirent du même signe de tête. Il fit un pas vers la porte puis se retourna, en proie à un doute tenace.

« Voudriez-vous répondre à une question... un peu directe ? Est-ce que vous deux... Enfin, je veux dire, est-ce un sentiment qui s'est développé entre vous depuis que vous êtes ici, ou bien étiez-vous... étiez-vous déjà comme cela avant notre arrivée ? »

Les deux hommes parurent soudain désorientés, écœurés, toute leur confiance en un chef intelligent ébranlée à la base. Les lèvres de Chord se tordirent sous l'effet de la colère, mais ce fut le jeune qui proféra : « Bon sang, commandant ! Pour qui est-ce que vous nous prenez ? »

— « Excusez-moi, » répondit aussitôt Everett. « Je... je regrette ces paroles. C'est très bien de votre part d'être volontaires. » Il fit demi-tour et ouvrit la marche en direction du laboratoire, au sommet de la colline. Mais une réponse inexprimée ne cessait de le harceler intérieurement. « Pour qui ? Pour qui je vous prends ? Si je le savais, grand Dieu ! Je n'en sais rien ! Et le pire, c'est que j'ignore ce que vous serez demain. Et Dieu ne le sait pas davantage ! »

⁂

— « Du point de vue chirurgical, » commença Fanu, « le procédé n'a vraiment rien de compliqué. »

L'attitude d'Everett trahissait sa gêne et il garda les yeux tournés vers la porte de la salle d'hospitalisation tandis que l'extra-terrestre poursuivait : « Chimiquement parlant, évidemment, nous sommes sur un terrain moins solide. Il y a les hormones qui doivent être reproduites par synthèse, la stimulation pituitaire, et un gros risque à courir. Par bonheur, vos sexes produisent un nombre suffisant de chaque sorte d'hormones, ce qui me permet de multiplier les expériences en vue de la synthèse. Mais il n'y a aucune raison que j'échoue. »

Everett le regarda avec colère, et sa réaction devant le ton froidement scientifique de Fanu se traduisit par une apostrophe furieuse : « En d'autres termes, ces deux hommes ne sont pour vous que des animaux de laboratoire ! Des cobayes ! »

— « Pas du tout. Je réussirai. Il me faudra peut-être un certain temps pour régler leur système glandulaire et une grande part du succès dépendra de quelques modifications d'ordre physique. Si j'avais pu le prendre tout jeune, avant sa puberté, alors... »

— « Et pourquoi Tip ? » interrompit Everett qui, cramponné à son bon sens, voulait éviter tout détail écœurant. « Pourquoi lui ? J'aurais cru que Chord, beaucoup plus fort, serait davantage apte à... »

— « A porter un foetus ? Détrompez-vous. C'est une question de développement pelvien. Chord est beaucoup trop masculin, son bassin est bien trop étroit pour... »

Everett partit d'un rire hystérique. « Trop masculin ! C'est une révélation, pas vrai ? Trop masculin ! »

— « Je puis vous donner un sédatif, » reprit l'extra-terrestre sans marquer la moindre émotion. « Vous me semblez en avoir besoin. » Mais la main qu'il posait sur l'épaule de l'homme se fit

réconfortante. Everett retrouva un peu de calme. « Il le faut, John, » continua Fanu. « Si votre race doit se perpétuer... »

— « C'est peut-être ce qu'il ne faudrait pas, justement ! » grondat-il. « Ne serait-ce pas plus propre de disparaître comme nous sommes, avec nos corps tels qu'ils furent créés, plutôt que de les voir changés en une... une parodie obscène de... *Non, tout cela est contre nature !* »

— « Au même titre que la présence de votre race sur cette planète. »

— « C'est tout différent ! » protesta-t-il — mais le ton manquait de conviction. « Il s'agit là de mécanique, tandis que... »

— « Vous produisiez des espèces alternées parmi vos animaux domestiques pour vos propres besoins. Et dans une certaine mesure vous agissiez de façon identique à l'égard des humains en pratiquant la stérilisation obligatoire sur les individus déficients... »

— « Je m'inscris en faux contre cela ! » protesta Everett. « C'était différent... »

— « Exactement comme votre situation actuelle diffère du tout au tout de celles qu'a pu connaître la race humaine dans le passé. » Everett fixait sur Fanu un regard sombre — ses préjugés de Terrien luttant toujours contre son intelligence. « Je vous ai demandé de parler à vos hommes, John. Vous l'avez fait. Vous avez considéré qu'en toute justice ils devaient prendre leur décision par eux-mêmes. Ils ont choisi. Et voilà maintenant que vous vous y opposez. »

— « Je vous les ai amenés, n'est-ce pas ? »

— « Oui — et je vous en remercie. Un jour viendra où vous vous en remercierez vous-même. »

— « C'est peu probable. Oh ! oui, je sais. Selon vous, selon votre façon de voir, je suis un anachronisme. Mais il m'est impossible de... » Everett laissa sa phrase inachevée et tourna de nouveau la tête vers la porte close. « Pourquoi eux deux, alors qu'il vous suffisait d'en... d'en modifier un ? »

Fanu eut un cillement étonné. « Mais pour leur plaisir physique, John. Je sais que ce détail est de la plus grande importance pour votre espèce, qu'on le considère ou non comme un moyen de reproduction. Certaines retouches d'ordre anatomique... »

— « Epargnez-moi ! » coupa Everett. Voyant que l'extra-terrestre ne comprenait pas, il s'exprima de façon plus précise.

— « Oh... » murmura Fanu. « Je pensais que vous désiriez savoir. »

— « Je... » Everett déglutit péniblement. « Je préférerais quelques détails d'ordre scientifique. Je ne saisis toujours pas. Pour moi, il y a... les mâles et les femelles, sans plus. »

— « Pas du tout. Pas dans le cas de votre espèce. Il existe des individus (comme ceux qui composent votre équipage) dotés d'or-

ganes mâles prédominants et d'organes femelles à l'état embryonnaire. Et il y a d'autres individus (je le présume, du moins, puisque je n'ai vu que des films) qui possèdent des organes femelles prédominants et des organes mâles très rudimentaires. » Fanu marqua un temps d'arrêt. « Dois-je continuer ? »

Le commandant Everett sentait qu'un bon verre d'alcool lui aurait fait grand bien. Mais il fit un signe affirmatif en réponse à la question posée.

« Il existe donc des organes atrophiés et certains éléments communs. Le facteur prédominant peut être contre-stimulé par des hormones, certains produits chimiques — et d'ailleurs, vos propres hommes de science ont autrefois réalisé la chose dans un nombre de cas limités. » Everett regarda l'extra-terrestre prendre un flacon qu'il éleva à la lumière. « C'est une grande chance pour votre espèce que chaque individu possède des organes symétriques, y compris ceux de la reproduction. »

— « Ce qui vous donne un cobaye inépuisable. »

Si Fanu avait été capable d'expression humaine, il aurait probablement paru blessé. Everett, qui comprenait chaque jour un peu mieux ses gestes et sa cadence de diction, sut qu'il était touché au vif. L'extra-terrestre cligna les yeux avec gravité et reprit : « Ce qui permettra à notre homme — ou à mon cobaye, si vous préférez — d'être de l'un ou de l'autre sexe. Il faudra simplement pratiquer le transfert d'un groupe de lobes, et leur caractère même permettra ensuite d'isoler et d'augmenter les chances de succès. Nous pouvons soumettre le tissu interstitiel à des doses massives d'hormones et de produits activant la transformation de l'élément prédominant. » Everett devait paraître encore sceptique, car Fanu gagna prestement l'endroit où il avait ses cages d'animaux de laboratoire. Il y prit un petit mammifère à fourrure — une espèce locale qui faisait à peu près la taille d'un écureuil. « Nous avançons, John. Nous avançons. En voici la preuve. Un individu mâle que je n'ai traité ni au premier âge ni à la puberté, mais alors qu'il avait déjà atteint son plein développement ! »

Everett passa une main distraite sur le petit animal. « Oui, bien entendu, » grommela-t-il, « mais ce n'est pas un être humain. Et eux... seront-ils encore des êtres humains ? »

Fanu ne répondit pas. Everett, d'ailleurs, n'attendait pas de réponse de sa part.

*
**

Comme c'était à prévoir, on entendait quelques propos obscènes mais, dans l'ensemble, les hommes faisaient preuve de beaucoup de tact. Everett était allé jusqu'à leur salle de récréation. Il avait pris un verre de cette bière qu'ils fabriquaient et, discrètement

dans un coin, prêtait l'oreille aux commentaires. Trois ou quatre hommes, pas davantage, crurent bon de plaisanter. Encore étaient-ils de ceux qui tournent tout en dérision, simplement parce qu'ils n'imaginent rien d'autre à dire. De bons travailleurs — mais plutôt lourds du point de vue expressif.

— « Puis-je m'asseoir à votre table, commandant ? »

C'était Tsen. Everett acquiesça du geste et regarda le petit navigateur prendre place en face de lui. Tsen eut une moue de dégoût à l'adresse de ceux qui plaisantaient. « Vous non plus, vous n'approuvez pas ce qu'ont fait Chord et le gamin ? »

— « Ce n'est pas une question d'approbation, Tsen. C'est une question de survie. Ils estiment, et Fanu l'estime également, que c'est le seul moyen. » Everett eut un petit rire sec. « Ils ont raison, bien sûr. »

— « Mais vous ne les approuvez pas. »

Il but une ample rasade avant de répondre : « On m'a toujours enseigné que c'était un péché. »

— « Cela ? L'homosexualité ? » Everett fit une grimace, vit l'expression étonnée de Tsen et s'efforça de faire abstraction de lui-même. « Mais, commandant, le péché ne résidait-il pas dans le fait que ces hommes ne pouvaient procréer ? »

Il regarda le Chinois avec effarement. Il avait conscience d'être là, bouche bée — et pourtant il restait sans réaction en face de son interlocuteur.

— « Croyez-vous que le docteur Fanu m'accepterait à titre de... de second volontaire ? »

— « Vous ? » Il jeta un bref coup d'œil à la ronde et baissa la voix. « Vous, Tsen ? Je n'aurais jamais pensé que... »

— « Que j'étais un être humain, commandant ? Cela fera deux ans bientôt que nous avons atteint cette planète, et nous ne sommes ni des moines, ni de purs esprits. Si quelqu'un ici a été élevé dans des principes d'ascétisme, c'est moi. Mais l'affection, les exigences physiques... finissent par avoir raison de certaines personnes. Nous ne bénéficions pas tous de cet empire sur soi qui est le vôtre, commandant. Les uns cherchent à tirer satisfaction d'eux-mêmes. Pour d'autres, cette satisfaction suppose une attirance vers leurs semblables. Si ces semblables se trouvent appartenir au même sexe, c'est bien malheureux, mais... dans les circonstances actuelles... inévitable. »

Everett accusa le coup. C'était ce qu'on appelle le recevoir en pleine figure. « Puis-je vous demander qui ? »

— « Savoir, commandant, si cela contribuerait à vous rasséréner, ou ne ferait qu'accroître votre amertume ? » Enfermé dans le piège de ses propres préjugés, Everett évita le regard de Tsen. « Le docteur Fanu acceptera-t-il de m'examiner ? Est-ce que les choses... vont bien pour Chord et Tip ? »

— « Fanu semble satisfait et, s'il ne l'est pas, personne ne le sera. » Everett leva son verre, le vida jusqu'à la dernière goutte et le reposa d'un geste brusque. « Oui, je suis sûr que Fanu prendra votre demande en considération. Vous pensez comme lui, de façon moderne. Les choses devraient bien aller pour vous. »

***

Cela faisait des semaines, à présent, qu'il ne se préoccupait plus de la situation. Tsen était sorti de l'hôpital et Everett avait d'autres problèmes en tête. Les réserves provenant de l'astronef s'épuisaient. Toute l'habileté, toute l'énergie du commandant tendaient à mettre en œuvre des méthodes de remplacement, convertir certains appareils, utiliser les matières premières que l'on pouvait trouver sur place. Les hommes continuaient de l'étonner avec leurs procédés de fortune et mille petites inventions inspirées par l'urgence. La planète elle-même offrait un climat très doux et deux saisons annuelles propices à la culture des céréales. Malgré tout, et à mesure que leur matériel devenait inutilisable, ils étaient contraints de recourir aux bêtes de somme indigènes et de travailler davantage de leurs mains.

Depuis combien de temps Chord faisait-il le travail de deux hommes à la ferme communautaire ? Everett interrogea le géant une fin d'après-midi, alors qu'ils prenaient tranquillement le chemin du réfectoire.

— « Oh ! je m'en tire bien tout seul, commandant. J'ai été élevé chez des fermiers. »

— « Ce n'est pas la question, Chord. Où est Tip ? »

— « A la maison. » Ni excuse, ni mauvaise humeur. Rien qu'une gêne manifestement sincère.

— « Ecoutez, Chord, il n'est pas juste que vous fassiez sa part de travail. Peu importe que vous soyez le plus costaud d'entre nous. Tip exagère à vos dépens. »

— « Non, commandant. Croyez pas ça. Il est malade. Le docteur Fanu... »

Mais déjà, Everett prenait délibérément le chemin de la petite hutte que partageaient Chord et le jeune Latimer. Le géant courait derrière lui à grandes enjambées, multipliant les protestations, mais le commandant Everett n'était plus d'humeur à rien entendre. Il ne songeait plus qu'à l'indécrottable paresse du jeune Tip laissant son... ami s'appliquer tout le travail tandis que lui-même se donnait du bon temps...

La hutte était plongée dans l'obscurité. Il fallut deux ou trois secondes à Everett pour s'y reconnaître. Ignorant les grommellements de Chord qui arrivaient en sourdine de l'arrière-plan, il

enjamba le seuil surélevé et finit par situer le coin où était le lit.
— « Latimer ! »
L'interpellé se souleva à moitié, une couverture maintenue serrée contre lui. Une couverture ? Mais, bon sang ! la température était d'au moins trente degrés dans la hutte ! « Alors, Latimer ? Quelles sont ces façons de laisser Chord faire le travail qui vous a été donné ? »
— « Commandant, je n'ai pas... Je ne peux pas me lever ! »
La voix était lamentable et Everett dut faire effort pour garder présent à l'esprit qu'il s'agissait d'un simulateur. « Est-ce que Garrett est déjà passé vous voir ? »
— « N... non, commandant. Je... je... »
Everett saisit un bout de la couverture pour l'arracher, mais Tip ne fit que la serrer davantage contre lui avec une force désespérée. « Laissez-moi ! » hurla-t-il. Puis, sans transition, il éclata en sanglots convulsifs et se laissa retomber sur le lit. Chord empoigna le bras d'Everett. « Laissez-le, hein ? Bon Dieu... » La colère faisait trembler sa voix. « Laissez-le... commandant. »
Les sanglots de Tip avaient des pointes hystériques. Everett dégagea son bras meurtri par les doigts de Chord et regarda la silhouette enveloppée dans la couverture. Une silhouette méconnaissable — étrangement, incroyablement distendue...
— « Grand Dieu ! » proféra-t-il. Il sortit de la hutte comme s'il fuyait et courut droit vers le laboratoire au sommet de la colline.



— « Mais bien sûr, John. J'ai réussi. Vous ne m'aviez donc pas cru ? »
— « Eh ! non, grand Dieu ! » Everett allait et venait comme un égaré. « Non, non, je... je n'y croyais pas. Je pensais que c'était une farce, une plaisanterie monstrueuse, un... un cauchemar dont je n'arrivais pas à me délivrer. »
— « Voulez-vous en sortir ? »
— « En sortir ? Au nom du Ciel, Fanu, vous ne m'avez donc pas écouté ? Cette chose est monstrueuse... impie ! »
— « Ce mot n'a aucun sens pour moi, John — ni pour les hommes qui ont désiré que cela soit. »
— « Mais si vous pouvez le faire, pourquoi ne pas utiliser... des éprouvettes... enfin, n'importe quoi, plutôt qu'un tel procédé ! »
— « Ce serait possible, en effet. »
— « Ce serait... Mais alors, bon sang ! pourquoi cette... ce blasphème ? »
— « Encore un mot qui n'existe pas pour moi, John. Je pouvais certes obtenir un œuf décondé, mais la gestation de cet ovule en dehors de son élément naturel serait terriblement difficile. La tota-

lité de la période de gestation nécessiterait une surveillance équivalant au temps complet de deux ou trois hommes. En admettant même que nous disposions... »

— « Mais... »

— « Ecoutez-moi jusqu'au bout, John. Pour un... primipare, Tip a été assez mal choisi. Je n'aurais pas dû consentir. J'ai eu beau le mettre en garde contre le danger, il a insisté. Chord tergiversait, mais c'est le plus jeune qui a eu le dernier mot. Même ainsi, toutefois, l'incubation du foetus dans son corps offre davantage de garanties qu'aucun procédé tenté en laboratoire. »

— « Plus de garanties pour le foetus. »

— « C'est exact. »

— « Vous jouez avec la vie de ce gosse ! » s'écria Everett.

— « Oui — et il le sait. Il a... il m'a répondu qu'il voulait que l'hérédité de Chord s'unisse à la sienne. »

Everett se détourna de Fanu et porta les mains à ses tempes. « Dans quel abîme, Dieu du Ciel... Mais pourquoi donc ne nous sommes-nous pas écrasés au sol en arrivant ici ? »

— « Posez cette question à votre Dieu, John. »

Il fit volte-face, abasourdi par la réponse.

« Si vous reconnaissez l'omnipotence de votre déité, John, ne devez-vous pas accepter qu'il ait permis cette évolution ? »

— « Et si ce gosse meurt ! Vous l'auriez vu souffrir comme je l'ai vu... »

Les paupières de l'extra-terrestre clignèrent gravement à plusieurs reprises. « L'hystérie est peut-être une réaction naturelle en l'occurrence, John. Tip a beau être préparé, il reste toujours en lui un certain degré d'émotivité. Ne perdez pas de vue qu'il y a un déséquilibre chimique. Pour Tsen, du reste, les choses iront beaucoup mieux. »

Everett se laissa tomber sur une chaise. Le cauchemar le submergeait, l'emportait dans un flot noir, et il n'entendit pas Fanu sortir.

***

Les plaisanteries avaient cessé. Elles visaient trop d'hommes à présent. Parmi eux, ceux qui étaient encore valides ne prenaient pas tellement bien les réflexions obscènes faites sur le compte de leurs compagnons. A mesure que se développaient les liens affectifs, que les sentiments gagnaient en profondeur, le nouveau genre de vie prenait une assise de plus en plus solide. Everett se comparait parfois à un prédicateur réactionnaire marmottant ses objurgations pour un auditoire réduit à sa seule personne. Tous les hommes, maintenant, étaient contre lui. Ils connaissaient sa position et avaient choisi de ne plus discuter en sa présence. Ils

venaient présenter leurs rapports quand il le fallait (habitude à laquelle nul n'avait encore manqué) et c'était tout.

Il tenait son journal de bord. Le jour viendrait où il serait obligé de s'arrêter faute de papier, à moins de pouvoir fabriquer un produit de remplacement. C'était à considérer. Les seuls grains qu'ils avaient réussi à faire germer... Il lui faudrait consulter les archives, se documenter sur la façon d'obtenir du papier de riz... Tsen avait peut-être, dans sa documentation personnelle... Et puis, au diable Tsen ! A quoi bon se mettre martel en tête ? Everett serait mort — ils seraient tous morts — avant même de manquer de papier. A quoi leur servirait ce journal ?

La période des pluies, qui s'étendait entre les deux saisons propices aux cultures était déjà avancée quand, un soir, on frappa violemment à la porte d'Everett. Sans se retourner, il grommela à mi-voix la permission d'entrer.

— « Commandant ! »

— « Oui ? Qu'y a-t-il, Chord ? » Avec ses cheveux embroussaillés, ses yeux hagards, le géant semblait littéralement hors de lui. « Eh bien, mon vieux, qu'y a-t-il ? »

— « C'est Tip, commandant. Il est très malade ! »

— « Ne l'est-il pas depuis longtemps déjà ? »

— « C'est... Non, commandant, cette fois, c'est pas pareil. Il... il souffre... Des douleurs terribles ! »

Everett eut un haut-le-corps et dut se faire violence pour réprimer un fou-rire hystérique. « Ah ! Eh bien, n'est-ce pas exactement ce que vous attendiez ? Tip aurait dû y penser avant d'accepter la proposition de Fanu. » Et l'idée grotesque lui passa par la tête de savoir s'il devait offrir ses félicitations.

Chord blêmit sous l'effet de la colère et de la peur et il enfonça ses pouces dans les épaules d'Everett avec une force qui meurtrissait les chairs. « Ecoutez, commandant, j'en ai assez, moi, de toutes vos... » Il s'interrompit, refoula quelque chose au fond de sa gorge, puis, d'une voix qui semblait toute menue chez ce colosse : « Ecoutez, commandant, j'ai peur. Ce n'est... Le moment n'est pas encore venu. C'était prévu pour dans six semaines, pas avant. Alors je... j'ai peur, commandant... » acheva-t-il d'un ton pitoyable.

Ils coururent d'une traite jusqu'à la hutte, trempés par la pluie battante, et Everett réprima un nouvel accès de rire hystérique. Ces hommes de l'espace, ces épaves d'un autre âge, ces rescapés d'un monde disparu... Des trombes d'eau dans la nuit noire, un appel à l'aide affolé... Et une autre image, d'autres images qu'il chassait aussitôt : celles d'un... d'un enfant... accouché à minuit par deux hommes.

Mais ces pensées monstrueuses disparurent dès qu'il fut dans la hutte, chassées par les souffrances qui tordaient l'être jeune convulsé sur le lit. Tip était incroyablement pâle, la sueur l'inon-

dait et on sentait toutes ses forces réunies pour ravaler des cris qu'il ne parvenait pas toujours à retenir. Ses lèvres blanches portaient la marque rouge de ses dents. Et là, Everett sentit brusquement qu'il faisait partie du drame, qu'il y était impliqué au même titre qu'un autre. Peu importaient les causes. Il ne pouvait ignorer plus longtemps le jeune visage torturé. Tip regarda une seule fois le commandant, puis se tourna vers le mur de la hutte et ferma les yeux. « On ne pouvait donc pas... chercher Garrett... » articula-t-il péniblement.

— « Quand est-ce que ça a débuté ? » demanda Everett. En hâte, il essayait de se rappeler tout ce que l'on peut faire pour soulager un être dans de telles circonstances — et c'était la première fois, sans doute, qu'il regrettait de n'avoir pas écouté plus attentivement les explications de Fanu.

— « Il y a... longtemps... » chevrota Tip.

— « Combien de temps ? » coupa Everett, essayant de prendre un ton compatissant en dépit de son anxiété.

— « Deux... deux heures. » Soudain, Tip rejeta le buste en arrière, en même temps qu'un tremblement violent le secouait de la tête aux pieds. Everett mesura la durée du spasme sur son chronomètre. Deux minutes. Il évitait de regarder le corps déformé, ce ventre distendu que les couvertures ne suffisaient plus à dissimuler. Tip respirait lourdement, d'un souffle rauque. Il murmura encore : « Comment les femmes pouvaient-elles... », puis ses yeux s'agrandirent, devinrent fixes et il retomba sur le matelas, sans connaissance.

— « Tip ! Tip ! Réveille-toi, petit... je t'en prie ! » Chord suppliait, penché sur le corps immobile, le secouait doucement, caressait le front mouillé de sueur.

— « Inutile. » L'inquiétude tenaillait Everett. Il fallait que Fanu agisse. Il le fallait absolument. Impossible de laisser ce gosse mourir. Pas après un... un sacrifice comme celui-là !

« Pouvez-vous le porter ? » Il aida Chord à le rouler dans les couvertures. Tip ne reprit pas connaissance, mais ils sentaient sous leurs doigts les spasmes qui le secouaient toujours... Chord le prit dans ses bras et ils partirent à travers les bourrasques, droit vers les petites lumières qui brillaient comme un phare au sommet de la colline.

*
**

— « Et jusqu'alors, il avait gardé sa conscience ? » insista doucement Fanu en contournant le lit sur lequel Tip gémissait.

— « Oui, tout le temps, » répondit Chord. « Ce n'est pas encore le moment, hein ? Pas encore ? C'était de ça qu'il avait peur ! Il disait toujours qu'il allait le perdre... A force de lire ces bouquins et de voir ces films... il... Bon Dieu ! s'il meurt, je vous tue ! »

— « Je ne suis pas votre Dieu, » répondit Fanu d'une voix dont la douceur se mêlait de tristesse. « Je ne dispose ni de la vie ni de la mort. Mais je ferai toutce qu'il faudra. »

— « Fanu... » Everett interrompit sa phrase dès le premier mot et eut peine à détourner ses yeux du corps au ventre gonflé. Il n'avait encore jamais vu aucun des résultats des... expériences comme il les voyait maintenant, en pleine lumière, sans rien pour les dissimuler. Cette révélation l'atteignait d'un seul coup et le laissait abasourdi. Peut-être, en fin de compte, s'était-il conduit comme un imbécile ? Mais pourquoi l'avait-on, lui et lui seul, tenu dans l'ignorance ? Maintenant seulement il comprenait : les hommes s'étaient arrangés, par une sorte de conspiration, pour lui cacher Tip, et Tsen — et aussi le jeune Reading, le compagnon du premier officier.

— « Il faut faire quelque chose, Fanu. Chord m'a dit que ce n'était pas la date prévue. »

— « Sept mois et demi — ou même un peu davantage — d'après votre façon de calculer. C'est mieux que je n'espérais. »

— « Fanu... le mâle humain n'était pas conformé de par sa nature pour... pour ce... » Il éprouvait soudain le besoin de s'esclaffer, mais c'était plus un effet de la peur qu'une manifestation de gaieté. Tip reprenait conscience en gémissant doucement, grognant de temps en temps comme un animal meurtri. Garrett était là, revêtu de sa blouse blanche, calme et positif, une main tenant celle de Tip pour le rassurer, tandis qu'il promenait le sthétoscope de place en place. « Pouls excellent pour l'instant, docteur. Mais on n'a pas trop intérêt à lambiner. »

— « Bien. Portez-le jusque dans la salle, Chord. Je crains fort qu'il ne me faille l'opérer dès maintenant. » Le regard de Tip se fixa sur Fanu et la voix de l'extra-terrestre (qui ne semblait plus du tout monocorde à Everett) reprit doucement : « Je suis désolé, Tip. Vous êtes bâti de façon trop masculine. Je vous avais prévenu, souvenez-vous. »

Le garçon acquiesça de la tête, sans un mot, sans cesser de se mordre la lèvre. Puis, au moment où Chord se baissait pour le prendre, il haleta : « Si vous en êtes réduit à choisir... Doc... souvenez-vous de votre promesse... »

Everett s'effondra sur un siège, le visage enfoui dans ses mains, et sombra de nouveau dans le cauchemar. La première chose dont il eut conscience, longtemps après, fut la réapparition de Chord à la porte de la salle de chirurgie. Le colosse fit deux ou trois pas chancelants — et Everett, qui se sentait abominablement ridicule, put le voir donner une surprenante pantomime de père en attente d'un enfant.

***

— « Une fille, » annonça Fanu.

Sa bouche minuscule s'incurvait en une très proche imitation de sourire — la plus proche dont il fût capable — et Chord l'attrapa par la blouse.

— « Tip ? Tip ? »

— « Il va très bien. Faible, mais hors de danger. Vous pouvez le voir maintenant. Mais usez de ménagements avec lui. »

Le visage de Chord perdit un instant toute expression. « Merci... » marmotta le géant. « Merci, grand Dieu ! Pensez un peu, commandant... ce petit imbécile avait fait jurer le toubib... de sauver l'enfant si on était obligé de choisir... »

Il les bouscula presque pour passer plus vite et pénétra dans l'autre pièce.

— « Une fille ? »

— « Une fille, » répéta Fanu. « J'ai fait en sorte qu'il en soit ainsi... pour tout le monde. »

— « Mais... »

— « Pensiez-vous donc que cet état de choses était prévu pour durer indéfiniment ? »

— « C'est-à-dire... Eh bien oui, je le croyais. »

Fanu fit entendre un petit bruit par lequel ceux de sa race devaient manifester leur gaieté. « Et c'est cela qui vous obsédait. Mais non, John. Dans quinze ans d'ici vous aurez au moins quatre ou cinq jeunes filles d'âge nubile. Le climat hâtera la précocité et dans deux générations vous aurez solidement pris pied sur cette planète. Votre race est hardie, jeune, intelligente — autant de qualités que la mienne ne possédait pas. En fait, le cas de Tip était le plus difficile. Il faudra qu'il attende deux ans avant de recommencer. »

— « Recommencer ? » Everett le regardait, bouche bée.

— « C'est lui qui l'exige. J'ai eu beaucoup de peine à lui faire admettre ce délai — mais s'il n'avait pas voulu entendre raison, j'aurais pris dès aujourd'hui les mesures nécessaires. Je le ferai la prochaine fois. Quand les filles seront en âge, sa tâche sera accomplie. »

— « Quand les filles seront en âge... que se passera-t-il, alors, pour les hommes que vous avez transformés ? Et pour ceux... pour ceux qui les aiment, Fanu ? »

L'extra-terrestre cligna les paupières en signe de tristesse. « Cela, John, je l'ignore. Je ne serai plus parmi vous. Je suis vieux... très vieux. Mais je suis sûr que vous trouverez une solution. »

Everett se leva et marcha jusqu'à la fenêtre d'où il contempla un instant les lumières vacillantes des huttes tapies au fond de la vallée — symboles de la renaissance de l'homo sapiens. Quelque

part derrière lui, il entendait vagir un tout petit enfant. La pluie avait cessé. Les étoiles apparaissaient — constellations d'Ailleurs piquées dans un ciel d'Ailleurs.

« Oui... » murmura-t-il à voix basse. « Je m'étais trompé. Mais maintenant, grand Dieu, nous direz-vous quelle va être la suite? »

Traduit par René Lathière.
Titre original : Another rib.

AVRAM DAVIDSON

Gloire à Diane

Depuis deux ans, Avram Davidson est le rédacteur en chef de notre édition américaine. C'est aussi un auteur ingénieux et talentueux, dont l'imagination excelle à trouver le petit détail qui fait mouche. Vous en avez eu au cours des mois passés plusieurs exemples. Celui qui suit n'est pas le moins savoureux.

« CHAQUE fois que les hommes et les femmes forment des groupes séparés, dans une réception comme ici, je veux dire après dîner, » déclara Jim Lucas, « je ne peux pas m'empêcher de penser que nous devrions prendre des noix et du porto et boire à la santé de la reine, comme dans les vieux romans anglais. »

— « Que non, ce n'est pas du porto qu'il te faut, » répliqua Don Slezak, qui était le maître de céans, en ouvrant le petit bar. « Ce qu'il te faut... »

Fred Bishop, qui avait extrait de sa poche un cigare, l'y replaça.

— « A propos de la vieille Angleterre, » commença-t-il. Mais Don n'avait pas envie de parler de la vieille Angleterre.

— « Je veux que vous essayiez ça, » dit-il. « C'est quelque chose que j'ai inventé. Je ne lui ai même pas encore donné de nom. » Il sortit une bouteille, un carafon, de la glace et des verres. Jim parut intéressé ; Fred, résigné. « C'est vraiment un petit cocktail tout simple, » fit observer Don, en servant. « Vous prenez du rhum blanc — n'importe quel rhum de bonne qualité — et du cidre. Mais il faut que ce soit du vrai cidre. Pas de ce jus de pommes pasteurisé que l'on a la permission de vendre maintenant sous le nom de cidre. A peu près ça de rhum... et ça de cidre. Goûtez. »

Ils burent.

— « Pas mauvais du tout. Pour ne pas dire très bon. » Fred claqua des lèvres. « Bizarre comme la mode change pour les boissons. On ne jurait que par le rhum jusqu'au jour où le gin s'est imposé, puis le whisky. Tenez, dans les années dix-sept cent et quelque... »

Don se leva et prépara bruyamment trois autres mélanges de rhum et de cidre.

— « Ah ! » dit-il, en enfilant son verre, « ça descend comme du lait, hein. » Jim posa son verre vide qui tinta. Don confectionna aussitôt une nouvelle tournée.

— « Du lait, » répéta Jim. Il était méditatif. « Tu parles de mode pour ce qu'on boit... dextrose, maltose, sirop de maïs et je ne sais quoi encore, voilà ce qu'on fait ingurgiter aux nourrissons maintenant. Pourquoi diable les femmes ne naissent-elles pas avec la poitrine plate, expliquez-moi ça, Mr. Bishop ? »

Fred eut un sourire distant.

— « Cela prouve que cette histoire d'évolution n'est que du blabla, hein. »

Don Slezak se servit à nouveau.

— « Il ne faut pas que je force trop sur le cidre, » dit-il. « Le rhum, on trouve du rhum partout, mais le vrai cidre... Quelle idée révoltante ! » s'exclama-t-il, à retardement. « Une poitrine plate. Pouah ! »

Jim répliqua, sur un ton d'excuse, que ce serait bien fait pour les femmes.

— « Dextrose, maltose, sirop de maïs. Pas étonnant que les gosses de maintenant se cassent la pipe à cent à l'heure. Ils sont pourris de produits chimiques avant même de savoir marcher ! »

— « Les pauvres gosses. » Don réprima un sanglot. Jim agita son verre.

— « Attendez donc. Par-dessus le marché, la Nature *voulait* que les femmes nourrissent leurs bébés. La Nature avait prévu qu'elles aient des jumeaux. C'est évident. Ou alors elles n'auraient *qu'un* sein. Au milieu. Comme un cyclope ou je ne sais quoi. Et combien de femmes connaissez-vous ou est-ce que je connais qui ont des jumeaux ? Fichtrement peu, laissez-moi vous le dire... Ah ! Margaret Sanger est bien coupable, » conclut-il, mystérieusement.

Don ricana.

— « Ta preuve ne tient pas debout, ça se voit tout de suite. Si l'on te suivait, le vaches devraient avoir des quadruplés, alors. » Il commença à rire, puis à tousser. Le visage de Jim s'assombrit. Fred Bishop rangea à nouveau son cigare.

— « Curieux que vous parliez de ça. Alexander Graham Bell avait justement consacré les dernières années de sa vie à sélectionner une race de moutons qui produisaient des quadruplés. Pour que les brebis puissent nourrir tous ces agneaux, il leur fallait quatre tettes donnant du lait au lieu des deux habituelles. »

Don eut une crispation.

— « J'aimerais que tu prononces ce mot comme il est écrit, » dit-il. « Cela sonne de façon si vulgaire quand tu le fais rimer avec *tête*. »

Jim broya un glaçon entre ses dents, opina lentement du chef. Puis recracha les morceaux de glace.

— « Tiens, j'y pense. Est-ce que cela ne se produit pas quelquefois chez les femmes ? *Polymam*... quelque chose ? Je connaissais une dame qui fabriquait des soutien-gorges sur mesures, et elle prétendait que... »

Fred leva le bras.

— « Chaque chose en son temps. Dans les années dix-sept cent et quelque... »

Les yeux de Don prirent une expression rêveuse.

— « Imaginez un peu un type qui serait un fétichiste des seins. » Il prononça les derniers mots avec une certaine peine. « Vous vous rendez compte ? Il deviendrait fou... »

— « Si tu nous préparais une autre tournée, Don ? » suggéra artificieusement Fred. « Jim t'aiderait. Et, moi, je vous raconterai l'intéressante carrière de Mr. Henry Taylor qui est, en un sens, un exemple de ces glorieux excentriques, comme dit Aldous Huxley, dont la présence égaie les siècles.



Mr. Henry Taylor (poursuivit Fred) était anglais, ce qui est une chose assez glorieuse en soi. Son excentricité n'avait rien d'exagéré, même d'après nos stupides notions modernes, ce qui prouve la supériorité du libre arbitre sur l'hérédité. Son grand-père, Mr. Fulke Taylor, intervenant sans qu'on le lui ait demandé dans la controverse entre la Maison de Hanovre et les Stuart, avait harcelé les deux adversaires à coups de pamphlets généalogiques qu'il avait écrits en faveur des droits (existant seulement dans son imagination) d'une branche éloignée issue du côté maternel des Tudor. Il légua aussi une somme d'argent qui devait être utilisée pour traduire les œuvres de Dryden en langue cornique. Cette tâche fut menée à bien par un pasteur prolifique et impécunieux nommé Pendragon ou Pendennis, ou Pen quelque chose ; elle servit à empêcher l'extinction de la famille de ce dernier, mais n'eut — hélas — pas le même effet en ce qui concerne le cornique.

Trevelyan Taylor, le père d'Henry, s'était enthousiasmé — vous vous rappellerez que nous sommes dans les années dix-sept cent — pour ce qu'il appelait « *ces nouvelles et merveilleuses découvertes* » : c'est-à-dire les travaux de Robert Bakewell et des frères Bates dans la science alors toute nouvelle de l'élevage sélectionné. « *Auparavant,* écrivait Trevelyan Taylor, *l'élevage dépendait entièrement des animaux. Nous allons changer cela.* »

D'autres essayaient toutes espèces de croisements, entre parents, alliés ou étrangers, pour obtenir des mamelles plus grosses ou du lard plus maigre ; le vieux Trevelylan consacra trente années de

son existence à obtenir une race de moutons blancs à queue noire. Bien rares sont les expériences du domaine de la science pure qui aient duré aussi longtemps, mais après la mort du vieillard le troupeau entier (connu dans le pays sous le nom de Queues de Taylor) fut vendu à un maître de bergerie prémendélien d'esprit et dépourvu d'imagination, nommé Huggins, entrant ainsi dans le domaine de l'histoire — et de la boucherie.

Si le troupeau ne donnait pas de bénéfices, au moins payait-il ses frais, et son propriétaire n'avait guère dépensé pour autre chose. Henry Taylor, qui jouissait jusque-là d'une coquette pension, se trouva après la vente à la tête d'un revenu encore plus coquet. Il transmit demeure et terres ancestrales à son frère cadet Laurence (plus tard premier baron Osterwold), et se mit à voyager. Londres ne le vit plus — « *Londres où j'ai passé une si grande partie de ma jeunesse dans la dissipation d'un libertin et d'un déiste* », comme il l'écrivait à son frère. Les deux termes ne sont pas, bien sûr, nécessairement synonymes.

Henry Taylor s'embarqua pour le continent avec sa voiture, ses chevaux, son valet, ses vêtements, sa commode, son nécessaire de toilette et objets appropriés. Personne n'avait encore vulcanisé ou galvanisé ou fait ce qu'on fait au caoutchouc, mais il avait une baignoire portative et pliante en toile à voile — dans la grande tradition du Milord anglais. Pendant tout le temps où il continua à expédier ses lettres — du moins pendant la partie européenne et une certaine partie de ses voyages en Asie — il soutint que ses expéditions avaient un but éducatif.

« *Je me voue,* écrivait-il, *à l'étude de ces institutions que je m'estime le mieux qualifié pour juger. Je laisse aux autres le gouvernement et la politique, les lois et la philosophie des Nations. Mes investigations — tout empiriques — portent sur leur nourriture, leur boisson, leur tabac et leurs femmes. Surtout leurs Femmes ! Toutes de merveilleuses créatures, quelle que soit leur Nation. Je les aime toutes et j'aime tout en elles, tresses, yeux, joues, lèvres, col, nuque, bras, seins...*

« *Pourquoi les Femmes couvrent-elles leurs ravissantes poitrines, frère ?* » s'exclamait-il. « *Pourquoi dissimuler ce qu'elles ont de plus beau ? Combien mieux serait-il de les exposer orgueilleusement, à la mode des Femmes des Iles aux Epices. Je souhaite* (ajoutait-il) *que tu envoies par le prochain navire faisant relâche à Livourne six livres de tabac finement râpé et quatre caisses de Gin de Hollande.* »

Taylor traversa sans se presser la France, les Pays-Bas, divers Etats allemands, le Danemark, la Pologne, l'Autriche, Venise, la Lombardie, Modène, la Toscane, les Etats du Pape, le royaume de Naples et les deux Siciles, puis — franchissant l'Adriatique — pénétra dans les possessions turques en Europe par l'Albanie... Le

tabac y était bien meilleur qu'en Italie, mais il se plaignit des éternels sorbets des Turcs, qui, disait-il, avaient coutume de ne pas offrir de boissons fortes à leurs hôtes, « *ne valant pas mieux que les Méthodistes ou autres sectaires déshydratés* ». Il n'était pas enchanté par l'habitude qu'avaient les Grecs de mêler de la résine à leur vin, et notait qu'ils « *mangent beaucoup de mouton et peu de bœuf, et boivent un alcool de mauvaise qualité appelé Raki* ». Mais il apprécia leur lait caillé, et — bien entendu — leurs femmes.

« *Les Hommes d'ici portent des Jupes,* » dit Henry Taylor, « *et les Femmes des Pantalons... Je me suis informé avec diligence et j'ai appris que cette Inversion contraire à la Nature ne s'applique cependant pas à TOUS les domaines domestiques.* » Il donne des détails à l'appui de cette affirmation.

Il existe un portrait de lui exécuté à l'époque par un miniaturiste italien ambulant. On y voit un bel homme d'une trentaine d'années, vêtu à la mode anglaise qui avait cours au moment où Taylor quitta son pays, avec des favoris ondulant sur la joue ; le menton et la lèvre supérieure rasés, une bouche assez sensuelle. Il commença à apprendre le turc et le romaïque (ou grec populaire), à s'asseoir en tailleur et à téter un narguilé, à aimer les minuscules tasses de café noir et sirupeux et — éventuellement — à se passer d'interprète. Il s'entretenait avec le pacha de tous les districts où il passait. Il éprouvait une certaine sympathie pour les Turcs.

« *Chez eux n'existe pas comme chez nous l'Hypocrisie Stupide d'avoir une Unique Epouse, à laquelle nous sommes indissolublement ligotés à moins d'accepter de déployer nos cornes et notre argent à la Chambre des Lords.* » Il raconte une conversation qu'il eut avec « *un Eunuque Noir d'Andrinople. Je lui demandai avec hardiesse s'il ne souffrait pas de sa Grande Perte. Il désigna un âne qui passait auprès et dit en riant...* » Mais je ne peux vraiment pas répéter ce qu'il a dit.

Taylor déclare qu'il « *admira son esprit, sans apprécier toutefois la justesse de l'Analogie.* »

Des Balkans il se rendit en Asie Mineure, où il se familiarisa de plus près avec les célèbres Circassiennes — dont la production et la vente semblaient être la principale ressource de leurs montagnes natales. Il interrompt son flot de métaphores pour poser une question : « *Si je compare les seins des Femmes Turques à des Lunes en leur plein, avec quoi comparerai-je les Glorieux Attributs des Circassiennes ? Je les assimilerais au Chaud Soleil, si le Soleil était double.* »

⁂

— « *Polymastie !* » s'exclama Jim. Il sourit avec satisfaction. Fred cilla, Don dit : « Quoi ? »

— « Ce n'est pas *polymam...* quelque chose, mais polymastie : « qui a de nombreux seins ». Cela vient de me revenir à la minute. Je l'ai lu un jour dans un dictionnaire. »

— « Par pur hasard, hein ? » demanda Don. « Aurais-tu l'intention de faire ton A.G. Bell avec des humains en place de moutons ? »

— « Continue, Fred, » dit précipitamment Jim. « Je ne voulais pas t'interrompre. »

⁂

La lettre suivante de Taylor (poursuivit Fred, après une toute petite pause) partit de Jérusalem plus d'une année plus tard. Il avait eu le désir de visiter les régions les plus retirées de l'ouest de l'Asie Mineure, retournant finalement vers la côte, d'où il espérait s'embarquer pour certaines îles grecques. Comme le pays n'était pas praticable en voiture dans bien des endroits, il fut obligé de louer des mulets. Il donne, comme d'ordinaire, la description des lieux et des gens, mais sans son humour endiablé habituel. Soudain, sans la moindre phrase de transition, la lettre narre un incident survenu le jour même à Jérusalem.

« *Je me suis rendu à la synagogue des Juifs polonais de la ville, ayant une affaire de peu d'importance avec un de leurs Mélamédines, ou Prêtres. C'est une petite salle en sous-sol, meublée aussi bien que leur pauvreté le permet. Il y avait une inscription gravée sur le lutrin, mais on y avait brûlé à côté tant de chandelles qu'elle disparaissait sous la suie et la fumée.*

» *Seul le mot* Hamatho *était visible, et je t'avoue, cher Frère, que lorsque je vis ce mot, qui signifie Sa Colère, un Frisson me saisit, et je gémis tout haut. Hélas ! Que de choses j'avais faites pour mériter Sa Colère...* »

Puis, sans s'expliquer plus avant, il revient à son excursion en Asie Mineure. Lui et ses compagnons, ayant franchi le défilé du Duz-bel, étaient arrivés dans un misérable village turc à l'est du Mont Khorassan, « *endroit marécageux où je ne tenais pas à m'arrêter de peur des Fièvres. Mais quelques-unes des mules avaient besoin d'être ferrées, et nous avions été devancés à la forge par des officiers turcs, des Yezz Bashy ou Bimm Bashi ou autre rang et titre ridicule du même genre. Aussi était-il donc impossible de faire autrement. Cela promettait de durer des heures, et je suis parti me promener.* »

Henry Taylor sortit du village et se trouva bientôt en pleine région sauvage. Il ne craignait pas d'être attaqué ou de s'égarer, expliquait-il, parce qu'il ne se départait jamais de ses pistolets et d'une petite corne. De proche en proche, il atteignit une sorte

de vallon où coulait un torrent et, là, il vit une femme qui se désaltérait dans un trou d'eau.

« *Elle était noire, avec des yeux et des cheveux noirs, bien en chair et avenante à l'extrême. J'ai songé à cette phrase du Cantique des Cantiques : je suis noire mais belle. Hélas ! Que ne me suis-je remémoré les autres passages, aussi de Salomon, concernant l'Etrangère. Et pourtant il ne faut pas le déplorer, je suppose, car « du fort s'ensuit le tendre* ».

En la voyant, confesse-t-il avec franchise, il ne songea qu'à une aventure galante, et s'y trouva encouragé par l'absence de timidité dont elle fit preuve. Il lui adressa la parole en turc, mais elle secoua la tête. Elle comprenait le grec, toutefois, encore qu'il lui trouva un accent bizarre quand elle lui dit qu'elle se nommait Diane. Elle lui offrit à boire dans sa timbale, il accepta, et la conversation s'engagea. « *Bien qu'elle n'ait pas donné de détails sur ses tenants et aboutissants, et que je ne lui en aie pas demandé, je compris qu'elle n'avait pas de parenté en vie et qu'elle avait subi ce que nous appelons des revers de fortune. Car elle parla d'une époque révolue, où elle avait eu de nombreuses servantes et d'imposantes richesses, et les larmes lui montèrent aux yeux. Je pris sa main et elle ne la retira pas.* »

Les lignes suivantes sont écrites avec une encre d'une couleur différente, comme s'il avait remis à plus tard la fin de sa missive. Puis : « *Bref, mon Frère, j'ai agi selon ma coutume à cette époque, et bien qu'elle m'eût accordé ses lèvres, je ne m'en contentai pas et m'enhardis à plonger la main dans son corsage... pour découvrir aussitôt que ce n'était pas un Etre Humain mais un Monstre surnaturel. Je crois fermement, et un digne prêtre de l'Eglise orientale à qui je m'étais confié me renforça dans cette opinion, que cette créature qui se donnait le nom de Diane n'avait pas d'existence réelle, mais était un Démon, dépêché, ce fut ma première pensée, par le Diable lui-même...*

» *Je suis maintenant convaincu qu'elle était une symbolisation de la Luxure, envoyée pour me mettre à l'épreuve ou m'éprouver. Autrement dit pour me donner l'horreur de ce Péché dans lequel je m'étais si longtemps vautré, et pour transformer ces attributs, dont j'avais l'intention de tirer des Délices illicites, en objets d'horreur et de répulsion. J'ai couru, je n'ai pas honte de l'avouer, jusqu'à la Forge où je tombai, épuisé et sanglant, puis je fus pris par une Fièvre dont je mets longtemps à me remettre...* »

Etant donné la mentalité qui régnait à l'époque, il ne lui restait en la circonstance qu'une chose à faire, et il la fit. Il se tourna vers la religion. A Jérusalem s'était récemment installé un bureau de la Société Anglaise pour la Propagation des Ecritures en version anglicane ; Henry Taylor devint colporteur, ou agent, de

cette Société, et fut envoyé chez les Chrétiens de Mésopotamie, du Kurdistan et de Perse.

Il ne devait jamais savoir, étant mort avant que la chose soit connue, que le village turc où il avait subi sa terrible épreuve se trouvait à côté du site de l'antique cité d'Ephèse. Son célèbre Temple de Diane était une des sept merveilles du monde que desservaient des centaines de prêtresses et que visitaient en foule les pèlerins. Mais cela se passait avant que l'Apôtre Paul vienne dans les parages et que « *beaucoup de ceux qui pratiquaient des arts étranges rassemblent en tas leurs livres et les brûlent sous les yeux de tous* ». Mais tous les habitants d'Ephèse n'avaient pas été convaincus aussi vite.

Un certain « *Démétrius, orfèvre qui fabriquait des reliquaires d'argent pour Diane... rassembla les artisans travaillant dans la même branche et déclara... que non seulement à Ephèse mais pratiquement dans tout le reste de l'Asie ce Paul avait converti et entraîné beaucoup de gens, disant que ne sont pas divins les dieux faits de main d'homme. Si bien que non seulement notre art est en danger... mais aussi le temple de la grande déesse Diane, qui devrait être honni, et sa magnificence détruite, elle que révèrent toute l'Asie et le monde entier. Quand ils entendirent ces paroles, ils furent remplis de colère et clamèrent : Gloire à Diane d'Ephèse. Et la ville fut en proie à la confusion...* »



— « Moi aussi, je suis en proie à la confusion, » dit Don. « D'abord il est question de cet Angliche, Taylor : il essaie de peloter sa mignonne et se flanque une frousse de première. Et tout d'un coup... un cours de catéchisme. »

Jim fit claquer sa langue.

— « Ce mot... il m'est encore sorti de l'esprit. Poly... Poly... ? »

— « Patience, » implora Fred. « Pourquoi êtes-vous si pressés ? »



La confusion qui régnait dans Ephèse (dit Fred) fut finalement dissipée par un fonctionnaire de la ville qui « apaisa » la foule en s'exclamant : « *Y a-t-il quelqu'un ici qui ne sache pas que la Cité des Ephésiens est une adoratrice de la grande déesse Diane, et de la statue envoyée par Jupiter ?... Reprenez votre calme et ne faites rien sous le coup de la colère.* »

Longtemps après la mort de Henry Taylor, les archéologues dégagèrent les ruines du temple. Parmi les nombreuses représentations de la déesse qu'ils découvrirent, il y en avait une qui est peut-être la statue « *envoyée par Jupiter* ». Elle est sculptée dans

un aérolithe noir, et devait servir à des cérémonies célébrant la fertilité, car la déesse est nue jusqu'à la ceinture et a non pas deux mais une multitude, une profusion, de seins groupés sur la face antérieure du torse...

***

— « A quoi elle rime, ton histoire ? » questionna Jim. « Manifestement, c'était un trait héréditaire dans ce pays-là, et ton copain Taylor est tombé sur une bonne femme qui avait ça, avec le nom de Diane par-dessus le marché. »

— « La coïncidence est curieuse, c'est le moins qu'on en puisse dire, » commenta Fred.

Don voulait savoir ce qu'il était finalement advenu de Henry Taylor.

— « Il a converti les indigènes ? »

— « Non. Ce sont eux qui l'ont converti. Il est devenu prêtre. »

— « Tu veux dire qu'il a *renoncé aux femmes ?* »

— « Oh ! non. Le célibat n'est pas obligatoire pour les prêtres de l'Eglise d'Orient. Il s'est marié. »

— « Mais pas avec une de ces poupées de la région d'Ephèse, je parie, » dit Don.

Jim remarqua, d'un ton rêveur :

— « Dommage que le vieil Alexander Graham Bell n'ait pas su ça. Il ne se serait pas cassé la tête avec ses moutons. Evidemment, avec des gens, ça demande plus de temps... »

Fred fit observer que le Dr. Bell avait déjà un âge avancé à l'époque.

— « Il aurait pu instituer une fondation. J'aurais été ravi de travailler pour la bonne cause. Cela ne m'aurait pas affolé comme ce Taylor... Dis donc, à ton avis, elle en avait combien, à peu près, cette Diane ? »

— « Cela a dû lui faire un sacré coup, à ce Taylor, tout de même, » dit Don. « Je parie qu'il n'a plus été bon à grand-chose après ça. »

Fred but la dernière gorgée de son dernier verre. Le broc et la bouteille, il le remarqua, étaient vides.

— « Oh ! j'en doute, » dit-il. « Dans la dernière lettre qu'il adressait à son frère avant la mort de celui-ci, il écrivait : « *Ma chère Epouse a célébré mon soixante-cinquième anniversaire en me donnant mon cinquième fils et neuvième enfant... Je prêcherai dimanche prochain sur le texte :* « *Son feuillage ne se flétrit point* » (*Psaumes I*, 3). »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Great is Diana.

MONIQUE DORIAN

Félinement vôtre

C'est Fritz Leiber qui, dans son roman **Conjure wife**, tend à prouver que toutes les femmes sont des sorcières. Ce conte en apporte une confirmation qui laisse rêveur.

VOILA, il faut que je vous raconte, je mène une double vie, le jour je suis femme et la nuit je suis chatte. Rien là de bien nouveau, me direz-vous, on en a vu d'autres depuis qu'il y a des légendes et des sorcières pour leur donner source. Mais je ne suis pas sorcière, rien qu'une fille comme les autres, vous savez — et j'étais petite fille encore, oui, à peine plus de douze ans, quand pour la première fois m'a été révélé mon pouvoir. Par quel prodige, grâce à l'absorption de quel philtre ou l'invocation de quel démon, je serais bien en peine de vous l'expliquer, car il ne s'est rien passé en vérité, c'est venu tout seul, un soir, comme ça, sans que je m'y attende, j'étais dans mon lit et dehors c'était la nuit, la chaleur et les odeurs de l'été entraient par la fenêtre ouverte, et moi j'étouffais toute moite entre les draps et je pensais que ce serait bon d'être une de ces chattes qui miaulent sur les toits, et comme elles de pouvoir flâner en pleine nuit entre les cheminées, au clair de la lune, à la fraîcheur des étoiles. J'ai pensé cela, un point c'est tout, et ce ne fut pas plus difficile que de le penser, j'ai cru que je m'endormais et que je rêvais, j'étais chatte, chatte noire au pelage luisant, à la prunelle émeraude, et je me promenais à travers les toits superbe et conquérante, et la lune m'était un soleil dans l'œil, et je voyais dans la nuit des choses que vous autres humains ne voyez pas, mes narines humaient des odeurs que jamais vous ne sentirez, j'étais libre dans tout mon corps et ce corps entier m'appartenait, c'était quelque chose de merveilleux et de terrible et comme je croyais rêver, que j'avais la sensation de rêver, j'aurais voulu ne plus me réveiller. Mais le réveil est venu et soudain j'ai su que tout était vrai, je l'éprouvais dans chaque fibre de moi, j'étais redevenue petite fille et, comme telle, me voyais dans la glace de ma chambre au petit matin, mais en même temps je savais que je possédais désormais un secret qu'il ne faudrait partager avec personne, et que j'avais une faculté dont il me serait à ma guise loisible de jouir.

Voilà. Et depuis, des années ont passé, le jour je reste femme et chatte la nuit je redeviens. J'ai appris à contrôler le phénomène, à ne plus m'y abandonner les yeux fermés et comme en rêve à la façon du premier jour, le soir je sais qu'il me faut attendre et me mettre nue, en concentrant très fort ma pensée, très fort sur ce seul point : cette seule réalité, ma véritable existence, et soudain je sens en moi les frissons, les tiraillements qui indiquent que la minute est proche, chaque fois la même anxiété délicieuse m'envahit, je me sens perdre pied dans mon corps de femme, ce corps désormais inutile et obscène que je laisse derrière moi comme un vêtement sans forme ; je me dépouille de mon enveloppe de chair et, somptueuse, je revêts ma robe lustrée, la robe de mes nuits folles au clair de lune. Chatte noire je suis et de ma démarche féline, avançant l'extrémité souple de mes pattes garnies de coussinets moelleux, je m'éloigne à travers la chambre, à pas feutrés dans le silence si dense à mes oreilles pointues que vous pourriez le couper au couteau, je m'éloigne ondulante et soyeuse, et d'un seul bond agile je suis sur le rebord de la fenêtre, encore interdite, frémissante, les narines palpitantes aux souffles de la nuit, parfums mêlés, effluves intenses montant de cette ville qui me devient une planète étrangère, un monde sournois, à la fois attirant et menaçant.

A l'aube, je regagne ma chambre et réintègre mon corps vide, ma grande défroque blanchâtre et translucide surmontée du masque creux du visage, je m'y enferme, sens à nouveau adhérer ma peau à mes membres, ma tête remplir le masque mou par les fentes duquel j'aperçois, dépossédé de couleur et de vie, le monde de mes journées. Je m'approche du miroir et consulte ce visage pâli, ces lèvres mauves, ces yeux cernés des nuits blanches que l'on passe au-delà du songe, entre les longs flots de la chevelure noir bleuté que possède mon être-femme. Le poids de mes nuits vagabondes s'appesantit sur mes paupières qui s'abaissent, lourdes comme du plomb, et de mon pas humain gauche et maladroit je gagne mon lit où je m'écroule, proie immédiate d'un sommeil sans rêves où je ne suis rien, ni femme ni chatte, plus rien qu'une petite étincelle disparate dans un néant obscur.

Ma vie nocturne et solitaire me suffisait, elle me comblait au-delà de l'espérance. Du moins jusqu'à maintenant. Pourquoi a-t-il fallu que je le rencontre, que précisément ce soit de lui que je m'éprenne, et que pour ses yeux sombres ombragés de cils noirs j'aliène ma liberté ? Pourquoi a-t-il fallu qu'entre tous mes désirs, ce soient ceux de ma nature la plus fausse qui prédominent, comme si c'eût été là la revanche prise par eux sur mon être véritable ? Je pénétrai chez lui par hasard une nuit sans lune, la tabatière était ouverte et il me plaît parfois de côtoyer par jeu ces lourds sommeils, ces torpeurs bestiales où s'enfoncent

les hommes dans l'océan de leurs nuits ternes. En tapinois je viens chevaucher leurs parquets, reniflant avec dégoût les odeurs que les objets qui les entourent répandent, attentive aux sonores ronflements émanant de leurs lits, bientôt chassée par les âcres relents, les senteurs rances et fétides qui baignent leur intime univers. Mais celui-là, quand j'entrai, ne dormait pas, et c'était une odeur fraîche et blonde, une odeur de soleil sur du sable et de pain cuit au four et de source sous des ombrages, qui montait vers moi de sa personne. Il était assis dans son lit, il ne bougeait pas, je devinais dans l'ombre ses yeux écarquillés et je sus qu'il m'avait vue, silhouette étroite et ondoyante dans l'encadrement de la tabatière. Il ne fit pas un geste, n'eut pas une parole, ni pour me héler ni pour me faire fuir, et lentement, circonspectement je descendis vers lui, d'une patte précautionneuse tâtai le rebord de son lit, avant d'y grimper ; puis enfin de ma démarche la plus reptilienne je remontai jusqu'à lui, jusqu'à me lover au creux de son épaule, au creux de son odeur, anxieuse du contact de sa main qui venait, d'abord presque imperceptiblement, me caresser, puis de façon de plus en plus pénétrante, jusqu'à provoquer le tournoiement de tous mes sens, et le tourbillon sous mes yeux clos, et au bord de ma gorge, brutal, ce feulement en sourdine que par pudeur j'eusse voulu retenir mais où, pour la première fois, je laissais éclater ma volupté. Et je compris alors qu'il m'avait enchaînée à lui et que je l'aimais, toute honte abolie. Ce fut un festival de tendresses que cette nuit-là. Du bout de mes pattes dont je faisais à peine saillir les griffes, juste assez pour faire éprouver à sa peau leur piqûre acérée, je lui pétrissais inlassablement la poitrine, et ma tête levée roulait vers son aisselle tandis que sa main, douce et impitoyable, frottait sans fin ma gorge d'où sourdait mon ronronnement comme un chant triomphal. Fut-ce des heures que durèrent nos caresses ? J'avais perdu la notion du temps. Je sus simplement, à la faiblesse qui se glissait dans mes membres, que l'aube allait venir et qu'il me fallait partir, sous peine de dévoiler à mon ami nocturne la condition magique qui l'eût épouvanté. A regret, recrue de fatigue et de plaisir, je m'éloignai de lui, pendant que d'un dernier geste tendre des doigts il flattait mes flancs. Je le regardai une dernière fois avant de me retirer, allongé nu et beau dans le lit où nous avions couché, l'or de ses yeux sombres fixé sur moi. Le jour blanchissait déjà quand je regagnai les toits. En hâte il me fallut rejoindre ma chambre, revêtir mon enveloppe humaine qui me répugnait mais où je gardais la joie de me sentir encore, comme l'instant d'avant, lasse et repue de caresses. Ce fut alors seulement que j'eus conscience d'un arrière-goût amer, d'un sentiment de frustration et de déception à l'ombre duquel se détériorait mon plaisir. Je n'eus pas besoin de réfléchir pour comprendre. Affolé,

mon corps l'était, mais point satisfait. La soif éveillée en lui n'avait pas été étanchée, puisque la barrière infranchissable de nos espèces m'avait empêchée de m'unir à l'être que je désirais. J'emportai au fond du sommeil ce regret et le retrouvai en m'éveillant, à la fin du jour, après avoir dormi tout mon soûl. Je m'étirai, rougissant au souvenir de la nuit, mais j'avais un goût fade dans la bouche, une nostalgie m'envahissait, je savais que je n'étais pas heureuse.

Pourquoi voulus-je immédiatement le revoir ? Pourquoi cédai-je à ce démon tout féminin de la curiosité ? Pour la première fois de ma vie je me sentais très femme soudain, quelque chose s'agitait en moi, contre quoi je me sentais désarmée ; et ce fut plus fort que moi. Ma mémoire féline gardait le souvenir de la topographie des lieux. Je descendis dans la rue, identifiai, au niveau du sol, la maison dans la chambre mansardée de laquelle j'avais connu l'extase. J'attendis en vain de le voir apparaître sur le trottoir, me décidai enfin à monter jusqu'au dernier étage. Au vu des toits, à un détour du couloir, je reconnus la tabatière. Plus rien ne m'appartenait, je n'hésitais plus. Le cœur battant, je vins frapper à la porte.

Et il m'ouvrit.

Ce fut horrible. Il était là, je le reconnaissais sans nul doute, le prince fabuleux, le magicien de ma nuit sans lune, le plus qu'humain. C'était bien lui. Je reculai tandis qu'il me dévisageait sans comprendre. Ses paupières clignotaient à la lumière. Tout d'un coup il a eu un geste bizarre de la main, il a porté ses doigts à son front, comme on cherche à écarter une pensée subite qui vous vient tout en se demandant comment elle a pu vous frapper. Une petite étincelle de perplexité, l'ombre fugitive d'un souvenir, sembla l'effleurer comme une ride qui passe à la surface de l'eau. Je ne sus pas si, l'espace d'une seconde, il avait failli, ou cru, me reconnaître...

Mais cela m'était égal. Je m'enfuyais. Sa vue m'était insupportable.

Il était affreux, tout bonnement. Le visage mou et les cheveux filasse. Maigre. Petit et le menton fuyant, choses que j'ai toujours détestées chez un homme. Et dire que ses yeux n'étaient même pas beaux !

Et maintenant comprenez-vous quel triste sort est le mien ? Ma joie d'avant n'est plus, mon âme m'est dérobée. Que m'importent les matous arriérés qui brament leurs langueurs au ras des trottoirs ? Et que m'importent, quand je suis femme, les hommes trompeurs ? Sous l'une ou l'autre de mes formes, je suis condamnée à n'aimer personne qui me soit semblable. Mi-chatte mi-femme, saurai-je jamais quel règne est le mien ?

JOHN ANTHONY WEST

La fin d'un homme

La télévision abêtit le téléspectateur, accusent ses détracteurs. John Anthony West va plus loin — et ne vise pas la seule télévision — dans cette histoire d'un homme qui se met à ressembler concrètement à la vie qu'il mène. Ce récit symbolique est aussi la nouvelle d'humour noir la plus féroce que nous ayons lue de longue date.

Assis devant la télévision, George et Marjorie tendaient le bras, alternativement, pour se servir des amandes salées, comme ils le faisaient presque chaque soir. Mais ce jour-là le pied de George s'engourdit. Pour être tout à fait exact, il s'engourdit sans que le picotement caractéristique se manifestât. Tout d'abord, il essaya de se masser le pied, mais ne constatant aucune amélioration sensible, il se leva et se mit à sautiller à travers la pièce, espérant ainsi rétablir la circulation.

— « George, » dit enfin Marjorie au comble de l'exaspération, « arrête-toi donc, tu fais sauter l'image. »

Il s'arrêta, un sourire d'excuse aux lèvres.

— « Je suis désolé, ma chérie, c'est ce sacré pied qui est tout engourdi. J'ai dû rester trop longtemps dans la même position. » Et il recommença à sautiller.

— « George, il n'y a pas de quoi en faire tout un plat ! »

Il marchait, s'arrêtait, secouait son pied, recommençait à arpenter la pièce à grandes enjambées irrégulières.

— « Je ne peux pas m'en empêcher, » dit-il avec une grimace, en continuant à sautiller, « il faut que je fasse revenir le sang dedans. »

A bout de patience, Marjorie frappa de la paume la table située entre les deux fauteuils.

— « Ça arrive à tout le monde, figure-toi. »

George s'arrêta, la regarda.

— « Mais, pour l'instant, » dit-il essoufflé, « c'est à moi que ça arrive, » et il recommença à sauter à travers la pièce.

— « Tu pourrais au moins aller sauter dans le hall, » dit Marjorie avec une ironie glacée.

— « Je veux bien être pendu si je vais sauter dans le hall dans le seul but de rétablir la circulation dans un pied engourdi, » cria-t-il.

— « Ne fais donc pas l'enfant ! »

— « Hein ? Qu'y a-t-il d'enfantin dans un pied engourdi ? »

— « C'est ton attitude qui est enfantine. »

— « Mon attitude ? J'essaye de réveiller mon pied qui est engourdi, en quoi est-ce une *attitude* ? »

— « Mon chéri, si tu t'*asseyais* et si tu n'y pensais plus, ça passerait. »

De l'autre bout de la pièce, il regarda sa femme, les yeux chargés de menace, les mâchoires serrées de rage contenue, mais quand il parla ce fut avec douceur.

— « Tu as raison, ma chérie, ça va passer. » Et il revint s'asseoir à sa place.

Quelques minutes plus tard, son pied s'engourdit de nouveau. Il se leva, et s'essaya à quelques sautillements maladroits, mais devant le regard sévère de Marjorie, il vint se rasseoir docilement, quitta son soulier et se mit à se masser le pied.

— « George ! »

— « Quoi ? »

— « Tu te rends compte de ce que tu fais ? »

— « Je ne peux pas quitter ma chaussure ? »

— « Et si quelqu'un entrait ? »

— « Et alors ? »

— « Alors on te verrait assis là sans soulier ! »

— « On ne peut pas quitter ses chaussures dans sa propre maison ? »

— « Mais toi, tu n'en as quitté qu'*une*. »

— « Je crains de ne pas très bien voir la différence, » dit George se grattant le crâne d'un air absorbé.

— « Tu n'as jamais eu la moindre intuition, » dit Marjorie avec rudesse.

— « Si nous regardions le programme, » murmura George d'un ton fatigué.

Mais au bout de quelques minutes, n'y pouvant plus tenir, il commença à taper du pied sur le sol et à cogner ses orteils contre le pied de la table.

« Je sais, je sais, » dit-il, répondant au coup d'œil perçant de Marjorie, « mais je ne peux pas m'intéresser au programme quand j'ai le pied engourdi. »

— « Il y en a bien qui le font, mais toi, tu n'as aucune force morale. »

— « C'est facile à dire ! Ce n'est pas ton pied à toi ! »

— « Si c'était moi, je n'en ferais certes pas tout un plat comme toi. Les hommes sont de grands enfants. »

George poussa un long soupir et se laissa aller le dos contre les coussins moelleux.

Quand George parla de nouveau, sa voix vibrait d'inquiétude. Il avait le pied appuyé sur l'autre genou et le frottait vigoureusement.

— « Marjorie, » dit-il, « mon pied n'est pas engourdi... »

— « Alors pourquoi tout ce... »

— « Il y a quelque chose... »

— « Oh ! *George...* »

— « Je parle sérieusement. Regarde ! Je ne peux pas le remuer. Il est tout raide. » Il tirait sur le pied et le faisait tourner. « Tu vois, il ne bouge plus. »

— « Tu fais exprès de le tenir comme ça. »

Il arracha sa chaussette.

— « Vas-tu m'écouter oui ou non ? Regarde, mais regarde ! » En vain il essaya de faire plier les orteils. « Tu me crois maintenant ? J'ai tout le pied complètement raide. »

— « Tu le fais exprès. Tu veux te faire plaindre. »

— « Marjorie, ma chérie. Je t'en prie, écoute-moi. » Il tira encore sur son pied. « Tu vois ? Je ne peux pas le bouger. »

— « Tu n'essayes pas. »

— « Je sais quand j'essaye et quand je n'essaye pas. Et pour le moment j'essaye. Essaye voir, toi. »

Marjorie regarda le pied d'un air dégoûté.

— « Merci bien, tu as le pied tout moite de sueur. »

— « Je ne transpire pas des pieds. »

— « Par ce temps ? »

— « Bon, très bien, j'ai le pied en sueur. Mais essaye quand même de le faire remuer. »

— « Je te crois. Tu ne peux pas remuer le pied. »

— « Au ton que tu prends, je vois bien que tu ne me crois pas. »

— « Ton pied est engourdi et tu ne peux pas le remuer. Je te crois. »

— « Il n'est *pas* engourdi. Il y a quelque chose d'autre. Un pied engourdi ne devient pas raide. »

De rage, Marjorie envoya une amande sur le tapis.

— « Tu ne fais que t'écouter, tu fais attention à tes moindres malaises. C'est comme quand tu croyais avoir l'appendicite et c'était seulement des gaz. »

— « Mais est-ce que je pouvais penser autre chose ? Je souffrais le martyre, ç'aurait bien pu être l'appendicite. »

— « Mais ça ne l'était pas. Et tu ne souffres pas le martyre pour le moment. Tu as un pied engourdi, et tu fais un tel foin qu'on te croirait à l'agonie. »

— « Un pied engourdi ne devient pas raide. »

— « Si, quand il est vraiment engourdi. Tu t'es peut-être foulé la cheville. »

— « Comment aurais-je pu faire ? »

— « Je n'en sais rien. Où es-tu allé aujourd'hui ? »

— « Comme d'habitude, qu'est-ce que tu crois ? Je suis allé du passage souterrain jusqu'à mon bureau ; je suis allé prendre une douche froide deux fois... non, trois fois. »

— « Ah ! tu vois ! d'habitude tu ne vas à la douche que deux fois. »

— « Oui, » maugréa George, « mais je ne suis allé aux toilettes qu'une fois, ça compense. Tu parles toujours de choses dont tu ne sais pas un traître mot. »

— « Je ne vois pas comment je pourrais le savoir. D'habitude tu ne vas à la douche que deux fois. »

— « C'est justement ce que je suis en train de dire. Et puis n'en parlons plus. »

Il s'enfonça dans les coussins et regarda l'écran, mais quand la publicité commença, ce fut Marjorie qui reprit la conversation.

— « On peut très bien fatiguer un tendon sans s'en apercevoir. Tu te souviens de Geraldine Roberts ? Elle était tombée dans les escaliers souterrains et s'était cassé trois côtes. Eh bien, il lui a fallu une semaine pour s'en rendre compte. »

George eut un rire sans joie.

— « Je ne suis pas tombé dans les escaliers souterrains, et quant à Geraldine Roberts elle était soûle comme une bourrique quand elle est tombée. »

— « Tu peux parler, » dit Marjorie, les yeux étincelants, « tu as bien un ami qui n'est pas un enfant de chœur que je sache, c'est de Walter que je parle. »

— « Nous ne parlions pas de Walter, » dit-il d'un ton neutre. Il se leva et recommença à boitiller à travers la pièce. Marjorie le regarda avec mépris.

— « Ça te fait mal ? »

— « Non. »

Elle eut un brillant sourire.

— « Tu marches comme un héros qui revient de la guerre. »

— « Je ne suis pas un héros, et je ne veux pas en avoir l'air. »

— « Ne fais pas ton petit modeste, tu aurais bien pu en être un. »

George s'arrêta et parla tourné vers le mur.

— « Et comment aurais-je pu être un héros ? Pendant toute la guerre j'étais instructeur dans le New Jersey. »

— « Eh bien, » dit Marjorie avec enthousiasme, « tu es instructeur, et puis, un jour, une jeune recrue un peu nerveuse laisse tomber une grenade. Immédiatement tu réalises que le régiment tout entier va sauter, tu te précipites et... »

— « Et j'ai aujourd'hui le pied engourdi. Ce n'est pas tout. J'étais en train de leur apprendre à se servir d'une machine à

calculer, et si quelqu'un a laissé tomber une grenade à côté de moi, je te parie que... » Le sarcasme mourut sur ses lèvres et une expression d'horreur contracta sa bouche. Il fit quelques pas avec effort et quand il parla sa voix semblait prête à se briser. « Marjorie ! Marjorie ! Mon autre pied ! Mon autre pied s'est engourdi aussi. Je ne peux plus le remuer. »

Elle le regarda sautiller avant de parler.

— « Je t'en prie, George, » dit-elle calmement, « ne t'énerve pas comme ça. Viens t'asseoir, ça va passer. Ton autre pied s'est engourdi, c'est tout. Ne fais donc pas tant d'histoire. »

George, tremblant de peur et de colère, fit quelques enjambées raides et irrégulières.

— « Je fais des histoires ! Grand Dieu ! Tu t'adresses à moi comme au premier venu, à moi George, ton mari. Je suis brusquement atteint de paralysie, je ne peux plus marcher et tout ce que tu trouves à dire, c'est... »

— « Mais si, tu peux marcher. Tu viens de le faire. »

— « Parce que tu appelles ça marcher ? » Il exagéra son boitillement. « Dis, tu appelles ça marcher ? »

— « Il y a des millions de gens qui donneraient cher pour pouvoir marcher comme ça. »

— « Mais nom d'un chien, je me fous bien d'eux. C'est moi, George, qui ne peux plus marcher. J'ai la lèpre ou Dieu sait quoi, et tu restes là assise... »

— « Tu n'as pas la lèpre, George. Si tu avais la lèpre, ton pied ne s'engourdirait pas, il se détacherait. » Elle se leva et se mit à chanter d'une voix stridente : « C'est la lèpre, c'est la lèpre, voilà mes yeux qui *tombent* et bientôt c'est la *tombe*... »

— « *Tais-toi, tais-toi !* » hurla George. « Tu ne vois donc pas que je suis complètement affolé ? »

Marjorie se rassit, soudain calmée.

— « Je voulais te faire rire, c'est tout. Maintenant, écoute-moi, mon chéri. Ça ne peut pas être bien sérieux. Si c'était quelque chose de grave, il y aurait eu des symptômes. D'accord ? Il n'y a jamais de maladie sérieuse sans symptômes. Tu n'as qu'à aller te coucher maintenant, n'y plus penser et demain matin, tes pieds seront dans un état normal. »

Mais George ne l'écoutait pas. Il continuait à sautiller, l'air hagard.

« Si tu savais comme tu as l'air idiot, » dit Marjorie.

— « Qu'est-ce que ça peut me faire, l'air que j'ai dans de telles circonstances ? »

— « Tu pourrais au moins essayer de te conduire comme un gentleman. »

George écrasa son poing fermé dans sa paume.

— « Les apparences ! » cria-t-il. « Toujours les apparences avec

toi ! Toutes les femmes sont comme ça. Les valeurs morales ne comptent pas pour vous, tant que les apparences sont conservées... »

— « Ce n'est pas vrai, George, et tu le sais bien. »

— « Rien n'a jamais été plus vrai. Tu mangerais du crottin de cheval si on te le servait sur un plat d'argent. »

Marjorie le regarda dans les yeux. A la fin elle parla lentement en détachant les syllabes.

— « Je n'en mangerais pas. »

— « Si, » aboya George.

— « Non ! » cria-t-elle d'une voix aiguë.

— « *Si !* »

— « Non ! Non ! Non ! »

— « SI... SI... SI... »

— « NON. NON. NON. NON ! »

Ils s'arrêtèrent essoufflés.

— « Dieu, » cria George, les mains aux tempes. « Nous parlons comme si de rien n'était, et j'ai les pieds paralysés. Qu'est-ce qu'on va faire, Marjorie ? »

Marjorie alla se rasseoir et lissa soigneusement sa jupe sur ses genoux.

— « La première chose à faire, George, c'est de te détendre. Il ne faut pas t'énerver comme ça. Si tu étais un champion de tennis ou quelque chose de ce genre, je comprendrais, mais tout ce que tu as à faire est... »

— « D'aller au bureau, n'est-ce pas ? Dès l'instant où je rapporte le pain à la maison, peu importe comment j'ai fait pour aller le chercher. »

— « Roosevelt se déplaçait dans un fauteuil roulant. Et ça ne l'a pas empêché de... »

George se laissa tomber dans son fauteuil, la tête dans les mains.

— « Tu ne comprends pas, » murmura-t-il, « tu ne comprends pas. »

Marjorie se pencha et lui mit la main sur l'épaule.

— « Mais si, George, je te comprends. Crois-moi, je te comprends. Mais dans une semaine tu t'y seras fait, et puis, de toute façon, tu iras beaucoup mieux demain matin. »

— « Tu sais bien que non, » gémit-il. « Tu essaies de me remonter le moral. Mais ça n'est jamais arrivé à personne. Jamais personne n'a eu les pieds paralysés comme ça. »

— « Tu te crois toujours différent des autres. Mais ça arrive à des tas de gens, mon chéri. »

— « Cite-moi un nom. »

— « Je n'en connais pas personnellement... »

— « Et voilà... C'est ce qui m'ennuie. Si nous savions seulement ce que c'est... » Il s'arrêta brusquement. « Tu as raison, » dit-il. « Ça ne sert à rien de s'énerver. Regardons le programme. »

Mais quelques minutcs plus tard, il recommençait à s'agiter. A la fin, il ne put y tenir.

« Quand quelque chose ne va pas, il faut appeler le médecin, » marmonna-t-il entre ses dents.

— « George, » dit Marjorie patiemment, « il est 9 h 30. Tu veux que j'appelle le médccin à une heure pareille ? »

— « Je n'ai pas dit ça. »

— « C'est tout comme. Si ça ne va pas mieux demain matin, nous le ferons venir. D'accord ? »

Mais George était de nouveau debout, sautillant à travers la pièce, essayant d'obtenir une amélioration. Il se concentra, s'efforçant de se rappeler ses impressions précédentes. Après tout, il n'allait pas plus mal, peut-être même plutôt mieux. Un tout petit peu mieux. Sa bouche esquissa un léger sourire, mais brusquement une intense terreur déforma ses traits.

— « Marjorie, » rugit-il. « Marjorie ! Mon genou. Je ne peux plus bouger le genou. Regarde, mais pour l'amour de Dieu, regarde ! J'ai le genou complètement raide. »

Elle se leva et l'accompagna jusqu'à son fauteuil ; elle était maintenant pleine de sollicitude, mais nullement affolée.

— « George, mon chéri, détends-toi. Jc t'en prie, calme-toi. Je vais appeler le docteur. Calme-toi. »

Mais George n'était pas en état de l'écouter.

— « Me calmer ! Me calmer ! Il y a seulement quelques instants, j'étais un homme normal, un homme heureux. Je faisais mon travail, je n'ennuyais personne, et maintenant, Seigneur ! Regarde-moi, Marjorie, je suis un infirme. »

— « J'appelle le docteur, George. »

Elle se dirigea vers la porte, mais voyant que la jambe de George saillait toute droite, parallèle au sol, elle se ravisa et alla prendre un tabouret. Il fallut quelques instants à George pour réaliser ce qu'elle était en train de faire.

— « Je t'en prie, ma chérie, pas maintenant, » dit-il d'un ton suppliant. « Va appeler le docteur. Je t'en prie, appelle le docteur. »

Mais Marjorie s'activait, installant soigneusement le tabouret sous ses jambes.

« Finis, mais finis donc, » cria-t-il, « ça va très bien comme ça, ct je n'ai pas mal à la jambc. Appelle ce docteur. »

— « Ne fais pas l'enfant, » dit-elle, prenant la voix grondeuse d'une infirmière. « Si quelqu'un entrait et te voyait comme ça avec un pied en l'air ! On nous prendrait bien pour des fous. »

George gémit et Marjorie quitta la pièce. George maintenant était malade de terreur et les minutes lui semblaient des siècles.

— « Marjorie ! » cria-t-il. « Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce que ça dure si longtemps ? »

La réponse lui parvint, lointaine.

— « Le docteur n'y était pas. J'en appelle un autre. »
Immobile, il comptait les secondes. C'est alors que son autre genou se paralysa aussi. Complètement affolé, il se mit à hurler.

— « *Marjorie! Marjorie! Mon autre genou, mon autre genou est paralysé. Dis-lui de se dépêcher pour l'amour de Dieu, Marjorie.* »

La voix de sa femme lui parvint depuis le hall.

— « Je ne peux pas mener deux conversations à la fois. »

— « *Mais, Marjorie, mon genou.* »

Marjorie revint enfin, avec la démarche rapide et silencieuse d'une infirmière, et son visage était empreint de vertueuse sollicitude.

— « Eh bien ? » demanda George.

— « Eh bien quoi ? »

— « Eh bien quoi ! » rugit-il. « Qu'est-ce qu'il a dit ? »

— « Exactement ce que je t'avais dit. Rien de sérieux. »

George se laissa aller le dos contre les coussins, soulagé.

— « Il sait ce que c'est ? »

— « Evidemment. Tu crois que tu es le seul ? C'est exactement ce que je te disais. »

— « D'accord, d'accord, pas de sermons. Dis-moi ce qu'il a dit. Qu'est-ce que c'est ? »

Il y eut un petit silence.

— « Atrophie, » dit-elle enfin.

— « Atrophie, » demanda-t-il déconcerté, « atrophie ? »

— « Oui, atrophie ordinaire. »

George passa une main circonspecte sur ses joues rêches.

— « Ainsi, c'est juste de l'atrophie. Eh bien, » reprit-il après un silence. « Au moins, on sait ce que c'est. »

— « Je te l'avais dit... »

— « C'est moi qui t'avais dit que c'était l'ignorance de mon mal qui me faisait peur. Et alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Elle sembla réfléchir pour trouver les termes les plus appropriés.

— « Rien, » dit-elle enfin.

— « *Rien !* » cria-t-il, repris par la colère. « *Rien,* c'est ça que tu veux dire ? J'ai une maladie très grave et tu es là tranquille, et tu m'annonces qu'on ne peut rien faire... »

— « Maîtrise-toi, George. Il n'y a rien de grave. Le docteur a dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter ; on ne peut rien faire, mais ça n'a pas de conséquences graves. »

— « Evidemment, c'est un soulagement, » murmura-t-il s'appuyant du dos aux coussins. « On ne peut rien y faire, mais ça n'a pas de conséquences graves ? » répéta-t-il.

— « C'est ça. Tu peux faire tout ce que tu ferais en temps ordinaire, excepté bouger. »

George se pénétrait lentement du sens de ses paroles.

— « C'est déjà quelque chose, » dit-il, « on devrait s'en réjouir. » Ses traits se détendirent, et il regarda l'écran avec intérêt.

— « Il faut que tu aies du courage, George. Il faut que *nous* ayons du courage. Il faut réorganiser notre vie. Ça ne sera pas facile. »

De nouveau les yeux de George s'emplirent de terreur.

— « Je ne peux pas me faire à cette idée. C'est arrivé si vite, » dit-il. « Cet après-midi encore, j'étais un homme vigoureux, je pouvais faire tout ce que je voulais, et maintenant, maintenant... » Des larmes roulèrent sur ses joues.

— « Il faut repartir de zéro, » dit-elle, « il faut recommencer une vie nouvelle. »

— « Je ne peux plus marcher, je ne peux même pas faire une petite promenade. »

— « Tu n'as jamais fait de promenades, » dit Marjorie, de sa voix précise d'infirmière. « Dis-moi, quand t'es-tu déjà promené ? »

— « Là n'est pas la question. La question, c'est que maintenant, je ne peux pas, même si j'en ai l'intention... Et justement, j'avais l'intention de faire une promenade. »

— « Quand ? » dit-elle, une note de défi dans la voix.

— « Dimanche prochain. Je voulais faire le tour de l'immeuble. »

— « Il ne faut pas te laisser aller à penser à ce genre de choses, George ; il ne faut pas t'attendrir sur toi-même. »

— « Mais une chose aussi simple... faire le tour de l'immeuble... »

— « Tais-toi, George, tu sais fort bien que tu n'y serais jamais allé. »

— « Si. Je faisais ce projet. »

— « De toute façon, il n'y a rien de l'autre côté de l'immeuble. »

— « Comment le sais-tu ? » dit-il d'un ton rien de moins que méprisant.

— « J'y suis allée. »

— « Et il n'y a rien ? »

— « Rien. Enfin, presque rien. »

— « Et voilà ! C'est ce que je veux dirc. J'aurais voulu me rendre compte par moi-même. »

— « George, » dit-elle, et pour la première fois, il y avait dans sa voix une note d'émotion. « Il faut que tu me croies, il n'y a rien d'intéressant de l'autre côté. »

— « Il faut que je m'habitue à cette idée, » dit-il d'un ton désespéré.

Brusquement il se tordit dans son fauteuil.

« Mes cuisses, Marjorie, mes cuisses. Elles sont prises aussi. Je ne peux plus les bouger. »

— « Du courage, mon chéri. Je t'en prie, pour toi, pour moi, aies du courage. »

— « Enfin, » dit-il, « ç'aurait pu être pire. C'est arrivé à la maison, très bien, mais imagine... » (il eut un rire jeune et joyeux) « imagine que ça m'ait pris dans le passage souterrain, ou en attachant mes chaussures, ou en repeignant le plafond. »

— « Tu es merveilleux, mon chéri. Tu n'as pas perdu du sens de l'humour. »

— « Gémir ne m'avancerait à rien. »

— « George ! »

— « Je t'en prie, mon amour, garde tout ton calme. Ça ne me plaît pas plus qu'à toi. Je ne pourrai plus jamais jouer aux boules, ni aller à la pêche, ni jouer au football. Rien. »

— « George, mon amour, tu n'as jamais joué aux boules. Tu n'as jamais pratiqué aucun sport. »

— « Non, » dit-il résigné. « C'est vrai. Mais je suis encore jeune. J'aurais pu le faire... Je ne peux pas jouer au ping-pong. »

Sa réponse fut comme un long cri d'angoisse.

— « Tu n'as jamais joué au ping-pong ! »

— « Mais j'ai toujours désiré le faire, » dit-il après un long silence.

— « Il va falloir nous organiser, » dit Marjorie. « Tu ne peux plus travailler. De quoi allons-nous vivre ? Il faut bien manger. »

— « Oui. Je n'y avais pas pensé. »

Elle lui prit les mains avec véhémence.

— « Je travaillerai, George. Ça m'est égal. Ça ira très bien. Ne t'inquiète pas. Je ferai n'importe quoi. Je ferai des lessives, des ménages, je travaillerai chez une modiste. Ne t'inquiète pas, je pourvoirai à tout. »

— « Tu pourrais peut-être retrouver une place pour ce travail de modelage, » suggéra-t-il. Comme elle s'apprêtait à répondre, il l'arrêta d'un geste. « Réfléchissons. Allons-nous vraiment manquer d'argent ? » murmura-t-il. « Il y a la sécurité sociale, les actions, la pension d'invalidité, et l'assurance, nous devrions toucher... » (il calcula mentalement, les sourcils froncés) « eh bien, je pense... quarante dollars par semaine. »

Marjorie eut un bref sourire, qui se changea bientôt en un rictus amer.

— « Le prix que nous avons à payer. »

George hocha la tête, perdu dans ses pensées.

— « Ce n'est pas si mal après tout. Nous aurons davantage d'argent. Tu pourras t'acheter les choses dont tu as toujours eu envie ; mes propres besoins vont aller en décroissant. » Il tendit le bras vers la coupe d'amandes salées, mais Marjorie le repoussa violemment dans le fond du fauteuil.

— « Ne fais pas ça, mon chéri. »

— « Que je ne fasse pas quoi ? »

— « Ne tends pas le bras comme ça pour prendre des amandes. Qui sait... à n'importe quel moment... et pour le restant de tes jours tu serais comme ça, le bras tendu vers les amandes. »

— « Oh ! Marge. »

— « Je parle sérieusement. Si tu veux quelque chose, mon chéri, demande-le-moi. As-tu envie de quelque chose tout de suite ? Tu peux encore bouger à partir de la taille. Préfères-tu être étendu, mon chéri ? »

— « Je suis très bien comme ça. »

— « C'est sûr ? Est-ce que tu ne préférerais pas te coucher ? Rappelle-toi... »

— « C'est bien mieux comme ça. Je pourrai parler à mes amis. Je pourrai regarder la télévision. »

— « Et le programme, George ? Est-ce que tu aimes le programme ? Voudrais-tu voir quelque chose d'autre ? » Elle courut chercher le guide des spectacles. « Il y a un match de boxe, George. Est-ce que ça te plairait ? »

— « Non, laisse comme ça. J'aime bien ce programme-ci, et, d'autre part, tu sais que tu ne peux supporter la boxe. »

— « Moi ? J'adorerais voir ça. Regarde ! Rocky Florio contre Kid Garver, poids léger. J'aimerais voir ça. »

— « Tu sais très bien que non. Tu détestes la boxe. »

— « Parce que je n'ai jamais compris. Apprends-moi, George. J'apprendrai à l'aimer. »

Il frissonna et un spasme de douleur tordit sa bouche.

— « Ma taille, » dit-il, « l'atrophie gagne la taille. »

Marjorie plongea ses yeux dans les siens et des larmes roulèrent sur ses joues.

— « Est-ce que ça ne va pas s'arrêter, George ? Pourquoi est-ce que ça ne s'arrête pas ? Pourquoi nous ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? »

— « Ne dis pas ça, ma chérie, c'est égoïste. »

— « Ce qui est le plus affreux, c'est d'être là à regarder le mal gagner sans pouvoir rien faire. Ce serait moins pénible, je crois, si je revenais d'un film et que je te trouve comme ça. Mais ça ! Te voir mourir millimètre par millimètre ! »

— « Tu sais bien que je ne suis pas en train de mourir. Je t'en prie, maîtrise-toi. » Inconsciemment, George leva le bras et Marjorie de tout son poids le fit retomber sur l'appui du fauteuil.

— « Ne fais pas ça ! Dis-moi ce que tu veux, George, et je le ferai pour toi. »

— « C'est une si petite chose, » dit-il avec un sourire timide.

— « N'importe quoi, George, même si c'est insignifiant... »

— « Voudrais-tu me gratter le nez ? »

Elle lui lança un regard plein de pitié et lui gratta le nez. « Un peu plus haut, » dit George, puis il poussa un soupir de soulagement.

Marjorie se tordait les mains.

— « Oh ! George, tu ne pourras jamais te gratter tout seul, » dit-elle d'une voix lugubre. « Il faudra toujours que je sois là à côté de toi, pour te gratter. »

Georges secoua la tête.

— « Mais non, là où l'atrophie s'est installée, il n'y a pas de sensation du tout. C'est juste pendant quelques minutes... »

— « C'est ça le pire, » cria-t-elle. « Une vie entière devant toi et tu ne sauras jamais où ça te chatouille. »

Elle lui passa les mains sur le visage et il embrassa doucement ses paumes. Puis ils restèrent silencieux. Ce fut George qui rompit le cours de leurs méditations.

— « Sais-tu ce qui va me manquer, » dit-il avec un sourire triste, « c'est de me constituer de bons petits repas froids pour la dernière émission. »

— « Je t'en ferai de merveilleux, George. »

— « Non, » dit-il, « ce ne sera pas la même chose. Tu ne comprends pas. Vois-tu, chaque fois que tu vas te coucher de bonne heure, je veille pour voir la dernière émission, et entre l'avant-dernière et la dernière pendant l'entr'acte, je m'aperçois que j'ai faim. La maison est silencieuse. Parfois j'entends les autobus passer dans l'avenue, parfois, une voiture de pompiers ou une ambulance, ou le hululement d'une sirène. Je suis complètement seul. Je vais dans la cuisine, j'allume la lumière. Il faut quelques secondes avant que les tubes de néon soient complètement allumés, et alors je suis tout seul dans la lumière crue étincelante de la cuisine, tout est propre et bien rangé. »

— « Je fais de mon mieux. »

— « On ne voit aucune nourriture, mais seulement des rayons impeccables, un frigidaire blanc et brillant, peut-être un égouttoir plein d'assiettes et de tasses propres. On dirait qu'il n'y a pas une miette à manger dans toute la maison. Alors je vais jusqu'au réfrigérateur, et je l'ouvre. » Sa voix maintenant vibrait d'enthousiasme. « Tout un monde de repas nocturnes est là devant moi. Des harengs à la sauce piquante, des harengs à la sauce au vin, des morceaux de fromage, des olives fourrées, du pâté, de la crème de gruyère... je regarde tout, je prends un morceau par ci, un morceau par là, puis je me ravise, je les remets et je prends autre chose et il y a des quantités de plats. Un par un, j'ôte les couvercles qui les recouvrent, et je vois des restes délicieux que nous avions oubliés. Une boulette de viande, deux tranches de rosbif ! Je regarde tout ça. Je ne choisis pas encore. Je vais d'abord ouvrir la boîte à pain. Et il y a la moitié d'un pain de seigle et toutes sortes de biscuits. Mais je ne choisis pas encore. Je vais à l'office. Il y a des coquillettes de beurre et

toutes sortes de jambons. Peut-être ce jour-là as-tu acheté des sardines, ou du thon, ou du saumon. Mais je ne choisis pas encore. Je vais au placard où tu ranges le sucre, la farine, et tout ce qui sert au breakfast, et là je trouve des cornflakes. Il n'y en avait pas hier. Des cornflakes, des cornflakes, n'ai-je pas vu des pêches dans le réfrigérateur ? Non ! Si... j'y retourne en courant. Et s'il y a des pêches, je mange des pêches avec des cornflakes et de la crème... »

— « Non, George, » s'écria Marjorie, « il n'y a pas de pêches, mais il y a des fraises, de belles grosses fraises. Tu pourras en manger avec tes cornflakes. »

George soupira. Elle n'avait rien compris.

— « Bon, eh bien... » dit-il sans continuer.

— « Je ne savais pas que cela avait tant d'importance pour toi. Je n'avais jamais pensé... »

— « Ce n'était qu'une petite chose, » dit-il avec un geste d'excuse.

— « Ce sont justement les petites choses qui sont les plus importantes. »

— « Vraiment, ma chérie, ce n'est pas... » Un frisson le secoua. « Mon bras, » dit-il calmement, « mon bras gauche vient de se prendre. »

Marjorie ne dit rien mais deux grosses larmes coulèrent sur ses joues, suivant les petites rides que l'âge y avait creusées. George lui décocha un rapide coup d'œil et voyant qu'elle ne l'observait pas tendit rapidement son bras vers la coupe d'amandes.

— « George ! »

Il lui fit un large sourire.

— « J'y suis arrivé ! » dit-il.

— « Il ne faut pas faire ça. Tu vas me donner une maladie de cœur, George, tu sais ce qui pourrait arriver. Une seconde de plus... »

— « Mais je l'ai fait, il n'y a pas à s'inquiéter. »

— « Promets-moi de ne pas recommencer. »

— « Oui, je te le promets, mais il fallait que je prenne une dernière amande moi-même. »

Marjorie se redressa et regarda son mari avec une intense admiration.

— « Tu as plus de courage que la plupart des hommes, George, » dit-elle solennellement. « Nul ne pourra jamais dire que mon mari est un lâche. »

— « Ce n'était rien. »

— « Ne sois pas modeste, George. Tu sais parfaitement bien que la plupart des hommes n'auraient pas bougé. Des hommes ayant moins de caractère auraient hésité. »

George frissonna. Son bras droit venait de s'atrophier.

« Tu vois, » dit-elle d'une voix trop aiguë, « c'est cette demi-seconde qui a décidé de tout. D'autres auraient eu moins de déci-

sion... mais toi, George, tu as défié le sort. » Elle poussa un profond soupir. « Je me sens profondément émue quand j'y pense, George... Je... je... »

Mais elle s'arrêta, car George semblait totalement absorbé par le spectacle et ne réalisait nullement que sa femme le regardait intensément, tout en retenant de lourds sanglots. Elle tordait ses mains avec désespoir, comme si elle eût voulu plier la destinée à son désir.

« George ! » cria-t-elle rompant le silence.

— « Qu'y a-t-il maintenant, ma chérie ? »

— « Notre vie, George ! Notre vie est finie ! »

— « Je t'en prie, ne recommence pas ça, » dit-il d'un ton de tendre désapprobation.

— « Il faudra que tu restes là tout le temps dans ce fauteuil, toute ta vie. »

— « Mais nous savons ça, Marge, ma chérie, » dit-il avec douceur.

Elle se leva, vint près de lui, et lui parla, penchée vers lui, sa bouche tout près de la sienne.

— « Mais non, tu ne le réalises pas. Tu ne vois pas ce que ça signifie. Tu ne pourras jamais, jamais, bouger, jamais, et pour toujours tu seras assis là. »

— « Evidemment, je le sais. C'est parfaitement clair. »

— « Tu ne comprends pas. Tu ne vois pas. »

Ce fut en vain qu'elle chercha dans ses yeux une lueur de muette compréhension.

— « Il ne faut pas combattre les moulins à vent, » dit George. « Il faut regarder la réalité en face. »

— « George, George, » gémit-elle. « Tu ne comprends donc pas. Tu ne vois donc pas. Tout le temps... tu ne bougeras jamais d'ici... »

George parla lentement, les sourcils froncés, essayant de saisir les pensées de sa femme.

— « Oui, » dit-il avec un faible sourire. « Je vois. Il va falloir que tu m'apportes mes repas, évidemment ce sera un souci pour toi. Et il faudra que tu fasses les nettoyages tout autour de moi, mais il n'y a tout de même pas de quoi se mettre dans un état pareil... »

— « Tu ne pourras pas aller te coucher, George, » cria-t-elle soudain.

— « C'est vrai, » dit-il après quelques instants. « Je n'y avais pas pensé. Mais avec deux couvertures de plus, j'aurai assez chaud ici. Ce n'est pas si terrible que ça... »

— « Et moi, Georges. Il va me falloir me glisser toute seule dans des draps froids. »

— « Allons, Marjorie, avec deux couvertures de plus, tu auras assez chaud. »

— « Nous ne pourrons plus faire l'amour, George, » cria-t-elle.

— « C'est vrai, » dit George, « je n'y avais pas pensé. »

— « Plus jamais ! Même pas une fois. Oh ! George ! » Elle était debout, les mains jointes et tendues en un geste de prière. Sa voix se fit poétique, nostalgique. « C'était nos meilleurs moments, George. C'était là que je t'aimais le mieux. Quand j'étais dans tes bras, la petite veilleuse allumée. Tu disais des choses stupides et tendres. C'est là que je t'aimais le plus, George. » Elle s'arrêta, puis reprit, une note d'angoisse dans la voix : « Et c'est ma faute à moi, George. Si j'avais été un peu plus compréhensive, si j'avais écouté mon intuition, il y a quelques instants, quand ce n'était encore que ton pied. Nous aurions eu une dernière chance. Nous aurions eu le temps. Une dernière fois, ce n'est pourtant pas une grande exigence. »

— « Mais nous n'y avons pas pensé. Je n'y ai pas pensé, et toi non plus. Nous ne sommes pas mercredi. Ce qui est fait est... »

Mais Margorie continuait sa mélopée.

— « C'était la réconciliation de tous nos différends. Oh ! George. Quelle qu'ait été la journée, les nuits étaient douces et tendres. Et à l'aube, George, j'étais une princesse dans les bras de mon prince endormi. C'était merveilleux, c'était parfait, dis, George ? »

— « Oh ! oui, » dit-il.

— « Nous étions passionnés. Oh ! comme nous étions passionnés ; nous nous aimions comme des amants, non comme des époux ; chaque jour apportait une nouvelle expérience. Et chaque nuit, c'était huit heures de paradis. Nous étions heureux, tellement heureux, dis, George ? »

— « Oh ! oui, » dit-il.

— « Nous entreprenions des tas de choses ensemble, que la vie était belle ! Tout le monde nous enviait. Chaque journée semblait neuve et magnifique. Nous ne nous querellions jamais ; nous ne nous disions jamais de choses désagréables comme les autres couples. Nous étions heureux, dis, George ? »

— « Oui, c'est vrai, » dit-il avec douceur, « nous étions heureux, très heureux. »

— « Ces nuits, George ! Comment pourrais-je maintenant supporter de les passer seule... Nous sommes si jeunes, George, » continua-t-elle la voix enrouée de peine. « Nous avions toute la vie devant nous. Si jeunes ! J'ai trente-deux ans, George ; je suis une jeune fille, une toute jeune fille. Et toi, tu n'as que trente-quatre ans, ta vie vient à peine de commencer. »

— « Marge, » dit-il, sa voix trahissant une sorte d'hésitation.

— « Mon amour ? »

— « Es-tu sûre que j'aie trente-quatre ans ? »

— « J'en suis certaine... Oh ! George... »

Il eut une légère exclamation de surprise.

— « C'est drôle, » murmura-t-il, « j'avais toujours pensé que j'étais plus vieux que ça. »

— « C'est ton esprit qui se prend lui aussi, mon amour ! »

— « Non, » dit-il, réfléchissant. « Non, ce n'est pas ça. Mais tu sais bien comment ça se passe. Les journées se ressemblent toutes, et les années passent sans qu'on s'en aperçoive. Une année... et puis cinq années... » Il eut une grimace en sentant son cou s'atrophier.

— « C'est fini, George. Notre vie est finie. Il ne nous reste rien. »

Il lui fallut quelques instants pour se pénétrer de ses paroles ; lentement, il tourna les yeux pour rencontrer son regard.

— « Mais non, Marge, nous pouvons encore parler. »

— « Oui, » cria-t-elle, comme hallucinée, « nous pouvons encore parler, c'est vrai, George ; nous pouvons encore parler. Parle-moi, George, mon amour. »

— « C'est bien beau de parler, » dit-il patiemment, « encore faudrait-il avoir quelque chose à dire. »

Elle fut prise d'un fou rire nerveux.

— « Oui, naturellement. Mais quand tu penseras à quelque chose, tu me le diras. Oh ! George, dis, George, c'est promis ? »

Elle s'agitait, tournant autour de lui, faisant de vains efforts pour le réconforter, lui adoucir sa peine.

« Tu ne dois avoir aucune inquiétude, mon amour, » dit-elle, « je serai toujours auprès de toi. Chaque fois que tu auras besoin de moi... »

Elle s'arrêta, quêtant une réponse.

— « C'est formidable, » dit-il enfin.

— « Je resterai à côté de toi, toujours. Je ne te quitterai jamais pour un autre homme. Je refuserai toutes les invitations ; je ne me laisserai jamais tenter. »

— « ... »

— « George ! Regarde-moi ! »

Il fit de vains efforts, surpris de leur inefficacité.

— « C'est drôle, je ne peux pas. Je ne peux plus bouger les yeux. Ils sont atrophiés, et je ne le savais même pas. »

Marjorie sembla un instant proche de la crise de nerfs mais, au dernier moment, réussit à se maîtriser.

— « C'est donc presque fini maintenant. Dieu soit loué. » Elle s'arrêta net. « Mais, George, » reprit-elle aussitôt, « es-tu aveugle ? Est-ce que tu vois encore ? »

— « Oui, je vois, » dit-il avec un étrange sourire.

— « Tu n'as pas peur, George ? »

— « Non, non, je n'ai pas peur. »

— « George, » cria-t-elle, « ce n'est pas ta voix normale. Non, non pas ça, pas ça ! George ! Parle-moi ! J'ai peur. Dis-moi quelque

chose. Dis-moi une dernière chose. Ne me quitte pas comme ça. Dis-moi comment tu te sens, comment c'est pour toi maintenant. Il faut que je le sache, George ! »

Il avait toujours cette douce expression vaguement souriante qui ne le quitterait plus.

— « Ce n'est pas si mal que ça, » dit-il, parlant avec lenteur, « pas désagréable du tout... Je... je... » Sa voix s'épaississait de plus en plus, et il lui fallut rassembler toutes ses forces pour prononcer ses ultimes paroles.

« Je crois... je crois... que j'aime ça. »

Traduit par Christine Renard.
Titre original : George.

SOPHIE CATHALA

Un gentil petit bled

Sophie Cathala est née en 1934 et a écrit plusieurs romans dont **Mort d'un serin** (porté à l'écran sous le titre **Faibles femmes**). Elle est également l'auteur, sous divers pseudonymes, de nombreuses nouvelles (**Elle**, **Marie-France**, etc.). Elle a exercé des métiers variés, notamment ceux de comédienne et de psycho-technicienne. Elle fait dans le fantastique des débuts dignes d'intérêt, comme vous en jugerez par cette histoire d'un pays auquel il est difficile de s'arracher.

DÉCIDÉMENT, rien ne valait une petite Dauphine, se disait André Faulk. Une petite Dauphine qui ne consomme pas trop d'essence, que l'on gare facilement, qui ne se pique pas de vitesse, ct cela vous permet d'apprécier le charme d'une campagne fleurie par un mois de mars exceptionnellement précoce. On serait presque tenté de fredonner « Poum poum poum » sur l'air de la dernière chanson en vogue ; et ces touffes blanches, sur le côté, à droite, par hasard, ce ne seraient pas des lilas ?

C'étaient bien des lilas. « Poum poum poum, » fredonna André Faulk, et il fut pris de l'envie de freiner, et d'en cueillir quelques branches. La tête de M. Wenberg, à l'usine, lorsqu'André lui offrirait les fleurs : « M. Wenberg, j'ai pensé que cette brassée de lilas blancs... » Seulement, M. Wenberg n'était pas de ces industriels qu'un mois de mars et quelques lilas peuvent émouvoir. Il se souciait peu de poésie, M. Wenberg Par contre, il était susceptible de passer à André Faulk un marché de plusieurs millions.

André sourit et accéléra. Même si, exceptionnellement, on se découvre une âme de poète, on n'arrive pas en retard à un rendez-vous avec M. Wenberg. Encore une bonne centaine de kilomètres, se dit André Faulk ; et il pressa son pied sur l'accélérateur.

A ce moment, il s'aperçut que sa direction avait du jeu. A moins qu'il n'eut crevé un de ses pneus. Il descendit pour le vérifier. Le pneu avant gauche dégonflé. C'était bien sa veine. De toute façon, cela se passe toujours ainsi. Vous quittez votre domicile de bonne heure, pour ne pas risquer l'accident en fonçant comme une brute, et vous voilà retardé par une bagatelle. Alors que les jours où vous disposez de tout votre temps...

André Faulk changea sa roue en quelques minutes. Vite fait. Pour être représentant, on n'en est pas moins un homme capable de se servir de ses doigts, tout comme un autre.

Il remonta dans sa voiture, et repartit. Tant pis pour la roue de secours : il la ferait réparer pendant qu'il concluerait l'affaire avec M. Wenberg. Ce serait bien le diable si, avant d'arriver, il crevait une seconde fois.

La seconde fois, il ne se demanda pas s'il s'agissait de la direction. « Non, non ! » gémit André Faulk. « Non ! dites-moi que je rêve ! Dites-moi que c'est un affreux cauchemar ! » gémit-il, en descendant de voiture. Il heurta sa tête à la carrosserie, et sentit bien qu'il ne rêvait pas. Sur la route, en massant son crâne douloureux, il tourna autour de la Dauphine avec inquiétude, espérant se tromper sur l'ampleur du désastre. Mais il dut enfin se rendre à l'évidence : le pneu avant droit était crevé.

Combien croyait-elle qu'il avait de roues de secours, cette voiture maudite ? Elle l'avait toujours si fidèlement servi, et tout à coup... Elle choisissait bien son jour ! Et maintenant... Maintenant, l'heure n'était pas aux lamentations. Il devenait urgent d'aviser.

André Faulk se redressa, et, autour de lui, laissa traîner le regard désespéré de l'homme échoué dans le Grand Erg. Et ce fut l'illumination : à cent, cent cinquante mètres devant lui, au bord de la route, dans ce début de crépuscule mauve, clignotait le néon d'une station-service. Une belle, grande, énorme station-service. Ce serait bien le Diable si le garagiste n'acceptait pas de réparer la roue. Juste le temps pour André de téléphoner à Wenberg pour lui annoncer un léger, oh ! très léger retard.



Le garagiste s'essuyait les mains à son bleu. Bien sûr, bien sûr, il comprenait que le client fût pressé. Mais il n'était pas le seul. Du menton, le garagiste indiquait le fond de l'atelier, encombré d'une bonne vingtaine de voitures, autour desquelles s'affairaient trois mécanos. Combien de temps pour réparer la roue ? Une heure, peut-être deux, peut-être moins... Ceux qui étaient arrivés avant André avaient le droit d'exiger leur voiture avant...

— « Mais bon Dieu ! Puisque je vous répète que c'est important pour moi ! » rugit André Faulk. « Je ne peux pas me permettre de perdre mon temps ! »

— « Ça ! » émit le garagiste. « Vous avez bien raison ! Le temps, c'est sacré ! »

André Faulk sentit tomber son irritation, et d'une voix presque calme :

— « A quel endroit puis-je téléphoner ? » demanda-t-il.

— « Nous, on n'a pas le téléphone. Mais vous trouverez une

petite auberge, à droite, à cinquante mètres d'ici. Vous verrez, ils sont très gentils... »

Et comme André s'éloignait :

« N'ayez aucun souci ! On va s'y mettre tout de suite, à votre voiture ! »

Lorsqu'il entra dans l'auberge, André Faulk marcha droit sur le patron qui, debout derrière le bar, jouait au 421 avec deux clients.

— « Le téléphone ? » demanda-t-il.

— « 653 en deux coups, » fit le patron. « Au fond à gauche. De toute façon, il est en dérangement. »

L'espace d'une seconde, André pensa saisir l'un des siphons posés sur le bar, et le fracasser contre le mur. Puis il se retourna, prêt à implorer le secours des quatre joueurs de belote et de plusieurs personnes à l'air absent qui occupaient la salle.

— « 421 ! » s'écria quelqu'un.

— « Et vous aussi, vous êtes tombé en panne ? » s'enquit une voix fluette, derrière André.

D'un coup, André se retourna à nouveau :

— « Oui. Effrayant. J'ai un rendez-vous extrêmement important à cent kilomètres d'ici, et je ne sais comment prévenir... Mais pourquoi avez-vous dit : vous aussi ? »

André considérait son interlocuteur avec suspicion : ce petit monsieur coiffé d'un béret, avec sa Légion d'honneur à la boutonnière, et ses joues roses comme celles d'une fille, ne lui inspirait aucune confiance.

« Pourquoi avez-vous dit : vous êtes tombé en panne, vous aussi ? »

Le petit monsieur au béret cligna de ses yeux couleur de violette.

— « Nous sommes tous en panne, ici... » murmura-t-il, comme en cachette du patron. « Tenez, la jeune femme triste, au coin du bar, a coulé une bielle. Le joueur de belote près de la fenêtre a des ennuis avec sa courroie de transmission. Le grand type blond qui joue avec le patron a découvert, dans son radiateur, un trou gros comme une pièce de cinq francs, et la petite jeune fille qui lit, tout au fond... »

— « Et vous ? » demanda André.

— « Moi, c'est le delco, » répondit l'autre, modestement.

André avait envie de lui casser la figure, à ce petit bonhomme qui arborait un air si content de soi-même. De le transformer en n'importe quel objet sur lequel on boxe. Il fit un pas en avant, recula, puis fonça vers la porte. Derrière le bar, il en était sûr, le patron du bar n'avait même pas levé les yeux. Le bonhomme à la

rosette était fou, et le patron de l'auberge abruti. Quant au garagiste... Quel patelin, pensa André Faulk.

⁂

— « C'est moi ! » dit André, essoufflé, en se précipitant dans le garage.

— « Erouch ! » cria le garagiste.

Un mécano à l'air souffreteux s'extirpa du moteur d'une Triumph étincelante :

— « Oui, monsieur ? »

— « La voiture de Monsieur, » dit le garagiste.

— « Une Dauphine rouge, » continua André.

D'un pouce noirci, le nommé Erouch fourrageait dans son oreille.

— « C'est que... » commença-t-il.

André, angoissé, consultait sa montre :

— « Oui ? »

— « Je ne sais pas ce qui se passe... Rien à faire pour la remettre en marche. Pourtant, le pneu est réparé. Mais je me demande si la batterie... »

— « La batterie ! La batterie ! » explosa André. « Qu'est-ce qu'elle a, la batterie ? Qu'est-ce que vous lui avez fait, à la batterie ? »

Erouch se pinça le nez, et tourna le dos. Il s'était à moitié introduit dans le moteur de la Triumph, mais sa voix émergeait du bruit de la machine :

— « Elle est à plat. Complètement à plat. »

S'appuyant au mur, André s'essuya le front.

— « Alors, » demanda-t-il, la voix détimbrée, « ça veut dire... »

— « Ça veut dire, » conclut le patron, jovial, « que vous l'aurez demain, votre voiture, le temps qu'on recharge votre batterie. Nous n'en avons pas de rechange. Allons, ne soyez pas triste ! Il y a tellement de gens qui aimeraient passer une nuit tranquille à la campagne, comme vous ! »



Lorsqu'André entra pour la seconde fois dans l'auberge, le patron lançait les dés sur le tapis vert :

— « 345 en une fois, » s'écriait-il.

André s'approcha de lui et, presque humblement, demanda :

— « Vous pourriez me servir un calvados ? »

Sans le regarder, sans répondre, le patron saisit une bouteille et un petit verre qu'il emplit.

« Dites-moi... » murmura André. « C'est vrai, ce que prétend

le garagiste ? Aucune ligne de chemin de fer ou d'autobus ne dessert ce coin ? Rien ? Pas moyen d'aller à la ville, d'ici ? »

— « Eh non ! » dit le patron, en récupérant les dés.

— « Oh ! vous êtes coincé pour la nuit, comme nous tous, » modula, de sa voix fluette, le petit monsieur rose qui s'était rapproché.

— « Ce n'est pas si désagréable, ici ! » dit le patron, le regard suivant la main du joueur blond.

— « Oh ! mais non ! Mais non ! » gémit André. « Ce n'est pas possible ! Je dois faire quelque chose ! Si j'arrive ce soir, même très tard, je pourrai expliquer à M. Wenberg... Un taxi ! Un taxi ! »

Il se rua vers le fond de la salle, là où se trouvait la cabine téléphonique, et, au moment où il décrochait, s'arrêta net en entendant la voix d'un joueur de belote :

— « J'ai essayé avant vous. Il ne marche pas. »

— « Moi aussi, j'ai essayé, » reprit le petit homme au béret, qui avait trotté derrière André. « Il ne marche pas. »

— « Je m'en fiche ! » répondit André.

Et, tout en formant le numéro de l'interurbain, il tournait le dos au petit monsieur qui répétait :

— « Demandez une chambre au patron. Vous verrez, pour une nuit, elles sont confortables. Eau chaude et froide. La mienne donne sur... »

— « Et dix de der ! » fit le joueur de belote. « Vous avez tort de vous exciter, cher monsieur. Au fond, la campagne, ce n'est pas désagréable. »

⁂

La nuit était depuis longtemps tombée lorsqu'André se retrouva dans sa chambre, et il n'eut d'autre ressource que de se glisser dans les draps.

Pendant les quelques minutes qui avaient suivi son essai infructueux au téléphone, il s'était senti très abattu. Puis, sous l'influence du petit homme à la Légion d'honneur, il s'était apaisé, et avait même accepté de dîner à la table des joueurs de belote. Ceux-ci, après un moment de rage et d'inquiétude, avaient pris leur parti de l'aventure, et attendaient tranquillement le lendemain, quitte par la suite à poursuivre le garagiste devant les tribunaux ; ce garagiste dont, certainement, venait tout le mal, et qui, sans nul doute, avait passé un marché avec le patron de l'auberge. Au terme de la soirée, les dîneurs, attablés dans l'auberge autour d'un bœuf gros sel, finirent par échanger leur adresse et, en veine d'ironie, émirent quelques plaisanteries sur les malchanceux et les coïncidences. L'aubergiste en rit avec eux.

André éteignit sa lampe de chevet. L'important, en dernière

analyse, était que la petite Dauphine rouge consentît, le lendemain, à démarrer. Et sur ce point, André se rassurait : elle démarrerait. Sur cette perspective optimiste, après avoir envisagé la façon de manœuvrer M. Wenberg pour l'amener à signer le marché, André Faulk s'endormit.

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, il tira les rideaux de sa fenêtre, qui ouvrait sur une campagne tendre comme un sourire. En se rasant, il fredonnait, et ce fut l'air joyeux qu'il traversa la salle de l'auberge, sans même prendre un café, pressé de se retrouver à la ville, devant un petit déjeuner royal, après avoir pris rendez-vous avec M. Wenberg. Et puis, finalement, cette auberge, il brûlait de la quitter.

⁂

La batterie ne se rechargeait pas. Qu'est-ce qu'il y pouvait, lui, le garagiste, si la batterie ne se rechargeait pas ? En principe, une nuit suffit pour recharger une batterie, mais là, elle ne se rechargeait pas. Et alors ? André pouvait bien l'insulter, ou casser tout le matériel, cela ne changeait rien à rien. En tout cas, ce n'est pas pour ça que la batterie se rechargerait. Non. Pas de train ni d'autobus. Un taxi ? Allons donc ! Trou perdu, coin pourri, il ne fallait pas exagérer. Lui, le garagiste, il vivait dans ce coin pourri depuis quarante ans déjà, et ne s'en trouvait pas si mal. Quant à la batterie... Une pièce de rechange. On allait la demander. Oui. Bien sûr, pas de téléphone. Bon. Mais on écrirait. Ça prendrait quelques jours. Mais alors, là, pas de quoi désespérer, vraiment. Ce n'est pas dramatique, une batterie qui...



André Faulk marchait sur la route, la même route sinueuse, sous le même soleil souriant de mars, entre deux haies de lilas blancs et de pommiers en fleurs. Il marchait en réglant son pas consciencieusement, car il ignorait la distance qui le séparait du prochain village. Pendant quelques minutes, il avait tenté de faire de l'auto-stop, espérant qu'une voiture, ou encore la carriole d'un paysan, pourrait lui permettre de parcourir quelques kilomètres. Mais le patron de l'auberge, devant laquelle il s'était posté, lui avait conseillé, avec un air affable :

— « Vous auriez intérêt à prendre de l'avance. Ici, on ne voit pas tellement de circulation. »

Pas tellement de circulation. André Faulk s'en apercevait bien. Depuis qu'il était parti, une bonne heure, après avoir réglé son addition et dit au revoir au petit monsieur rose, il n'avait pas rencontré un seul véhicule, pas une seule maison, pas un seul passant.

Comme pour le démentir, une petite maison blanche apparut

au milieu des pommiers, juste dans un tournant après lequel la route chavirait dans des lilas en fleurs. Une petite maison blanche avec une petite fumée grise au-dessus de sa cheminée de briques vermillon.

Enfin. Il était sûr, à voir la maison, que ses occupants auraient le téléphone. Sûr ! Il en était sûr ! D'ailleurs, il fallait qu'ils eussent le téléphone. Ou une carriole qui le mènerait à une poste. André téléphonerait à un taxi, gagnerait la ville, verrait M. Wenberg, s'expliquerait... A la ville, il réquisitionnerait une dépanneuse, et viendrait, chez cet escroc de garagiste, récupérer la pauvre Dauphine.

La maison était un café. Au moment où il en poussait la porte, André poussa un petit soupir d'aise :

— « Bonjour ! » dit-il. « Pourriez-vous me dire où se trouve le téléphone ? »

Devant lui, debout, accoudé à son bar, le patron jouait au 421, face à trois consommateurs :

— « L'escalier en bas, à droite, » dit-il sans lever les yeux. « Mais de toute façon, il est en dérangement. »

Lentement, lentement, André tourna le dos au bar, auquel il s'appuya.

— « Je coupe ! » dit un des joueurs de belote.

— « Et vous savez, toutes leurs auberges se ressemblent, » chuchota, souriant, un petit monsieur au visage couleur de dragée, le Mérite Agricole à la boutonnière. « Mais c'est un gentil petit bled, et les chambres, ici, ne sont pas si mal. La mienne... »

André Faulk sourit, sourit longtemps. Sourit comme dans *Alice au Pays des Merveilles* sourit le chat du Chester. Sourit. Puis, se tournant vers le patron :

— « Je voudrais une chambre, » dit-il. « Une belle chambre. Une chambre ensoleillée même en décembre... »

ALLNE DRURY

Quelque chose

Allen Drury est l'auteur du best seller **Tempête à Washington,** qui remporta le Prix Pulitzer et d'où fut tiré un film réalisé par Otto Preminger. Voici sous sa signature un simple conte à la tournure classique — ambiance d'une paisible après-midi de printemps, et terreur qui naît d'une soudaine prescience de l'inconnu...

PETIT et provincial, le collège coiffait la légère éminence au centre de la plaine ; petit et provincial, le musée s'élevait juste à l'est au milieu des champs. A travers les fenêtres ouvertes, le soleil d'après-midi, qui dardait ses rayons sur des milliers de kilomètres du Middle West, venait se poser dans une chaude mare de lumière au bas de la porte de la salle égyptienne. Au dehors, les arbres, plantés au garde à vous autour de l'immeuble par quelque fondateur oublié depuis longtemps, frémissaient doucement dans l'air calme mais frais de ce début de printemps. La saison, qui ne donnait pas encore de mouches, permettait de laisser les portes d'entrée lourdement ornées ouvertes sur un paysage qui allait des bâtiments principaux du collège jusqu'à la ville, au-delà jusqu'aux champs déjà semés en céréales ; et ensuite jusqu'à des distances infinies qui se perdaient finalement dans les profondeurs du ciel sans nuages.

Arrêté une seconde au dehors sur le perron avant de rentrer, il se sentait complètement en paix. Tout — sa situation de conservateur, la possibilité de travailler, la chance de vivre dans l'atmosphère intellectuelle qu'il aimait — tout conspirait à lui procurer une satisfaction que la perfection de l'après-midi transformait en un sentiment proche du bonheur. Même l'oubli qui était sa seule récompense pour les soins attentifs qu'il donnait à la collection petite mais complète du musée, avait cessé de le tracasser. Ils se souciaient peu de lui, les étudiants dont il voyait au loin les voitures se diriger vers la ville, et même la faculté pénétrait rarement dans son domaine ; mais aujourd'hui cela semblait sans importance, loin, dans un autre monde, qui n'avait rien de commun avec cet instant tiède et paisible.

Tandis qu'il restait là l'esprit paresseusement détendu, une légère brise se leva soudain dans les champs, se faufilant comme un serpent à travers les pousses des blés. Elle accourait vers lui en sautant et tourbillonnant, avec des bonds et des contorsions comme si elle était animée d'une vie propre. Une anticipation agréable bannit la pensée que les cheveux clairsemés, si soigneusement coiffés, seraient dérangés. Tant pis ! c'était le printemps, le vent était bon au printemps et qu'importe si ses cheveux étaient en désordre ! Il souhaita que cela se produise.

Il remarqua que la brise avait forci, dans sa course sautillante à travers l'herbe. Elle était maintenant à une centaine de mètres. Quelque part dans les champs, elle avait ramassé un morceau de papier et le projetait de côté et d'autre comme un chiot avec un os. Juste au moment où le vent atteignit le conservateur du musée, le papier tomba par terre ; alors le courant d'air, escaladant vivement les marches, frappa l'homme en pleine figure. Il haleta, pas seulement en raison de sa force qu'il avait sous-estimée, mais de sa nature qu'il n'avait pas prévue. Le vent était chaud — inhabituellement chaud et sec ; si aride et sans vie qu'il lui coupa le souffle pendant une seconde. Ce n'était pas du tout un vent de printemps ; plutôt un vent d'été, et l'été de quelque lointain pays tropical. Il lui causa une suffocation pénible, puis s'en fut.

Il regarda autour de lui bêtement, comme s'il s'attendait à voir quelque chose derrière lui, mais il n'y avait rien. Seulement les portes ouvertes, la salle principale du musée avec sa rangée de vitrines, le grand escalier montant vers la droite, et le soleil rayonnant sur le parquet devant la salle égyptienne. Il hocha la tête, comme hébété, et rit. Quelle idée stupide ! Un instant, quand la brise avait laissé tomber le papier si brusquement, il avait eu la curieuse impression que ce manque soudain d'intérêt avait été causé par un caprice tout à fait humain. Il avait eu l'idée bizarre qu'elle avait lâché le papier parce qu'elle en était lasse. Et quand elle avait finalement atteint les marches, elle avait semblé passer non autour de lui, mais à travers lui. Il rit de nouveau, lugubrement. Il se faisait vieux. Vieux et gâteux et... il déménageait, comme on dit.

Il se retourna vers le panorama paisible qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le printemps ! Le printemps ! Il n'était pas si vieux quand même ! Comme pour le prouver, il descendit les marches d'un pas léger et se dirigea vers le papier qui gisait sur l'herbe. Pas question de laisser des détritus traîner pour que les chats jouent avec. Il y en avait deux ou trois, qui gîtaient dans des coins perdus de la construction, vivant de souris et d'insectes, et de bribes de nourriture qu'il pensait parfois à leur apporter. L'un était un petit chaton gris qu'il aimait beaucoup. Sachant quel sabbat ils mène-

raient s'ils trouvaient ce papier, il le ramassa, le plia soigneusement et remonta les marches.

En haut, il se retourna pour un dernier coup d'œil à la douce paix de l'après-midi. Puis il entra. Sur le seuil, il s'arrêta. Pour une raison quelconque, qu'il ne s'expliquait pas, il voulait fermer les portes derrière lui. Il essaya d'écarter cette idée ; il n'y réussit pas. La contrainte était trop forte. Au bout d'un instant, sans trop savoir pourquoi, il tira les portes en partie, geste embarrassé et — bien qu'il l'ignorât — venu trop tard.

Dès qu'il se dirigea vers son bureau, il remarqua le désordre qui y régnait. Les papiers qu'il avait laissés empilés en ordre de chaque côté du buvard avaient été bousculés ; il y en avait un sur le parquet à moitié chemin de la salle égyptienne. Si la brise en était responsable, elle avait dû tourner à angle droit après son entrée dans le bureau, car le meuble était le long du mur à droite, en face du bas de l'escalier. Ou bien était-ce l'œuvre d'un des chats qui s'était faufilé à l'intérieur dès qu'il avait eu le dos tourné ? Il se rappela avoir descendu rapidement l'escalier en négligeant la porte. Réflexion faite, il conclut qu'il devait en être ainsi et il eut un sourire tolérant et amusé. Charmants animaux, mais parfois exaspérants, et susceptibles d'être malfaisants. Ce n'est que lorsqu'il fut près de son bureau que sa paix d'esprit disparut.

N'était-ce qu'une illusion ou voyait-il réellement un plan dans ce désordre ? Il aurait presque pu en jurer ; une sorte de désordre voulu, comme si quelqu'un avait ramassé les papiers, les avait tenus au-dessus du bureau, puis les avait laissés tomber. Et, sur le bureau même, les papiers restants avaient un air curieusement abandonné comme si quelqu'un avait entrepris de les bouleverser et s'était arrêté brusquement. Cette bizarre impression d'ennui lui revint en mémoire, provoquant cette fois un certain malaise comme celui qu'on ressent en présence de quelque chose d'un peu anormal et d'étrange.

Pourtant, pensait-il en ramassant les papiers et en les remettant en ordre, ce pouvait être les chats. En fait, ce devait être les chats. Le petit chaton gris, en particulier, aimait beaucoup grimper sur le bureau ; jamais, bien sûr, pour créer un embrouillamini comme cette fois, mais toujours pour déranger ce qui se trouvait sur son chemin. Le chaton devait être maintenant quelque part dans l'immeuble et, songeant aux dégâts sérieux qu'il pouvait causer aux choses fragiles exposées au premier étage, il monta hâtivement l'escalier de marbre. Sur le palier, il stoppa brusquement. Avant d'avoir pu se retenir, il avait viré comme un jouet sur une plaque tournante, et il lançait à la cantonade dans la pièce vide au-dessous :

— « Qu'est-ce que c'est ? »

Les murs sonores lui renvoyèrent un écho chuintant. Rien ne

bougeait dans le soleil sur le parquet ; aucun bruit ne lui venait, sinon ceux du jour au dehors. Au bout d'un instant, il eut un rire bref. Quelle stupidité ! Il savait qu'il était seul dans le bâtiment ; il avait dû imaginer cette soudaine sensation d'une autre présence. Il se dit avec fermeté qu'il ne devait pas être idiot. S'il commençait à voir des choses en plein jour, qu'est-ce qui se passerait quand... Il eut la gorge serrée et un petit frisson de peur lui courut tout à coup dans le dos.

— « Eh bien, pour l'amour du ciel, » dit-il aux statues à l'écoute, aux vitrines attentives, « regardez-moi ce bureau ! »

Il ne sut pas comment il avait gagné l'escalier et était redescendu car, à ce moment, son soulagement effaça les détails d'une des choses les plus difficiles qu'il eût jamais accomplies.

« J'ai envie de danser la gigue, » pensa-t-il.

Et l'idée lui parut si drôle qu'il se mit à rire. Que diraient les gens s'ils entraient et le surprenaient en train de faire des sauts de cabri ! Et pour un motif aussi insignifiant, encore ! Simplement parce qu'un chaton *était* un chaton, sans aucun doute... il voulait danser la gigue ! Il continua à se moquer de lui-même tout en ramassant les papiers pour la seconde fois et les rangeant dans le bureau. Penser qu'il se laissait mettre sens dessus dessous par une brise et un chaton ! Ça promettait...

Il venait enfin de mettre le dernier papier dans le tiroir quand le bruit commença. Au début, le son était très faible et lointain, et il n'y prêta pas attention. Puis le bruit augmenta et il en prit conscience. Intrigué par sa nature, il essaya distraitement de trouver une explication. Ce n'était pas un bruit régulier, mais rapide, nerveux, haché. Peut-être quelqu'un avait-il des ennuis avec sa voiture ; non, ce n'était pas tout à fait cela. De l'eau qui giclait d'un tuyau sur le trottoir. Non plus. Pendant un long moment, cela parut provenir des champs. Ce n'est que lorsqu'il eut l'idée de le comparer au crissement d'une forte toile en train de se déchirer qu'il se rendit compte que le bruit venait de quelque part à l'intérieur de l'immeuble.

Sa première impulsion fut d'incrédulité, suivie d'agacement. Ce n'était pas assez de voir des choses ; il fallait encore les entendre. Il se dit, une fois de plus, de ne pas être idiot. Il y avait sans doute une explication très simple. Mais quand aucune ne lui vint en tête, il commença à avoir peur. C'était un bruit qui avait si peu de raison d'être ; il se justifiait si peu. Il semblait être en dehors du temps et de l'espace, aussi peu explicable que le papier dans le vent ou le désordre de son bureau. En fait, avec un peu de romantisme, on pouvait presque voir un rapport entre eux, certains détails pervers les reliant les uns aux autres. Non pas qu'il en eût l'idée, bien sûr, mais il eut besoin de toute sa force de caractère pour quitter le bureau et commencer à visiter l'immeuble. Seuls le sen-

timent du devoir et la conviction qu'il serait stupide de se laisser dominer par ses impressions le faisaient agir.

Quand il eut inspecté toutes les pièces, en haut et en bas, et constaté que chacune était telle qu'il savait qu'elle serait, placide, vide et calme, il revint hors d'haleine sur le palier. Le bruit prenait maintenant de l'ampleur, le crissement devenait plus fréquent. Il hocha la tête en désespoir de cause. C'était inexplicable et introuvable ; il ne savait vraiment pas à quoi se résoudre. Il pouvait faire la sourde oreille, mais ces choses-là se laissent difficilement ignorer. C'était trop étrange, trop effrayant...

Il avait les mains glacées ; la combinaison de la belle journée et de ce bruit incompréhensible produisait, par son absurdité même, un état d'âme qui frisait la terreur. Il savait que d'être revenu en courant vers le haut de l'escalier, si vite qu'il avait failli tomber du palier, n'avait pas arrangé les choses, mais il n'avait pas pu s'empêcher de fuir instinctivement quand bien même son cerveau lui disait que c'était une fuite inutile. Le soleil avait semblé soudain aveuglant, la paix de l'après-midi une dérision ; il avait eu de nouveau cette impression aiguë de... quelque chose. Cela lui avait donné des ailes ; inconsciemment, il était revenu à toute vitesse dans la vaste salle principale toute remplie d'échos.

Faisant halte un instant pour reprendre son souffle, il remarqua un nouveau rythme dans le bruit. Il était plus lent ; pas plus calme, mais beaucoup plus lent. Il s'arrêta quelques secondes, puis reprit. Un frisson d'identification lui coupa la respiration. Voilà qu'« il » est de nouveau lassé, pensa-t-il, *que va-t-« il » faire maintenant ?* Il s'éclaircit brusquement la gorge et compta énergiquement jusqu'à dix. Quand il eut terminé, il se força à rire.

— « C'est vraiment absurde ! » dit-il tout haut. « Je parle comme s'il y avait réellement quelque chose. »

Le son familier de sa propre voix lui redonna son sang-froid et son bon sens. Quel vieux nigaud il était ! Faire d'un simple bout de toile un revenant et en avoir une peur bleue ! Il était bon pour l'asile, en vérité !

Il descendit l'escalier d'un pas ferme et se dirigea vers son bureau en fermant avec décision ses oreilles au bruit. Qu'il déchire tout le rouleau de toile d'emballage s'il voulait, quel qu'il soit. Lui avait autre chose à faire. Il n'allait pas se laisser énerver par des bruits, même si c'était un bruit extraordinaire.

En apercevant le buvard taché d'encre quand il arriva près de son bureau, il se rappela que le chaton était toujours quelque part dans l'immeuble.

— « Minet ! » appela-t-il. « Minet, minet, minet, viens ! » Puis il poussa un soupir de soulagement amusé. « Bah ! évidemment, » dit-il, « il est quelque part en train de s'aiguiser les griffes. »

Après cela, rien n'était plus facile que de fouiller de nouveau la maison. C'est une chose de chercher un bruit, quelque être désincarné, s'enquérir d'un chaton était bien différent. Au soleil, devant la porte de la salle égyptienne, il hésita un instant. Il voyait presque le petit animal occupé à... ou faisait-il erreur ? Supposons... supposons que, quand il ouvrirait la porte, il aperçoive... Un brusque grattement furieux le décida. Le petit démon devait être en train de se faire les griffes sur un des sarcophages alignés le long des murs. Il s'avança impatiemment, dans le silence absolu de la salle vide.

— « Minet ! » appela-t-il.

Pour toute réponse, il n'obtint qu'un bruit de chamailleries d'oiseaux dans les arbres au dehors. Il cria de nouveau :

« Ici, minet ? » Le silence sembla devenir encore plus profond.

« Sors d'ici, petit vaurien ! » Sa voix gardait un ton suppliant, malgré lui. « Sors de là-dessous ! »

« Minet ! » reprit-il avec fermeté. Il le regretta aussitôt car le bruit lui répondit. Aussi sûrement qu'il s'était exprimé en mots, il répondit. Une réponse étonnée, assez incertaine, assez perplexe.

— « Quoi ? » semblait dire le grattement.

— « Minet ! » hurla-t-il d'une voix qui s'étranglait.

— « Quoi ? quoi ? » répliquait le bruit.

En entendant cette sonorité, qui semblait exprimer la curiosité impersonnelle de quelque chose de si inhumain, ou de mort depuis si longtemps que tout contact était coupé avec le monde des hommes — il perdit tous ses moyens.

— « Qu'êtes-vous ? » cria-t-il. « Que voulez-vous, affreuse chose ? »

Aussitôt, la salle s'emplit de bruit, strident, grinçant, furieux, dont les murs renvoyaient l'écho au point qu'il semblait venir de toutes parts. Il eut l'impression qu'un poids lui écrasait la tête ; cet ouragan de bruit l'étouffait.

Poussant un cri inarticulé, il s'enfuit. Poursuivi par des fantômes qu'il croyait voir danser dans les rayons du soleil, étreint par la peur, il traversa frénétiquement la salle et, sans raison, monta l'escalier. Non, lui disait déraisonnablement son cerveau ; non, *retourne.* Incapable de surmonter sa terreur, il vira sur lui-même comme un animal affolé. Dans sa hâte, aveuglé par le soleil qui tombait maintenant d'aplomb sur le seuil, son pied manqua la marche et il dégringola pour atterrir à moitié de l'escalier. Juste avant que son crâne heurte la pierre, un éclair gris frappa sa vision. Dans un dernier sursaut de lucidité, il eut le temps de penser : « *Bien sûr, bien sûr,* » avant que son esprit sombre à jamais dans les ténèbres.

Le chaton s'avança au milieu de la salle, s'étira et bâilla. Il ne prêta aucune attention à la chute lourde du corps qui glissait lentement, par saccades, marche par marche, jusqu'en bas.

Miaulant avec satisfaction, le chaton fit sa toilette. Ayant terminé, il s'étira une fois de plus et bâilla encore. Brusquement, il écouta attentivement. Ses pupilles se dilatèrent et, le long de son dos, les poils se hérissèrent.

Quelque part dans la salle sonore, un petit bruit s'amorça. Ce n'était pas un bruit régulier, mais un bruit rapide, nerveux, saccadé. Il évoquait tout à fait de la grosse toile qu'on déchire et il devint vite plus fort et plus proche tandis que le chaton s'aplatissait dans le soleil, figé par la terreur.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Something.

LE SPECTACLE EN LIVRE DE POCHE

Un annuaire — très complet malgré son format réduit — vient d'être publié par la Sté d'Editions Radioélectriques et Phonographiques, 5 rue d'Artois — Paris (8e). Il s'agit du « *Guide Professionnel du Spectacle* ». (Guide du show business). Son format de poche en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T. V. et de Radio et d'une façon générale pour tous les artisans et animateurs du spectacle. Il contient en effet les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc... et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. En vente chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'Editeur.

Vous lirez bientôt :

Octave Béliard	La découverte de Paris
Alfred Bester	Ces derniers temps
Jorge Luis Borges	Tlon Uqbar Orbis Tertius
Ray Bradbury	Le phénix
Ray Bradbury	L'abîme de Chicago
Jean Cassou	Guérir de la mort
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Philippe Curval	Vivement la retraite !
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Le siège de Santiago
Michel Demuth	Les jardins de Ménastrée
Gordon R. Dickson	Opération Grand Frère
Alain Dorémieux	L'heure du passage
Michel Ehrwein	La nuit sera longue
Michel Ehrwein	Les statues dormantes
Albert Ferlin	La question
Zenna Henderson	Le retour
N. Ch.-Henneberg	Le rêve minéral
Rudyard Kipling	Eux
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Jardin d'enfants
Fritz Leiber	La multiplication des pères
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Richard Matheson	La fille de mes rêves
Daniel Meauroix	L'un et l'autre
Kit Reed	L'hommage
Jacques Sternberg	Textes brefs
Bram Stoker	La vierge de fer
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Claude Veillot	En un autre pays
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace
Robert F. Young	Amour sidéral

Ici, on désintègre !

Bram Stoker

Dracula

Jusqu'à présent, que ce soit à l'Edition Française Illustrée, chez Crès ou aux Quatre-Vents, nous n'avons eu, de **Dracula**, que la traduction de Eve et Lucie Paul-Marguerite. Traduction ? Non, adaptation après amputation et remaniements. Je n'en donnerai qu'un seul exemple. Voici le texte complet :

« Tour à tour mes compagnons de voyage me firent des présents : gousse d'ail, rose sauvage séchée... et je vis parfaitement qu'il n'était pas question de les refuser ; certes ces cadeaux étaient tous plus bizarres les uns que les autres, mais ils me les offrirent avec une simplicité vraiment touchante, en répétant ces gestes mystérieux qu'avaient fait les gens rassemblés devant l'hôtel de Bistriz - le signe de la croix et les deux doigts tendus pour me protéger contre le mauvais œil. »

Voici celui de la précédente version :

« Chacun des voyageurs me pria alors d'accepter un petit présent : des fleurs séchées pour la plupart... »

Sans doute c'est plus élégant, mais tout le sens qu'y avait mis l'auteur, les avertissements répétés que Harker ne comprend pas, parce qu'il ne le peut, est perdu.

Comme se perdirent bien des notations précises, des détails sans importance immédiate pour l'intrigue, mais imbriquant fortement le récit dans un contexte réaliste. Alors qu'un des grands mérites de **Dracula** est de ne pas être situé dans le vague et l'imprécis, mais bien d'être fortement daté, ancré dans l'univers de la fin du XIXe siècle, avec toutes les conquêtes de l'époque : vapeurs, télégraphe, journal enregistré sur rouleau phonographique et transfusion sanguine. Bram Stoker insérait son conte fantastique au cœur de la réalité quotidienne, opposait à Dracula, le maître des loups, des rats et des chauve-souris, des hommes froids, ennemis du surnaturel et qui doivent renoncer à leur science pour recourir aux seules armes transmises par la tradition.

Il y a plus grave : certaines fois (épisode des trois sœurs), le texte fut bouleversé, la fin précédant le commencement. Le journal de Mina et du docteur Renfield furent rassemblés chacun en un bloc, alors qu'en réalité ils s'interpénètrent, s'expliquent mutuellement, assurent la concomitance et le synchronisme des événements.

Ne jetons pas la pierre aux traductrices, elles obéirent aux impératifs d'édition de l'époque, et De Foe ou Trelawnay ne furent pas mieux traités que Bram Stoker.

Mais, à procéder ainsi, elles ne nous donnèrent que l'armature du récit, la suite des événements, réduisant l'œuvre à une algèbre et une épure, et à la lire, on se demandait comment Oscar Wilde avait

pu y voir « **peut-être le plus beau roman de tous les temps...** »

Voici donc, enfin, la traduction intégrale, plus complète même que l'originale anglaise. En effet, pour la première fois, voici restitué le chapitre initial, que Bram Stoker avait détaché, on ne sait pourquoi, et dont il fit une nouvelle : **L'hôte de Dracula.** Chapitre nous montrant Harker perdu dans la neige la nuit de Walpurgis, rencontrant les vampires, les loups-garous, suprême avertissement à rebrousser chemin, et sauvé par l'intervention du comte qui, de sa lointaine forteresse, veille sur son hôte.

Et voici enfin le portrait exact de Dracula, qui n'est pas le simple fantoche destiné à nous faire peur, la terreur grimaçante dormant dans son tombeau ; le voici avec sa grandeur royale, sa majesté de grand maudit qui ose défier le monde et veut le dominer.

Dracula n'est pas un vampire de la stricte observance ; l'aube lui enlève ses pouvoirs, mais la lumière ne le tue pas : « **s'il ne se trouve pas à l'endroit où il voudrait être, il ne peut s'y rendre qu'à midi, ou au lever et au coucher du soleil** » (p. 379). Et il ne lui suffit pas d'une gorgée de sang frais ; il ne borne pas ses désirs à perpétuer sa vie factice et à hanter un coin de terre. Il se souvient de ce qu'il fut :

« **Moi qui ai commandé à des peuples entiers et combattu à leur tête pendant des siècles et des siècles** » (p. 446).

Ce qu'il menace, c'est la terre entière, comme l'annonce Van Helsing, le seul de ses adversaires qui l'égale tant par l'intelligence que par l'audace :

« **En lui le pouvoir de l'intelligence a survécu à la mort physique. Il progresse et certaines choses en lui... ont maintenant atteint leur état adulte. Si nous n'avions pas croisé son chemin, il serait maintenant - et il peut encore l'être si nous échouons - le père ou le guide d'une nouvelle race d'hommes et de femmes qui suivront leur voie dans la Mort, et non pas dans la Vie** » (p. 446).

Nul doute que **Je suis une légende** de Matheson ne soit sorti de cette phrase. Et Dracula est de taille à réaliser son dessein, sa seule faiblesse fut d'être démasqué trop tôt. Avec un peu de répit, que n'eût-il pas accompli ? C'est ce que reconnait Van Helsing qui s'écrie : « **Et cela il l'a fait seul, tout seul, à partir d'un tombeau en ruine, quelque part dans un pays oublié.** »

Mais Dracula n'est pas tout entier dans cette image de la puissance. En face de lui l'auteur a dressé sa caricature, le fou qui veut assimiler tant de vie qu'il en devient immortel. Caricature, car il lui manque cette dimension humaine de Dracula, qui aime ses victimes, et le proclame, ou plutôt l'avoue :

« **Moi aussi je peux aimer. Vous le savez d'ailleurs parfaitement. Rappelez-vous !...** » (p. 99).

Et lorsqu'il s'en prend à Mina, il lui déclare :

« **Vous êtes maintenant avec moi, chair de ma chair, sang de mon sang, celle qui va combler tous les désirs et qui, ensuite, sera à jamais ma compagne et la bienfaitrice. Le temps viendra où il vous sera fait réparation : car aucun parmi ces hommes ne pourra vous refuser ce que vous exigerez d'eux** » (p. 446).

Et, pour sceller le pacte d'union, après avoir bu le sang de Mina, il la force à boire le sien...

On comprend maintenant l'avis d'Oscar Wilde, comme celui de Ch. Lee : « **Dracula... était possédé par une force occulte qui échappait entièrement à son contrôle. C'est le Démon, le tenant en son pouvoir, qui l'obligeait à commettre ces crimes horribles.** » Et Van Helsing lutte autant pour Dracula que contre lui.

Il me reste à signaler l'admirable préface de Tony Faivre qui ne se borne pas à étudier l'œuvre de Bram Stoker, mais retrace pour nous toute la légende de Dracula à partir de Vlad Dracul ou Drakula, le féroce capitaine du XVe siècle.

Jacques VAN HERP

Dracula par Bram Stoker : Editions Gérard, Marabout-Géant — 6 F.

Belcampo
Le monde fantastique

Curieuse impression que celle laissée par ce livre. En fait, on le referme en étant déçu. Les dix ou douze titres précédents de la collection comprenaient plusieurs ouvrages remarquables, dont **Les sirènes de Titan, Les croisés du cosmos, Fantômes et Farfafouilles, Tous les pièges de la terre.** Le lecteur pour lequel ces quatre livres étaient, à des titres divers, de bons exemples de science-fiction ne trouvera pas son compte chez Belcampo. Mais on ne peut s'empêcher de penser que ce **Monde fantastique** eût été moins décevant si on l'avait découvert dans une autre collection, dans une collection qui n'eût pas été consacrée au fantastique et à la science-fiction. La présentation joue son rôle dans l'impression qu'on en retire, par les promesses implicites qui s'y trouvent contenues. Telle qu'elle se montre dans les cinq nouvelles de ce recueil, l'imagination de Belcampo ne paraît pas se mouvoir à l'aise dans l'insolite.

Une note de l'éditeur, placée au commencement du volume, ainsi que la prière d'insérer, permettent d'apprendre que Belcampo est le pseudonyme de Hermann Schonfeld Wichers, écrivain néerlandais né en 1902 ; que ledit Wichers a roulé sa bosse dans pas mal de professions et de pays avant de parvenir à son état actuel : médecin-psychiatre des étudiants de l'Université de Croningue, et écrivain... Il y a lieu de saluer son apparition au catalogue de « Présence du Futur », puisqu'il ajoute une note supplémentaire au registre international de la collection.

On a, paraît-il, comparé Belcampo à Hieronymus Bosch. Ce rapprochement ne peut que surprendre, à la lumière du présent recueil. Il n'y a aucun rapport entre l'imagination que révèlent ces pages et celle qui anime **Le jardin des délices**, le **Jugement dernier** ou les **Tentations de Saint-Antoine**, si ce n'est que Belcampo, compatriote de Bosch, tente lui aussi de parler du jugement dernier. Mais il n'a rien du souffle du grand peintre, et surtout pas son sens du fantastique, où le délire et l'abondance servent à désorienter, à effarer puis à emporter le sens critique du spectateur.

En réalité, l'imagination de Belcampo fonctionne selon quatre phases — dans les récits de ce livre tout au moins — et **Le grand événement**, où il est précisément question du jugement dernier, offre une illustration particulièrement claire de ce fonctionnement.

La première phase est concrétisée par l'apparition d'un événement insolite. Dans cette descente de démons et d'anges qui, dans le village de Rijsssen, vont faire leur travail de jugement dernier, l'insolite est évidemment assez clair par lui-même.

Là-dessus se greffe une trouvaille affabulative destinée à lancer ou relancer l'action : ici, c'est le narrateur qui a l'idée — remarquablement brillante, il faut en convenir — de revêtir un costume de démon utilisé naguère au carnaval, ce qui lui permet de circuler en toute immunité à travers anges et démons. Notons au passage que les relations entre ceux-là et ceux-ci, pour être froides, n'en sont pas moins empreintes d'une sorte de courtoisie distante. Jusqu'ici, le mécanisme utilisé par Belcampo ne se distingue guère de celui dont usent de nombreux auteurs spécialisés dans l'insolite ; simplement, il est moins prodigue d'idées fantastiques ou scientifiques que ses confrères anglo-saxons.

En troisième lieu, Belcampo fait son métier d'écrivain : c'est-à-dire qu'il conduit le récit vers sa conclusion, mais c'est là probablement que se manifeste le plus nettement son manque d'assurance dans le fantastique ou le merveilleux scientifique : il n'y a guère, dans ce développement, de coups de théâtre, d'idées ou d'allusions qui obligent le lecteur à reprendre conscience du fait que

l'auteur se meut dans un univers qui n'est pas celui de notre existence quotidienne.

Quatrièmement, enfin, l'auteur dénoue son intrigue par une conclusion anodine et souriante, dont l'arbitraire est une caractéristique majeure : il ne s'agit pas d'une fin rendue inévitable par ce qui a précédé, mais bien de ce que les anglo-saxons appellent une **happy end.** Cette expression de **fin heureuse** implique souvent une nuance péjorative, qu'on ne saurait rejeter dans le cas présent. Pour en revenir au jugement dernier ou **Grand événement,** le narrateur observe anges et démons au travail, sauve sa maîtresse de l'enfer, et s'aperçoit enfin qu'il est, lui aussi, destiné au Paradis. On peut s'en réjouir pour lui, mais avec un sourire las.

Ce même schéma est décelé sans peine dans les autres récits du livre. On peut se borner à le retracer dans **Le désir acharné** par exemple. Une jeune fille possède deux nez. Elle tient à savoir si c'est là beauté ou laideur. Elle interroge dans ce but un certain nombre d'individus variés (théologien, biologiste, etc.) qui, comme par hasard, se retranchent derrière des phrases vides et pompeuses. Elle finit par se faire aimer d'un écrivain. Là aussi, on est bien content pour elle, sans toutefois que le récit ait rendu cette conclusion le moins du monde nécessaire.

Quant aux sujets des autres histoires, ils se rattachent également à la science-fiction, en ce sens qu'ils ont à leur origine une idée scientifique ou pseudo-scientifique, mais leur développement manque en général d'imagination. Correcte, voire parfois un peu amusante, la narration de Belcampo est celle d'un travailleur appliqué qui s'essaie à un genre dont il n'a apparemment pas une idée bien claire.

Ces sujets, les voici. **Les choses au pouvoir** est l'histoire d'une révolte, celle des objets inanimés : de la porte de la maison au slip du narrateur, les « choses » refusent de rester au service de l'homme. Mais le sujet est vaste, difficile à délimiter, délicat à traiter dans le vrai ton de la science-fiction (qui est celui choisi par l'auteur, puisqu'il juge nécessaire d'intercaler quelques explications pseudo-scientifiques dans son récit). Un Asimov ou un Heinlein eût cherché à faire apparaître la faiblesse de cette révolte, la brèche par laquelle l'homme regagnerait son pouvoir ; un Wyndham eût décrit avec réalisme la difficile situation nouvelle de l'humanité ; un Tenn eût sarcastiquement dépeint la dégénérescence finale de notre espèce. Que fait Belcampo ? Il réussit à placer ses personnages dans un climat de farce — la gravité de leur situation ne peut à aucun moment être prise au sérieux — et les tire d'affaire par l'intervention arbitraire et obligeante de la Terre (Sol **III,** notre bonne planète), qui impose son bon vouloir pour que tout rentre dans l'ordre.

Le récit d'Oosterhuis est une variation sur le thème que James Hilton et Daphné Du Maurier avaient traité dans **Lost horizon et Monte verità** respectivement : celui d'une communauté qui vit dans un bonheur apparent, sans contact avec le reste du monde. **Les montagnes russes,** enfin, est un récit contenant une idée qui appartient, plus nettement que celles des autres récits, à la science-fiction contemporaine : par une technique dérivant de celle du lavage de cerveaux, les hommes du vingt-et-unième siècle sont à même de se débarrasser de leurs souvenirs, et de se faire de l'argent en les vendant. Un écrivain ayant la pratique de la science-fiction eût profité de l'occasion pour dépeindre une société bouleversée par une telle pratique. Evidemment, cela eût exigé un effort de construction et d'exploration méthodique des implications d'une telle pratique. Belcampo n'a pas voulu ou pas pu faire un tel effort ; il se contente d'un sentimentalisme à l'eau de rose en montrant un couple qui passe en revue les souvenirs qu'il est sur le point de vendre.

Pour autant que l'on en puisse juger à travers la bonne version française de Maria Pia Amsberg, le style de Belcampo possède de la clarté et de la correction. Le métier



Prestigieux

le "FRANCE"
de laque, d'or ou d'argent*, lignes pures et racées, dans son luxueux écrin... c'est le plus prestigieux des cadeaux.
de 45 à 150 F.
* et d'or massif chez CARTIER.

Elégant

le "CLASSIQUE"
Création de l'esthétique industrielle, forme sobre et classique, réglage de flamme assisté... c'est le briquet élégant par définition.
de 19,95 à 65 F.

Fonctionnel

le "COMPOUND"
3000000 d'exemplaires en service, inséparable ami du grand fumeur, léger, pratique, fonctionnel... c'est le briquet des grandes performances.
de 29,50 à 56,50 F.

Offrez **SILVER MATCH**
A GARANTIE ILLIMITÉE





PUB.



de l'écrivain ne paraît pas contestable, mais ses dons pour le fantastique et l'insolite n'éclatent guère à la lecture de ces récits. Comme nombre de ses confrères de divers pays, Belcampo montre clairement que ne s'improvise pas auteur de science-fiction qui veut.

Demètre IOAKIMIDIS

Le monde fantastique par Belcampo : Denoël, Présence du Futur — 6 F. 15.

A. Poleischuk

L'erreur d'Alexei Alexeiev

Ce roman (en fait une longue nouvelle) débute en coup de tonnerre : le laboratoire du physicien Alexeiev saute ; sous les décombres un bloc transparent, incroyablement dense, enveloppe savant, assistant et appareils. Une commission d'enquête est chargée de découvrir les causes d'une catastrophe aussi inexplicable. Nous voilà lancés dans un suspense qui ne fait que grandir, une enquête scientifique passionnante comme une enquête policière. Pourquoi cette explosion ? Pourquoi l'apparition, toutes les huit heures, d'un mirage, en trois points bien précis du globe, et cela 20 jours avant la catastrophe ?

Les péripéties sont bien connues : le lecteur est lancé dans un tourbillon d'événements de plus en plus surprenants, de plus en plus angoissants, il attend le moment où tombe le dernier masque. A ce moment, très souvent, c'est la déception. Tant de mystères pour en arriver là... Mais cette fois le récit débouche bien sur le gigantesque et la démesure. Alexeiev a « **créé un univers où des êtres nous ont devancés par leur science et la conscience de leur devenir** (p. 147) ... **et qui agissent eux-mêmes sur leur propre évolution cosmique** » (p. 171).

D'autres sans doute ont déjà exploité un thème assez semblable, mais jamais avec autant de rigueur et d'ampleur. Le thème est déjà étonnant dans la S F soviétique, qui reste le plus souvent fort terre à terre, sauf lorsqu'elle copie les space operas américains. Mais il y a plus : une narration rapide, alerte, sans temps morts, sans longues discussions oiseuses ; les faits, tout simples, tout bonnement racontés. Ce qui déjà est original dans une littérature où chacun se souvient qu'il est petit-fils de Dostoiewski et de Tolstoi.

Il y a plus, le héros, centre du récit, n'est ni un savant ni un technicien, mais le philosophe Topanov, l'humaniste, qui seul se révèle capable de guider les scientifiques au travers de ce labyrinthe d'événements, car lui seul cerne complètement les problèmes : « **Vous mesurez les faits, moi j'essaie de mesurer l'homme.** » (p. 60). L'erreur d'Alexeiev, il l'a mise à jour : « **Toutes les choses vivantes veulent vivre et défendre leur avenir** » (p. 81). « **Il n'est au pouvoir de personne de triompher de l'obscure, secrète, et pourtant éclatante volonté des êtres à défendre leur droit d'exister** (p. 150).

On comprend mieux le beau tintamarre qui accueillit la nouvelle en URSS. Le public se passionna, les académiciens gémirent, s'indignèrent. Et il faut dire qu'en dehors de toute implication politique, Poleischuk fait preuve d'un singulier mépris du matérialisme officiel. Il faut voir ce qu'il dit du merveilleux (p. 166), de la science (p. 125). Non seulement tout doit se rapporter à servir la Vie, et elle seule, mais il professe un panvitalisme à laisser

pantois, et frappe sans cesse sur ce même clou :

« **La vie plus forte que l'intelligence** » (p. 148). « **La Vie et la Mort ne s'opposent plus, mais se complètent en une permanente résurrection, et notre être est notre existence** » (p. 191). « **Je crois que tout est Vie, que tout est résurrection. Voilà la vraie découverte d'Alexei. Graâce à lui tout espoir raisonné peut être certitude** » (p. 195).

C'est sans doute là le plus étonnant ouvrage venu d'URSS, le plus libre aussi, celui où l'on chercherait en vain des références à l'évangile selon St Marx... Mais en verrons-nous jamais un second ?

Jacques **VAN HERP**

L'erreur d'Alexei Alexeiev, par A. Poleischuk : Hachette, Rayon Fantastique — 4 F.

Peter Randa : **Humains de nulle part**

Maurice Limat : **Les sortilèges d'Altaïr**

La forme de Randa dessert souvent ses romans : monologue intérieur, emploi du présent, en font des romans-caméras, contés secs, sans couleur, avec des dialogues brefs, dépourvus de fougue ou d'ampleur. Mais quand cette forme s'applique, comme ici, à une intrigue appropriée, rapide, aux personnages tout d'action, comme Bohémond, chargé de mission secrète sur une planète que les Terriens ont décidé d'abandonner, et qui s'y taille un domaine à l'aide de tous les irréguliers de l'espace, dans ce cas nous avons un bon space opera, passionnant. Ce serait même un grand S.O. si couleur et poésie n'y faisaient défaut.

Comme **Le sang vert**, critiqué le mois dernier, **Les sortilèges d'Altaïr** renferme un sujet qui eut fait le bonheur de Nathalie Henneberg. Ce n'est du reste pas un roman de S.F., mais bien un roman fantastique que ce récit, grisaillant, d'une entité voulant subjuguer l'univers, et qui débute en envoûtant un système entier, planètes et soleils. Dommage de n'en tirer qu'un roman d'aventures.

Jacques **VAN HERP**

Humains de nulle part par Peter Randa et **Les sortilèges d'Altaïr** par Maurice Limat : Fleuve Noir, Anticipation — 2 F. 50 le volume.

Pierre-Georges Castex

Anthologie du conte fantastique français

Déjà en 1947, lors de la publication par M. José Corti de la première édition de cette **Anthologie du conte fantastique français,** de M. Pierre-Georges Castex, j'avais été grandement ébahi. Je le suis tout autant aujourd'hui, devant la réédition — par les soins du même éditeur — dudit ouvrage « **entièrement refondu, avec des textes nouveaux et des notices inédites** ». Ebahi, et passablement admiratif. Car, au contraire

de M. Castex, qui nous parle dans son introduction de « **la fécondité de notre génie national dans ce domaine** » (celui du conte fantastique), j'avais la naïveté de croire, comme le déclarait naguère un membre anonyme du « Groupe Nocturne » à Lia Lacombe (cf. **Les Lettres Françaises** du 21 novembre dernier), qu'« **en France on n'a pas l'oreille fantastique** ». Ce qui revient à dire, en clair : pas plus la plume que la tête. Cette malheureuse tête qu'on a déjà tant accusée de n'être point épique.

Le fantastique ne court pas les rues ; pas plus qu'il ne se « fabrique ». C'est un état d'esprit, une nécessité intérieure. Or, si l'on excepte Erckmann-Chatrian, Villiers de l'Isle-Adam et Marcel Schwob qui sont, avec des registres différents, d'authentiques conteurs fantastiques et nous font croire à leurs phantasmes, tous les autres auteurs — ou presque — représentés dans l'**Anthologie** de M. Castex prêtent à la discussion.

Cazotte et Nodier doivent davantage au féerique, au merveilleux, qu'au fantastique intrinsèque. Et, dès l'instant qu'on les admet, pourquoi ignorer Charles Deulin, l'auteur des **Contes d'un buveur de bière ?** Pour ce qui est de Süe, de Dumas, de Gavarni, de Berthoud, d'Abel Hugo et autres romantiques ou apparentés, on pourrait croire, à lire les récits qu'ils nous offrent, que, s'ils les ont écrits, « **c'est la faute des circonstances, la faute à la mode, votre faute à vous-mêmes** (les lecteurs), **qui voulez du fantastique à tout prix et de toutes mains, comme s'il était donné au premier venu de s'appeler Hoffmann !** » — ainsi que l'avouait ingénument Jules Janin, dès 1832, dans la préface de ses **Contes fantastiques**.

Hoffmann ! Voilà le grand nom lâché ! Loève-Veimars, Toussenel, Egmont, Christian, La Bédollière, d'autres encore, venaient alors d'en multiplier les traductions et les adaptations. Et **Le Panthéon littéraire** qui, par sa diffusion, était déjà un semblant de « livre de poche » le mettait à la portée de toutes les bourses. L'« article » se vendait bien ; et les romantiques ne furent pas les derniers à s'en apercevoir. Ils avaient des besoins d'argent : ils se mirent à la tâche... D'où ce ramassis de babioles, qui ne sont guère « habitées » ; qui se ressemblent toutes ; où le rêve vient un peu trop constamment au secours de l'auteur déficient ; où foisonnent les tavernes du **Grand Frédéric** ou bien des **Trois Monarques**, avec leurs beuveries enfumées ; les fabuleuses nuits de givre de Noël ou de la Saint-Sylvestre ; les pures jeunes filles aux longues tresses blondes ; les musiciens et les chasseurs également maudits ; les vampires et les morts-vivants des deux sexes ; les manoirs délabrés, aux corridors ténébreux hantés de vents coulis, de spectres gémissants et de présences incertaines... Qu'on ne s'y méprenne pas, je ne méprise pas cet arsenal traditionnel : les étonnants conteurs anglo-saxons, pour ne rien dire des allemands, en ont tiré des chefs d'œuvre. Mais ils croyaient à leurs récits et nous les narraient sans clin d'œil. Qu'on relise Poe, Dickens, O'Brien, Le Fanu, M.R. James, W.W. Jacobs, Algernon Blackwood, Bram Stoker même — qui n'est pourtant, et visiblement, qu'un « amateur » — et l'on découvrira dans la moindre de leurs histoires ce sens inné du récit, cette conviction chaleureuse, cette constante invention et, surtout, ce climat poétique — souvent inconscient, toujours spontané — sans lequel il n'est point de fantastique qui vaille. Toutes qualités qui transcendent un récit, emportent l'adhésion, et qu'on serait bien en peine de trouver chez les conteurs français précités.

Heureusement, de grands noms leur tiennent compagnie dans l'**Anthologie** qui nous occupe : Mérimée, dont on aurait préféré relire **Lokis** plutôt qu'un épisode des **Ames du purgatoire** ; puis Balzac, George Sand, Hugo, Nerval, Baudelaire, lesquels ne se rattachent fréquemment au fantastique que « par la bande », et de façon assez discrète. Toutefois, leurs textes, curieux à plus d'un titre, méritent d'être lus ou relus. Ceux d'Alphonse Daudet, d'Henri Rivière, de Jean Lorrain — qui fut souvent mieux inspiré : lisez **Mon-**

sieur de **Bougrelon** — ne présentent, à mon sens, qu'un intérêt mineur. Mirbeau, lui, dans **La livrée maudite,** ne fait que frôler le fantastique. Quant à Maupassant, on sait que **Le Horla,** dont on nous donne ici un premier état, relève tout bonnement de la névrose obsessionnelle. **Le magnolia,** de Rémy de Gourmont, m'évoque, par ses teintes amorties et son ton chuchoté, certaines compositions chlorotiques de Puvis de Chavannes. **L'ami des miroirs,** de Georges Rodenbach, n'est guère connu : il faut le lire. Le volume s'achève avec Henri de Régnier et Apollinaire ; on aurait souhaité les voir représenter par des textes plus convaicants. Il y en a ; ne serait-ce, pour le premier, que **Le secret de la comtesse Barbara,** qui figure dans **Le plateau de laque,** et, pour le second, **Le départ de l'ombre,** qu'on trouve dans **Le poète assassiné.** Ah ! j'allais oublier un ami de Balzac, Charles Rabou, dont l'angoissant, le nocturne **Ministère public** n'est point indigne des grands Irlandais, Maturin et Le Fanu.

Des noms manquent, cependant ; mais on ne connaît pas d'anthologie qui puisse se targuer d'être exhaustive. Ceux, d'abord, de Richepin, de Farrère, de Maurice Renard que M. Castex n'ignore sûrement pas. Puis ceux, plus secrets, injustement méconnus, de Louis Mullem (**Contes d'Amérique, Contes ondoyants et divers**), de Gustave Toudouze (**Les cauchemars**), de Gabriel de Lautrec (**La vengeance du portrait ovale,** suivie d'autres récits)... Bien sûr ! ce ne sont là que de petits maîtres. Mais, en dehors des quelques rares conteurs cités plus haut, il n'en existe guère d'autres dans la période qu'a choisi de prospecter l'auteur de l'**Anthologie,** et qui va de la fin du XVIIIe siècle au début du nôtre. M. Castex — c'est lui qui nous l'apprend — s'étant « **abstenu d'emprunter des textes à des écrivains vivants.** »

On ne peut que le déplorer, car c'est justement là où cessent ses investigations que le vrai fantastique français commence : Marcel Brion, Jean Ray, Jean Cassou, Jean-Louis Bouquet, Marcel Béalu, Noël Devaulx, Thomas Owen, d'autres encore — que j'oublie sûrement — en sont une éclatante illustration.

Je me dois également d'ajouter que l'idée très large, et parfois confuse, que M. Castex se fait du fantastique n'a pas dû lui faciliter la tâche, l'empêchant à coup sûr de circonscrire ses recherches comme il l'eût fallu. Cela dit — et compte tenu des réserves déjà formulées, — il n'en demeure pas moins que cette seconde édition de son **Anthologie,** notablement améliorée par rapport à la première, et très sensiblement différente, constitue à ce jour le seul ouvrage de ce genre, qu'on le consultera avec profit, et qu'il est l'indispensable complément du **Conte fantastique en France,** thèse remarquable, et remarquée, qu'on doit au même auteur. Thèse dont le « Grand Prix de la Critique littéraire » couronna les mérites éminents en 1951, l'année même où M. Corti l'a publiée.

Je voudrais encore signaler pour finir, toujours chez ce même éditeur, un très important, un très captivant ouvrage de M. Charles Mauron. D'autant qu'on pourrait le rattacher au fantastique par d'autres liens, plus subtils, que les seules présences en ses pages de Nerval et de Baudelaire. Ce livre, **Des métaphores obsédantes au mythe personnel,** passe quelques-uns de leurs textes — avec d'autres de Corneille, de Molière, de Mallarmé et de Valéry — au crible de la « psychocritique », qui se veut à égale distance de la critique traditionnelle et de la psychanalyse. Je suis sûr qu'il passionnera tous ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au mystère et aux cheminements de la création littéraire.

Roland STRAGLIATI

Anthologie du conte fantastique français par Pierre-Georges Castex : José Corti — 10 F.

Paul Gilson

Merveilleux

Paul Gilson, dont on sait l'attachement qu'il avait pour le domaine du merveilleux, aussi bien féerique (il a traduit **La traversée du miroir** de Lewis Carroll) que fantastique (il a adapté au théâtre, sous le titre de **L'homme qui a perdu son ombre** le **Pierre Schlemihl** de Chamisso), entreprend ici un voyage à travers quelques manifestations, personnages ou phénomènes quotidiens susceptibles de faire naître le merveilleux.

En sa compagnie nous refeuilletons l'étonnante œuvre lithographique de Jean Gérard, dit Grandville, et nous revoyons les naïfs et délicieux petits films de Georges Méliès, premiers balbutiements du trucage cinématographique mais aussi premiers pas de ce que, par opposition avec le « cinéma-réalité » des bandes documentaires des frères Lumière, nous pourrions appeler le « cinéma-rêve ».

Après la brève exhibition du professeur Cincinnatus Maladolli, propriétaire du Grand Cirque Cocassien, nous nous rendons à Epinal, pour y admirer, bien sûr, les fameuses images qui ont fait la renommée de cette ville ; à Echternach, pour assister à la polka des pénitents ; à Dornach, pour aller voir l'étrange monument du Goetheanum de Rudolf Steiner ; à Furnes pour y suivre la procession des pénitents encagoulés, portant bure et croix de bois ; à Saint - Aubin - d'Ecrosville (dans l'Eure) enfin, pour y visiter la sinistre « maison des écorchés » du Docteur Auzoux.

La cybernétique et les automates nous retiennent quelque temps. Puis, vite, vite, nous nous rendons dans la célèbre « chambre des horreurs » du Cabinet de Cire de Mme Tussaud, où le masque de Marie-Antoinette s'est figé pour toujours, et où nous accompagnent les ombres inquiétantes de Jack l'éventreur et du Dr. Crippen.

A leur tour le maître illusionniste John Neville Maskelyne, le professeur G. Burchett, tatoueur du Waterloo Bridge, et les facétieux frères Jones (des triplés qui se ressemblent comme trois gouttes d'eau) nous tiennent un moment compagnie. Nous entrons alors dans le naïf et pourtant poétique paradis terrestre de Father Divine (**Verts pâturages**).

Dernière étape de ce voyage au pays du merveilleux quotidien : la gigantesque statue de la Liberté dont le flambeau est censé éclairer les navires pénétrant en rade de New York.

Sans être absolument passionnant (on se demande un peu où l'auteur veut en venir) ou particulièrement original, tout cela est, ma foi, d'un commerce assez agréable. Et tant mieux si le papier fleure le vieux et si les illustrations photographiques sont un peu démodées (1) : rien n'a plus de charme que les lustres vert-de-grisés et les meubles piquetés des antiquaires, rien n'a plus d'attrait que les dictionnaires poussiéreux et les volumes dépareillés des bouquinistes !

Jacques SIRY

---

(1) L'ouvrage, qui date de 1945, est non pas réédité, mais remis en vente, à la suite du décès de son auteur.

Merveilleux par Paul Gilson : Calmann-Levy — 6 F.

Robert Charroux

Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans

Moïse connaissait les explosifs et le rayon de la mort. Salomon avait pourvu de paratonnères le temple de Jérusalem. L'époque de la pierre polie, si elle a existé, est antérieure à celle du silex taillé. Les hommes préhistoriques savaient construire des maisons de pierre, des huttes, des fortifications. Certains textes sanscrits relatent une guerre atomique. Le Paradis Terrestre se situait sur la planète Vénus. Il y a à Paris (rue des Grands-Degrés, cinquième arrondissement) un maître horloger, Cyril M., dont les horloges rajeunissent les clients. « Ram le Réformateur » quitta l'île de Sein pour échapper aux cruelles druidesses et fut à l'origine, en Asie, d'un âge d'or qui dura 3500 ans. Un rabbin français inventa la lampe électrique sous Saint-Louis. Au XVIIIe siècle, un seigneur autrichien fabriqua, dans un couvent de carmélites, des êtres humains. Il y a 18 millions d'années, Mars, Vénus et la Terre étaient reliées par une « voie magnétique », sur laquelle voguait un immense vaisseau resplendissant.

Telles sont quelques-unes des révélations que le lecteur pourra trouver au hasard des 430 pages de cette **Histoire inconnue des hommes**. Vraisemblablement stimulé par le succès du **Matin des magiciens**, Robert Charroux s'élance vaillamment sur les traces de Louis Pauwels et Jacques Bergier, en se proposant de défendre une thèse qu'il résume lui-même (p. 20) :

« **Une civilisation très ancienne a précédé la nôtre. Cette civilisation, après avoir connu la radio, la télévision, la fusée sidérale, la bombe H, a disparu dans une catastrophe atomique. Avant de mourir, sachant que des survivants, que des rescapés, après un long et pénible cheminement, continueraient l'aventure humaine, nos ancêtres ont légué un message destiné à préserver les générations futures de leur funeste expérience : Attention à la science. Attention au feu.** »

L'auteur affirme avoir « **établi le répertoire des preuves, indices, découvertes et connaissances qui appuient cette nouvelle vision de l'histoire humaine** » (p. 22), mais le lecteur est cependant obligé de constater que si Robert Charroux a un sens développé du journalisme à sensation, il ne possède guère, en revanche, de méthode, de sens critique, ni surtout de connaissances solides dans les domaines qu'il se propose d'éclairer de lumières nouvelles.

On jugera de ses carences, en découvrant (p. 88) le « principe hypothétique » de l'agravitation : « **faire tourner un champ électrostatique par un champ magnétique à la vitesse de la lumière,** » puis recourir à la « **polarisation des champs de pesanteur** » ; on apprendra (p. 142) que « **les forces colossales libérées par l'atome pourraient un jour permettre de ralentir la vitesse de gravitation** (sic) **de la Terre, ce qui aurait pour résultat d'augmenter la pression atmosphérique et, de ce fait, la richesse de l'air en oxygène** » ; on découvrira, à propos de notre satellite (p. 217), que « **l'image de San Francisco, avec ses gratte-ciel, serait susceptible par effet de projection ou de réfraction, de s'inscrire sur les bords de notre satellite de manière à tromper la vision de l'observateur européen.** » Il y a, également dans le domaine astronomique, une interprétation surprenante du gigantisme (p. 180-181), celui-ci pouvant être expliqué, d'après l'auteur, par une attraction particulièrement intense d'une Lune aux caractères non spécifiés. On ne nous dit pas, cependant, si ces géants diminuent de taille chaque fois que la Lune en question passe au-dessus des antipodes...

Si l'imagination trouve brillamment son compte dans ces pages, la sim-

ple vérité s'y trouve malheureusement moins bien servie. L'auteur n'hésite pas à donner un petit coup de pouce aux faits lorsqu'ils ne s'inscrivent pas dans le cadre de sa thèse, parlant par exemple (p. 74) de la planète Vénus, en évoquant « sa végétation et sa température par endroits supportable par l'homme, selon les données de la fusée américaine Mariner II » ou s'extasiant (p. 77) devant « la soudaine, merveilleuse et incompréhensible apparition de la civilisation égyptienne » et revenant un peu plus loin à la charge sur le même sujet (p. 84) : « D'un seul coup, l'Egypte, un désert, fait éclater la plus fantastique des civilisations ».

Evidemment, il est dommage que les données fournies par **Mariner II** ne nous laissent guère d'espoir sur l'habitabilité de Vénus ; de même, on déplorera les vues des historiens, qui présentent l'épanouissement de la civilisation égyptienne comme un phénomène graduel, parfaitement explicable par l'influence du milieu. Or, ni les unes ni les autres ne concordent avec ce qu'avance Robert Charroux. Selon lui, des Vénusiens, débarqués à Tiahuanaco, ont été les premiers apôtres de la civilisation véritable sur notre vieux monde.

Tiahuanaco est, avec Glozel, un des hauts lieux de cette **Histoire secrète**. On sait que ce nom est celui d'un site historique en Bolivie, et qu'il a été utilisé pour désigner une civilisation qui fleurit, approximativement, vers l'an 1000 après Jésus-Christ. L'accord n'est pas total entre les historiens sur sa chronologie, mais les divergences ne dépassent guère un siècle ou deux. Robert Charroux la repousse courageusement de plusieurs millénaires vers le passé et, après avoir ensemencé le site de révélations dans le début de son livre, il peut tranquillement, par la suite, l'invoquer comme preuve ou comme confirmation des révélations ultérieures.

Quant à Glozel, il s'agit du fameux village de l'Allier où, en 1924, d'étonnantes trouvailles archéologiques furent faites. Le monde savant de l'époque fut divisé en deux camps : il y avait, d'une part, ceux qui estimaient que l'histoire de l'écriture s'enrichissait de 5000 ans ou davantage par les signes dont étaient couverts certains des objets découverts ; et il y avait, d'autre part, ceux qui n'y voyaient qu'une grossière supercherie. Robert Charroux prend, naturellement, le parti des premiers, et il expose leurs arguments en détail. Mais en affirmant que « Glozel est authentique, (et qu'il est) reconnu comme tel par l'immense majorité des préhistoriens du monde entier, » il fait preuve d'une témérité certaine. Rares sont les ouvrages d'histoire où l'on trouve mention de ces découvertes. En revanche, il en est question dans le petit ouvrage intitulé **Hoaxes**, de Curtis Mac Dougall (1), ainsi que dans le **Dictionnaire des trucs**, de Jean-Louis Chardens (2). Dans ce dernier, on trouve un détail savoureux, que Robert Charroux ne mentionne pas. Un des « héros » de Glozel aurait déclaré à des journalistes : « Nous nous hâtons de vider les tombes, car le ruissellement des eaux risque de tout détruire... ». Cette étrange fragilité d'objets qui auraient séjourné durant des millénaires dans un sol humide est à peine moins étonnante que le contour nettement marqué des signes que portent certains d'entre eux — et que l'on peut admirer dans une photographie figurant dans l'**Histoire inconnue des hommes**.

Tout cela amène évidemment à s'interroger sur les sources de l'auteur. Des notes, en bas de page, indiquent certaines de celles-ci. Elles sont curieusement disparates. On y trouve mention de textes anciens, de journaux (**France-Soir, Paris Presse, Aux Ecoutes, Jeudi-Magazine**), d'ouvrages divers. En fait, Robert Charroux a surtout fait œuvre de compilateur, sans toujours prendre la peine de trier ni de contrôler. Lorsqu'il écrit (p. 74) : « Saint Augustin rapporte, d'après Varron, que Castor le Rhodien a laissé, écrit, le récit d'un prodige étonnant qui se serait opéré dans Vénus, » il montre en somme la générosité avec laquelle il

(1) Dover Books, New York. (Hoax, en anglais, signifie **mystification.**)

(2) J.J. Pauvert, Paris.

fait place au moindre écho un peu insolite, quelque douteuse que soit sa source, et sans s'attacher aux déformations qu'il a pu subir depuis qu'il est colporté. Et les informateurs directs ? Robert Charroux se réfère fréquemment à un petit nombre d'auteurs qui semblent jouir de sa confiance (Emile Drouet, Garcia Beltran, Jacques Weiss principalement), mais le lecteur est en droit de se demander quelles sont les qualifications de ceux-ci : elles n'apparaissent pas d'éclatante façon dans ces pages.

Une autre faiblesse du livre, qui rend pénible sa lecture, est le caractère désordonné de sa composition. L'auteur abandonne graduellement son **Histoire secrète** pour raconter simplement des faits plus ou moins étranges : des tableaux volés aux tranquillisants en passant par les lasers, les fortunes déposées en Suisse et les momies incas, il aborde ainsi un certain nombre de sujets dont les rapports avec l'objet principal de son exposé sont fort vagues.

Que l'on ne s'y trompe pas : les lecteurs de bonne foi ne refuseraient aucunement **a priori** de croire à l'existence d'Atlantes parmi nous, au rôle historique joué par telle société au nom oublié, voire à l'existence de physiciens nucléaires durant le vingtième millénaire avant Jésus-Christ, si on leur en apportait les preuves. Mais on ne saurait en aucun cas donner ce dernier titre aux affirmations désordonnées de Robert Charroux.

Le livre de celui-ci n'apportera rien de substantiel à ceux qui ont lu le **Matin des magiciens**. Ceux qui ont été séduits par ce dernier ouvrage trouveront que Robert Charroux enfonce maladroitement des portes ouvertes ; les autres penseront qu'il cherche simplement à profiter d'un filon : ce qui est d'ailleurs un droit que nul ne lui contestera.

Demètre IOAKIMIDIS

Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans par Robert Charroux : Laffont.

TRIBUNE LIBRE

Petite polémique sur des films fantastiques

Plus que dans tout autre genre cinématographique, le renom dont jouissent certains films fantastiques se pare d'une aura fabuleuse, d'un mystère excitant. Les spécialistes prennent des mines extasiées, à la vue de tel ou tel titre qui contient, vous disent-ils avec des trémolos dans la voix, des séquences jamais vues, des supplices rares. Ce délire est proportionnel à l'âge et la courte carrière de ces œuvres.

Par malheur, il est possible de voir maintenant, grâce aux efforts de certains ciné-clubs et de la Cinémathèque Française, plusieurs de ces productions.

Ainsi la Cinémathèque présenta récemment **Dracula** de Tod Browning et **Cat people** de Jacques Tourneur. Deux énormes déceptions. Je n'aime point d'ordinaire écrire contre des films que je n'ai pas goûtés mais là, je pense qu'il est bon de polémiquer un peu.

Dracula n'est qu'une médiocre adaptation du roman de Bram Stoker, très inférieur à **Horror of Dracula** de Terence Fisher, sans parler de **Nosferatu.** Le film pèche tout d'abord par son scénario, mal construit, obscur et terriblement bavard, qui reste désespérément en-deçà de l'œuvre écrite. Au mieux, dans certains passages (la scène des mouches avec Renfield), nous avons affaire à une illustration consciencieuse, parfois drôle sur le plan des dialogues. Mais jamais à une création originale, au contraire du film de Fisher que rehaussaient des partis-pris passionnants, comme cette approche philosophique du genre, et des idées remarquables, comme ce resserrement temporel et spatial de l'action.

Ici, tout demeure terne et banal. Point de scènes d'horreur, mais point non plus d'interprétation poétique ou symbolique (notamment sur le plan sexuel). Des rebondissements mal amenés enlèvent tout intérêt à l'histoire et à ces personnages dépourvus de toute vie.

Qu'on me comprenne bien, je ne reproche pas à Browning de n'avoir pas réalisé un film d'horreur, mais de n'avoir rien réalisé du tout, car ce que l'on perd en spectaculaire n'est regagné ni sur le plan dramatique, ni sur le plan de l'intelligence. Et cela à cause d'une mise en scène banale, qui pourrait être signée par n'importe quel tâcheron de second ordre. Browning est-il un grand metteur en scène ? On me permettra d'en douter après **L'inconnu**, très médiocre, et **Freaks**, à l'intérêt extra-cinématographique. Deux ou trois très beaux plans, un joli mouvement d'appareil détonnent au milieu d'une suite interminable de cadrages plats, et encore il faut noter que ces plans, éclairés par Karl Freund, sont totalement fantastiques et accentuent l'aspect bâtard de ce film ni réaliste ni fantastique, mal joué par un Bela Lugosi ridicule et un Edward Van Sloan qui ressemble à l'ignoble Klakmuf de **Signé Furax.**

Enfin, sérieusement, peut-on comparer cet ennuyeux pensum anonyme à **La fiancée de Frankenstein** de Whale, à **King Kong** ou à **Zaroff** ? Qu'en pensent les lecteur de **Fiction** ?

Le cas de **Cat people** est beaucoup plus simple. Première tentative et du metteur en scène Jacques Tourneur, et du producteur Val Lewton, cette œuvre se vit monter en épingle pour son originalité. Pour la première fois, on suggérait l'horreur plutôt que de la montrer, on adoptait un ton feutré, inquiétant, où l'ombre et la lumière jouaient un grand rôle. Malheureusement, il en va du cinéma comme de l'industrie : les premiers prototypes ne sont pas les meilleurs. Ils subissent toujours des améliorations substantielles. Mais la critique de cinéma admire toujours plus les films pour leur valeur historique que pour leur valeur réelle. Et l'on encense le premier western qui... la première comédie musicale où... sans s'apercevoir que d'autres metteurs en scène, plus prudents ou moins heureux, profitent de la tentative, l'améliorent et réussissent un bien meilleur film.

Reconnaissons donc à **Cat people** une importante historique, et essayons de juger la réalisation avec lucidité : cette œuvre apparaît maintenant comme une petite bande fauchée, étriquée, qui semble sortir d'un fond de tiroir de la télévision. Très mal jouée par des acteurs de second ordre, elle compte parmi les plus médiocres de Jacques Tourneur qui, quelque dix ans plus tard, réussira l'admirable **Curse of the demon** dont parla Jacques Goimard dans le n° 117 de **Fiction.** Entre ces deux films, il y a toute la distance qui sépare une page de bâtons d'un poème onirique.

BERTRAND TAVERNIER

Une exposition Michel Jakubowicz

Michel Jakubowicz, déjà connu des lecteurs de **Fiction** pour certaines de ses couvertures, a exposé du 26 novembre au 7 décembre une cinquantaine de toiles et essais artistiques divers au « Marinavia », 61 rue du Faubourg Montmartre à Paris. C'était la première exposition de ce jeune artiste parisien de 24 ans.

Michel Jakubowicz n'est ni abstrait ni surréaliste, il ne se rattache à aucune école : il peint dans le fantastique. Les quelques couvertures qu'il a eu loisir de faire pour **Fiction** n'aident que très peu à cerner l'art de ce jeune peintre. Il lui faut les grands espaces picturaux pour réussir à représenter l'immensité du cosmos.

Car Michel Jakubowicz a justement voulu ici faire une peinture science-fiction. Ce sont en effet les autres mondes qu'il nous représente sur ses toiles, ce sont les abysses ammoniacaux de Jupiter ou les déserts nus de la planète Mars ; mais ces mondes étranges qu'il nous présente sont loin d'être conformes à l'imagerie populaire vulgarisée entre autres par les dessins d'un Chesley Bonnestell. Les mondes avec lesquels nous nous trouvons ici en présence, ce sont les planètes mystérieuses des fins fonds de la fosse de Rigel, c'est aussi notre propre Terre mais revue par les yeux d'un extra-terrestre.

Les éléments sont nombreux qui rappelleront leurs lectures favorites aux amateurs d'insolite, la moindre n'étant pas une remarquable héliogravure semblant illustrer ce livre sulfureux qu'est le **Malpertuis** de Jean Ray, que Michel Jakubowicz avoue avoir beaucoup aimé. Ici, une forme moins qu'humaine nous rappelle que nos lendemains ne seront pas forcément des contes de fée ; là, l'étreinte d'un couple longiforme sur un fond d'abîme représente l'espoir ; ici encore une peinture n'est qu'un long souffle, torrentueux, épique, musical ; là, enfin, pour épiloguer sur une exposition où tout est d'intérêt, des portes s'ouvrent sur un univers si démentiel qu'imbus des traditions dépassées de notre époque, nous ne le reconnaissons pas comme étant le nôtre.

Après Lamy, révélé il y a peu d'années, la science-fiction, avec Michel Jakubowicz, a enfin prouvé qu'elle compte une peinture représentative.

MAXIM JAKUBOWSKI

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)
Dépôt légal : 1er *trimestre* 1964 — *Le Gérant :* M. RENAULT.

en bref

Interruption du Rayon Fantastique

Après onze ans d'existence et plus de 110 volumes parus, le Rayon Fantastique va cesser sa carrière. On regrettera d'autant plus cette disparition qu'elle n'est pas même due à un insuccès commercial mais à des raisons d'ordre administratif. La collection était en effet éditée en commun par Hachette et Gallimard, et c'est un désaccord entre ces deux maisons qui amène aujourd'hui sa suppression. Plusieurs volumes déjà sous presse paraîtront encore en 1964, notamment La couronne de lumière *de Sprague de Camp,* Les revenants des étoiles *de A. et B. Strougatski et* L'étoile de fer *de John Taine. Nous publierons ultérieurement un historique et une étude de la collection, ainsi que les résultats d'un référendum sur ses meilleurs titres. Il faut souhaiter que la place qu'elle laissera vide soit comblée.*

Mort d'Aldous Huxley

Aldous Huxley, mort en novembre à l'âge de 69 ans, avait eu des activités littéraires diverses et abondantes. Mais son plus grand titre de gloire est d'être l'auteur de l'utopie la plus célèbre du XXe siècle : Le meilleur des mondes. *Paru en 1932, ce roman qui satirise le progrès scientifique eut un tirage mondial de près d'un million d'exemplaires. A le lire aujourd'hui, son idéologie semble discutable. Il n'en est pas moins une des œuvres les plus marquantes du genre utopique.*

Grands Prix de l'Humour Noir

Les Grands Prix de l'Humour Noir 1963, décernés le 31 octobre, ont été attribués pour la littérature au Manuel du savoir-mourir *d'André Ruellan (critiqué dans notre dernier numéro), pour le dessin à* La ronde des pendus *de Jean By et pour le spectacle à l'œuvre du cinéaste Roman Polanski. Parallèlement, nous apprenions que Tristan Maya, fondateur et secrétaire général des Grands Prix de l'Humour Noir, avait reçu le prix annuel de l'Académie des Treize, pour l'ensemble de son œuvre.*

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	14	18,20	155	197	15,50	19,70	2,90		15,50	19,70
Un an	27	35,40	300	384	30	38,40	5,50		30	38,40
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 le numéro	1,40		20		1,75				1,75	
Du 79 au 107 »	1,60		23		2				2,00	
A partir du 108 »	2,50		35		3				3,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	0,70		6		0,50		0,15		0,70	
N.B. — Les numéros 1 à 13, 15, 16, 20, 22 à 24, 26 à 28, 30, 31, 33, 37, 41 à 43, 45 et Spécial 1, sont épuisés.										
RELIURES										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure	5,40		54		4,80		1,20		5,40	
2 reliures	9,90		99		8,80		2		9,90	
3 reliures	14,50		145		13		2,90		14,50	
TARIF spécial pour les abonnés										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure	5		50		4,50		1		5	
2 reliures	9,10		91		8,20		1,80		9,10	
3 reliures	13,30		133		12		2,70		13,30	

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e) (*CCP.* 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES 18 C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES, 55 Bd Charest-Est, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.